N° 434 — Tome CXVI 16 Juillet 1916

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Vingt-septième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**




EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY, GIOVANNI CENA, FRANCISCO CONTRERAS, HENRY-D. DAVRAY, HENRY DÉRIEUX, LOUIS DUMUR, RAYMOND LANTIER, PAUL LOUIS, JEAN MARNOLD, DOCTEUR FORTUNÉ MAZEL, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, ISABELLE RIMBAUD, SAINT-ALBAN, CARL SIGER, EMILE VERHAEREN.

*PRIX DU NUMÉRO*

**France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVI

# SOMMAIRE

—

N° 434. — 16 JUILLET 1916



## *REVUE DE LA QUINZAINE*





**LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS**

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

## EXTRAIT DU CATALOGUE
# DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

## Histoire — Critique — Littérature

**Agathon**
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne........ 3.50

**Hortense Allart de Méritens**
Lettres inédites à Sainte-Beuve........ 3.50

**Pierre D'Alheim**
Moussorgski........ 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)........ 3.50

**Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau**
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale........ 7.50

**L'Arétin**
Les Plus belles Pages de l'Arétin........ 3.50

**Aurel**
Jean Dolent........ 1 »
La Semaine d'Amour........ 3.50

**Henri Bachelin**
Jules Renard et son Œuvre 0.75

**J. Barbey d'Aurevilly**
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly........ 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

**J.-M. Barrie**
Margaret Ogilvy........ 3.50

**Charles Baudelaire**
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes........ 3.50

**Léon Bazalgette**
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........ 7.50

**Christian Beck**
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale........ 3.50
Rome et l'Italie Méridionale.. 3.50
La Suisse........ 3.50

**Dimitri de Benckendorff**
La Favorite d'un Tzar........ 3.50

**Paterne Berrichon**
Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50

**Albert de Bersaucourt**
Etudes et Recherches........ 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo........ 3.50

**Louis Bertrand**
Gustave Flaubert........ 3.50

**Ad. Van Bever et Paul Léautaud**
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol........ 7 »

**Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland**
Œuvres galantes des Conteurs italiens........ 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série........ 3.50

**Léon Bloy**
L'Ame de Napoléon........ 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure........ 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise........ 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II........ 3.50
Le Fils de Louis XVI........ 3.50
L'Invendable........ 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)........ 3.50
Pages choisies........ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu........ 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

**Léon Bocquet**
Albert Samain........ 3.50

**Bottom**
Ainsi parlait Jéroboam........ 2 »

**Wacyf Boutros Ghali**
Le Jardin des Fleurs........ 3.50

**Georges Brandès**
Essais choisis........ 3.50

**Georges Buisseret**
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

**Mélanie Calvat**
Vie de Mélanie........ 3.50

**Gaston Capon**
Les Vestris........ 3.50

**Louis Cario et Ch. Régismanset**
L'Exotisme........ 3.50

**Jane Carlyle**
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

**Thomas Carlyle**
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère........ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol........ 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III........ 3.50

**Eugène Carrière**
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

**Félix Castigat et Victor Ridendo**
Petit Musée de la Conversation........ 3.50

**Fernand Caussy**
Laclos........ 3.50

**F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge**
Les Derniers jours de Paul Verlaine........ 3.50

**Charles Cestre**
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

**Chamfort**
Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

**Paul Claudel**
Connaissance de l'Est........ 3.50
Art poétique........ 3.50

**Jean des Cognets**
La Vie intérieure de Lamartine........ 3. 0

**Charles Collé**
Journal historique inédit... 7.50

**Vicomte de Colleville**
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin........ 2 »

**J.-A. Coulangheon**
Lettres à deux femmes........ 3.50

**Marcel Coulon**
Témoignages........ 3.50
Témoignages, IIe série........ 3.50
Témoignagés, IIIe série........ 3.50

**Cyrano de Bergerac**
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac........ 3.50

**Eugène Defrance**
Catherine de Médicis........ 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

**Paul Delior**
Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

**Eugène Demolder**
L'Espagne en auto........ 3.50

**René Descharmes et René Dumesnil**
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

**Henry Detouche**
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

**Diderot**
Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

**Dostoïevski**
Correspondance et Voyage à l'étranger........ 7.50

**Pierre Dufay**
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

**Georges Duhamel**
Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie........ 3.50

**Edouard Dujardin**
La Source du Fleuve chrétien........

**Louis Dumur**
Les Enfants et la religion. 0.50

# LES DIFFICULTÉS INTÉRIEURES
## DE L'ALLEMAGNE

Ce ne sont pas seulement des préoccupations militaires ou navales que la guerre européenne impose aux Etats belligérants. Ses répercussions, comme ses aspects, sont innombrables. Elle affecte toutes les modalités, tous les détails de la vie des peuples. Elle se révèle comme un facteur de générale perturbation. Il était inévitable que, mettant en ligne des millions d'hommes, suspendant la production, accaparant pour ainsi dire toutes les ressources disponibles et engageant à la fois les ressources d'avenir, elle pesât très lourdement sur l'existence des nations ; elle a engendré partout de grosses difficultés d'ordre économique, d'ordre financier, d'ordre politique, d'ordre social, et partout, ainsi qu'il était fatal et logique, elle a aggravé certains déchirements antérieurs ou du moins, comme l'ouverture des hostilités avait suspendu momentanément les divisions, elle en a préparé l'aggravation.

Aucun des États qui participent aujourd'hui au conflit n'était, au 1er août 1914, indemne de ces dissensions. L'Angleterre, au sortir d'une longue période de combat entre le conservatisme aristocratique ou ploutocratique et le radicalisme démocratique, s'appliquait à résoudre équitablement le problème irlandais, mais l'opposition des unionistes de l'Ulster la menaçait d'une guerre civile. Chez nous, au lendemain des élections législatives, qui avaient été un succès pour les partis de gauche, l'antagonisme des idées, des programmes et des hommes

gardait un tour violent : il s'agissait de savoir si la France aurait une fiscalité conforme à l'esprit de ses institutions, à la volonté des masses rurales et urbaines, ou si subsisteraient les privilèges de la fortune. En Russie, la poussée libérale s'exerçait avec une force qu'elle n'avait jamais eue depuis la fin de l'ère révolutionnaire...

Quand la guerre éclata, une trêve des partis s'instaura soudain dans les pays de l'Entente. On ajourna les querelles. La lutte serait courte, c'était la croyance générale, et, quand elle serait close, on aurait tout loisir de reprendre les débats au point où on les aurait abandonnés. La lutte serait violente, décisive et, par suite, exigerait la jonction, sinon la fusion, de toutes les énergies nationales, et par suite aussi toute pensée, qui ne serait point celle de l'effort à donner, devait être temporairement exclue. La lutte enfin donnerait une physionomie nouvelle aux questions diverses qui avaient surgi dans la période de paix, — de paix branlante et menacée, où l'Europe avait si longtemps végété.

Mais si cette union sacrée, comme on l'a appelée et chez nous et ailleurs, fut adoptée d'enthousiasme, la prolongation même de la guerre, les problèmes multiples qu'elle soulevait, les souffrances qu'elle infligeait aux masses, allaient peu à peu, sinon désagréger partout les ententes nationales et briser le faisceau des volontés, du moins créer des courants divergents, susciter des mécontentements ou des colères, dicter des solutions opposées, en un mot réveiller les dissidences passées et compliquer à l'infini la tâche du pouvoir..... Nulle part les préoccupations de la puissance publique ne sont aussi pressantes, aussi accablantes que dans l'empire germanique ; nulle part les querelles intestines n'ont repris une pareille allure et ne se sont exaspérées à un égal degré ; nulle part l'union sacrée n'a éclaté avec autant de fracas.

Cette affirmation, de prime abord, est bien faite pour étonner. Nous avons coutume de dire et d'écrire, — et les événements ont, la plupart du temps, vérifié ces vues, — que le peuple allemand est le plus docile, le plus discipliné, le moins révolutionnaire de tous. Les plus grands écrivains d'outre-Rhin, quelle que fût leur tendance, les uns pour louer leurs compatriotes, les autres pour protester contre une soumission humiliante et stérilisante, ont mis en relief ce trait de caractère his-

torique. De fait, l'Allemagne est un des rares pays d'Europe qui n'aient jamais connu une révolution politique ou sociale digne de ce nom et qui se soient résignés toujours aux pires fantaisies de leurs gouvernants. Quand le Kaiser déclara la guerre à la Russie et à la France, il y a deux ans, la critique des groupements les plus avancés cessa de s'exercer. Les social-démocrates, qui avaient obtenu un succès signalé aux dernières élections du Reichstag, qui détenaient 112 mandats dans une assemblée de 397 députés, adhérèrent tous, sauf un, à la politique du chancelier. Il y eut depuis, parmi eux, un sursaut de liberté. Mais enfin, dans les premiers jours d'août 1914 et encore longtemps après, la nation allemande fut unanime à suivre son gouvernement, justifiant une fois de plus l'opinion qu'avaient émise, sur elle, des historiens et des penseurs qui ne lui étaient pas systématiquement hostiles.

Pour qu'elle ait marqué un revirement aussi accentué que celui dont elle offre aujourd'hui le spectacle, bien des éléments ont dû peser sur sa volonté. Ce ne sont point de simples considérations morales qui peuvent expliquer cette évolution ; les cris de colère et parfois de fureur, qui montent ou de la foule ou des bancs du Reichstag contre le chancelier, représentant du monarque, ne sauraient être tenus pour les témoignages d'un réveil de conscience ; du moins ce réveil de conscience ne saurait se produire chez ceux qui ont été les artisans laborieux de la crise mondiale, chez les conservateurs, les catholiques du centre et les nationaux-libéraux, qui voyaient dans la lutte d'agression une entreprise à la fois politique et économique de premier ordre. Et d'ailleurs les colères ou les fureurs ne procèdent point des mêmes idées initiales dans tous les camps. Les socialistes reprochent au pouvoir de faire encore la guerre, et certains des autres partis lui reprochent de la faire trop mollement, si l'on peut dire, et de ne pas formuler assez haut ses volontés d'annexion.

L'Allemagne souffre cruellement, plus cruellement qu'aucune autre contrée belligérante. Les problèmes engendrés par le conflit y sont devenus presque insolubles, et tel est le véritable motif de la rupture d'union nationale, que le chancelier a soulignée le 5 juin 1916, alors qu'il prétendait au contraire en contester, devant le monde, la réalité évidente.

§

Il n'est pas étonnant que le bloc allemand se soit désagrégé avant le bloc français ou le bloc britannique. Quelque gigantesque que soit l'effort de la France ou celui de l'Angleterre dans cette lutte, qui absorbe peu à peu toute la sève et toute l'intelligence des peuples belligérants, l'effort germanique a été plus monstrueux encore. Il a dû se diviser entre l'ouest et l'est, entre ses deux frontières, pendant que les gouvernements de Paris et de Londres pouvaient concentrer leur activité dans des secteurs déterminés, — et de plus le cabinet de Berlin s'est trouvé contraint, pour assurer la plénitude de la vigueur à la combinaison dont il était la tête, d'entreprendre une œuvre accablante de réorganisation et de coordination. Comme on l'a fort bien dit, l'unité de plan a été tout de suite réalisée chez nos adversaires, tandis que chez nous, elle faisait encore plus ou moins défaut au 22e mois de la campagne. Mais pour instaurer cette unité, l'Allemagne a ajouté au lourd souci de son offensive particulière sur les deux fronts une tâche plus laborieuse, plus malaisée encore de direction. Ce n'était pas une mince affaire de rajeunir les rouages démodés de la routinière Autriche, ni d'assouplir l'égoïste Bulgarie aux exigences d'une action concertée, ni de dompter les intrigues intérieures turques et de secouer l'inertie ou l'impuissance ottomane. Il fallait que les succès fussent bien grands, pour que l'opinion publique d'outre-Rhin demeurât à l'abri du fléchissement ; mais il était certain qu'après une telle dépense d'initiatives, le désarroi viendrait vite, si les échecs se multipliaient, ou si seulement la stagnation se prolongeait dans les secteurs importants.

Il semble que Guillaume II et son état-major, comme les hommes politiques qui conseillaient le monarque, aient douté, dès le début, de la capacité de leur pays à soutenir une guerre de patience. Ils avaient promis au peuple et à l'armée que la campagne serait brève, et qu'au bout de quelques mois chacun regagnerait ses foyers. Le généralissisme français et les autorités militaires anglaises n'ont jamais cru devoir fixer par avance le terme des combats : à intervalles réguliers, — au moins jusque dans une phase relativement proche, — l'empereur, ou Hindenburg, ou Falkenhayn, ou Mackensen annonçaient que l'armistice interviendrait à des échéances

spécifiées. Trois grandes batailles aboutissant à une paix lucrative, qui donnerait à l'Empire des territoires nouveaux et une forte indemnité, — 10, 25, 30 milliards, — telle était la conception sous laquelle la guerre européenne se présentait à la masse du monde germanique, dans les premiers jours d'août 1914. L'événement ayant démenti toutes les prévisions, la résistance française, anglaise et russe subsistant en dépit de tous les pronostics, l'avance étant paralysée sur tous les fronts, la déception s'exprima. Elle dégénéra en un mécontentement profond, lorsque l'on s'aperçut que le nombre des ennemis de l'Allemagne tendait à croître, et que chacun de ces ennemis se renforçait en hommes et en matériel. La fin triomphante, qu'on croyait tenir, s'échappait dans un lointain de plus en plus nuageux. Plus l'effort avait été intense, plus la préparation avait été méthodique, minutieuse, perfectionnée, et plus le désenchantement devait être douloureux. C'est en vain que l'on avait doté l'empire d'une organisation militaire qui ne laissait rien à la fortune et qui apparaissait comme la plus formidable machine à tuer, à broyer, à détruire dont l'histoire fît mention ; c'est en vain qu'on avait sacrifié les chances séduisantes d'un avenir pacifique illimité aux risques brutaux d'une guerre : l'opération en durant devenait ruineuse ; l'entreprise, du moment qu'elle n'avait pas réussi du premier coup, menait à la banqueroute. Six mois après l'ouverture du conflit, le peuple allemand percevait confusément la gravité de la faute commise ; six mois plus tard, il la discernait nettement ; six mois plus tard encore, il était étreint par l'idée qu'il marchait à la défaite, ou même au désastre. Le désarroi actuel est le résultat de la faillite de toutes les espérances, le produit logique des mécomptes entassés : il eût été moins prompt à venir, et moins grave en ses manifestations, si la mégalomanie germanique n'eût pas été aussi ignorante des réalités. Ce désarroi a été porté à l'extrême par la crise financière et par la crise alimentaire. Il s'est accusé à la fois dans le réveil du particularisme, dans la résurrection de la lutte des classes, dans le retour aux querelles politiques du passé, dans l'affaiblissement du prestige de la puissance publique.

§

L'Allemagne n'est point le seul pays qui souffre de l'état de

ses finances : la France et l'Angleterre, l'Italie et la Russie ont déjà grossi leurs dettes de milliards et de dizaines de milliards. On avait cru, jusqu'en 1914, que les frais colossaux d'une campagne à notre époque, avec la mobilisation de millions d'hommes et l'emploi d'une artillerie coûteuse, avec l'obligation pour l'Etat de nourrir les familles des combattants, ou bien refréneraient les ardeurs belliqueuses, ou bien, si la lutte s'engageait, hâteraient l'armistice : c'était pure illusion. Jamais à travers l'histoire de tels sacrifices pécuniaires ne furent consentis; jamais de tels recours ne furent pratiqués au crédit public. La considération des charges à assumer ne pesa pas un instant sur l'esprit d'agression des uns, ni sur la volonté défensive des autres.

Mais les Empires du Centre et leurs adversaires ne se trouvaient pas tout à fait dans la même position au regard du problème financier. D'abord les puissances de l'Entente disposaient de ressources visibles ou latentes de beaucoup supérieures; puis l'une au moins d'entre elles, la plus riche, l'Angleterre, continuait, grâce à la liberté de son commerce extérieur, à alimenter sa réserve de fortune, et les autres profitaient plus ou moins de cette activité, qui était rigoureusement interdite à l'Allemagne et à l'Autriche; enfin, on ne saurait trop le répéter, les gouvernements de Berlin et de Vienne souhaitaient une clôture d'autant plus rapide que le temps travaillait contre eux, et les gouvernements de l'Entente, pour qui chaque mois écoulé représentait un supplément acquis de forces, marquaient une précipitation bien moindre. Pour beaucoup de raisons, la crise financière devait sévir outre-Rhin avec plus d'intensité que partout ailleurs.

Le chancelier impérial a évalué le coût de la guerre à plus de 2 milliards 1/2 par mois, c'est-à-dire que le coût total des services de l'Empire excède mensuellement trois milliards : on sait au surplus que le budget de la confédération ne saurait être comparé ni au nôtre, ni à celui de l'Angleterre, car les Etats confédérés ont aussi leurs budgets, et l'un de ces derniers —le prussien, — dépassait en 1913-1914 le budget de l'Allemagne. Il faut tenir compte de ce fait pour apprécier la lourdeur des obligations qui étaient déjà imposées, avant la conflagration européenne, à nos voisins.

La dette impériale était jadis médiocre et tolérable, et son

exiguïté relative, — 6250 millions de francs au 1er janvier 1914, — s'expliquait par la brièveté même de son histoire. Affranchie des héritages lointains, elle ne remontait qu'à 1871. Mais chaque mois de guerre, dans la période actuelle, la grossit de 2 milliards 1/2. Au 1er janvier 1916, elle atteignait déjà à près de 41 milliards ; au 1er juillet, elle s'élevait à 68 milliards et, dès le début de juin, le Reichstag votait un nouvel emprunt de 15 milliards, qui porterait le total à 83 milliards. Que la lutte finisse ou ne finisse pas au cours du deuxième semestre de 1916, l'addition s'enflera encore. Et à l'heure où j'écris, les arrérages de cette dette publique se sont accrus de plus de 3 milliards. Il eût été de saine politique de recourir à l'impôt pour les acquitter : le gouvernement allemand n'a eu ni le même courage, ni la même loyauté que le gouvernement britannique : tout au plus s'est-il résigné à faire un geste de principe et à demander quelques centaines de millions de taxes nouvelles, qui ne lui ont été accordées qu'après de longs et véhéments débats. L'Allemand n'aime pas à ouvrir sa bourse au profit du Trésor ; dans les circonstances présentes, il se montrait d'autant plus réfractaire qu'on lui avait promis d'obtenir des ennemis vaincus un tribut égal aux dépenses militaires et navales, — et même, le cas échéant, une indemnité de beaucoup supérieure.

La crise financière a exercé outre-Rhin, sur l'esprit public, une action déprimante, et qu'on ne saurait trop négliger : car elle a été pour le peuple allemand la première preuve tangible de la défaite. Le chancelier et son ministre des Finances Helfferich, depuis lors nommé ministre de l'Intérieur et vice-chancelier, ont pu percevoir, à travers les résistances que leur opposaient les diverses fractions du Reichstag, la violence du mécontentement général. M. Helfferich avait eu soin de répartir le total des charges supplémentaires, — qu'il incorporait à son bilan annuel, — entre les impôts directs et les impôts indirects : ceux-ci d'ailleurs devaient fournir beaucoup plus que ceux-là. Mais quelques précautions que le gouvernement eût prises, il se heurta à trois groupements d'opinion qui battaient en brèche son système. Certains partis estimaient qu'il ne fallait rien réclamer de plus aux contribuables durant la guerre, et qu'il serait toujours temps de liquider la situation après la paix conclue ; d'autres, admettant la nécessité d'augmenter tout

de suite les ressources ordinaires, jugeaient qu'il suffisait de s'adresser à la consommation, et s'attachaient à sauver les intérêts des classes dirigeantes; d'autres encore protestaient contre toute fiscalité qui pèserait sur les classes ouvrières, et prévoyaient exclusivement une taxation de la fortune acquise ou en formation. Le problème qui se posait devant le chancelier était bien plus grave et plus compliqué encore, car il mettait en cause les rapports de l'Empire avec les Etats confédérés, ceux-ci se réservant traditionnellement, — pour alimenter leurs budgets propres, — certaines sources de revenu. J'aurai plus loin à revenir sur les protestations que les royaumes du Sud formulèrent, avec une véhémence presque sans précédent, contre les velléités de MM. Bethmann-Holweg et Helfferich. On peut se demander, à envisager les colères que souleva, dans toute la Confédération, un projet vraiment timide de la Trésorerie, comment celle-ci, à la fin de la guerre, pourra réussir à créer 5,6,7 milliards de recettes nouvelles. Je répète que la question surgira sous un aspect identique dans tous les Etats qui auront participé au conflit européen.

§

La crise alimentaire a encore agi plus fortement, sur l'esprit des masses, que la crise financière, et rien n'est plus explicable. Le renchérissement de la vie atteint plus cruellement que les surtaxes fiscales les catégories pauvres de la population, et celles d'outre-Rhin, depuis de longs mois, ne trouvent plus qu'une alimentation très insuffisante. Même les ménages qui possèdent d'abondants revenus ont été contraints de s'imposer de sérieux retranchements ; les plus misérables ont subi des souffrances que nous ne connaîtrons qu'après la guerre, et quand paraîtront des relations sincères des faits.

La hausse du cours des denrées a été un phénomène général ou à peu près général dans le monde, au cours des deux dernières années. L'Amérique seule, jusqu'au mois de mai 1916, pouvait se flatter de s'y être soustraite. Nul n'ignore quelles majorations ont été enregistrées chez nous dans les prix de la viande, du sucre, du beurre, des œufs, etc. La progression a été en moyenne de 25 o/o dans les Etats neutres du continent : Suisse, Néerlande, Danemark, Suède, Norvège ; elle a atteint jusqu'à 45 o/o parfois en Angleterre, en dépit de la maîtrise des mers que ce pays s'était assurée ; elle est montée jusqu'à

82 o/o en Allemagne, par étapes successives : mais là ne s'est point arrêtée l'épreuve que l'Empire a endurée. Si, à ces taux accrus de 82 o/o, les personnes aisées avaient pu se procurer leur alimentation normale, la disette n'aurait pas été absolue ; elle aurait revêtu le caractère d'une « disette de classe » et n'aurait alors que médiocrement indisposé la grande et la moyenne bourgeoisie contre le pouvoir. Mais la pénurie des vivres n'a pas tardé à s'affirmer : certains cours, si aggravés qu'ils parussent, demeuraient théoriques, car les provisions des commerçants et les stocks des producteurs ou des importateurs s'épuisaient. Il est survenu un moment où nul ne mangeait plus à sa faim, où les plus hauts fonctionnaires et les princes les plus puissants renonçaient par contrainte aux mets les plus communs. On sait de bonne source que Guillaume II lui-même, recevant un hôte étranger à sa table, s'excusait de ne point laisser servir de viande : la réglementation s'y opposait ce jour-là.

Il était inévitable d'ailleurs que l'Allemagne, avec le temps, dût dépasser le seuil sinon de la famine, du moins des privations. Si elle avait souhaité une courte guerre, ce n'était point uniquement pour ménager ses hommes, et ses milliards ; c'est qu'elle se savait incapable d'assurer son ravitaillement, pour peu que son blocus fût serré : elle était loin en effet dans ce domaine de suffire à ses besoins. La prodigieuse croissance industrielle qui s'était marquée outre-Rhin depuis 1871 s'était accomplie au détriment de la culture du sol. Des 70 millions d'habitants qui peuplaient l'Empire, un peu plus du quart travaillaient la terre, pour se nourrir eux-mêmes et nourrir les autres. Sans doute, grâce à des méthodes perfectionnées, l'on avait pu augmenter les rendements, mais au cours des vingt dernières années, ceux-ci s'étaient accrus de 25 à 30 o/o, alors que la consommation avait doublé. Il fallait donc acheter à l'étranger ce qui manquait au dedans ; l'excédent d'importation des grains, des viandes, des graisses, des œufs, des beurres, des légumes, représentait un milliard en 1870, 2 milliards 1/2 en 1913 et l'on conçoit maintenant pourquoi la guerre devait affamer les Allemands, du moment que les Anglais y participaient.

Comme dans toutes les contrées belligérantes, la production agricole a encore diminué à dater du 1er août 1914, parce

que l'appel aux armes dépeuplait les campagnes : comme dans toutes les contrées belligérantes, la consommation des produits agricoles s'est développée pour des motifs qu'on discerne sans que j'y insiste. Et l'écart entre l'offre et la demande interne grandissait à l'heure même où il ne pouvait plus être comblé par l'apport de l'extérieur.

L'Empire s'est trouvé contraint de vivre sur lui-même, c'est-à-dire, une fois les stocks absorbés, sur sa propre récolte et sur son propre élevage. C'est alors que le gouvernement, les Etats confédérés, les communes ont promulgué des réglementations superposées, pour prolonger au maximum la durée des approvisionnements constitués. Certains commerces ont été monopolisés par la puissance publique, d'autres centralisés aux mains de grandes sociétés responsables ; la réquisition, la taxation, le rationnement par les cartes ont joué parfois séparément, le plus souvent côte à côte, — pour le pain, le sucre, la farine, l'huile, la graisse, les choux, etc. etc. La tutelle du pouvoir a pesé de plus en plus lourdement dans un domaine qui, de toute tradition, était laissé à l'initiative privée. Mais quelque sévère que fût déjà cette tutelle, elle ne donna que de médiocres résultats. Les manifestations et les émeutes se succédèrent dans les grandes villes où les femmes faisaient la queue jusqu'à vingt heures de suite ; des centaines de magasins furent pillés ; la police, pour calmer les foules, encourageait les délations et perquisitionnait sans relâche chez les détenteurs de denrées. La haine des accapareurs éclata presque avec autant de fureur que durant les premiers mois de la révolution française. Dans les débats du Reichstag, dans les discussions des diètes locales ou des municipalités des centres principaux, des propos menaçants étaient tenus. En instituant, à la fin de mai, la dictature alimentaire, qui devait établir une réglementation uniforme pour tout l'Empire, le chancelier s'efforçait une dernière fois d'atténuer le mécontement populaire, de consolider l'ordre public, d'ajourner les éventualités qu'il appréhendait. Il adoptait un moyen désespéré en face d'une situation qui apparaissait sans issue. Car les données du problème étaient terribles : comment nourrir 70 millions d'êtres humains avec une production trop faible de moitié ou peut-être des deux tiers, alors que l'Empire ressemblait à une place assiégée ? un journal conservateur, en avril 1916, comparait

déjà Berlin au Paris investi de 1870-71, et nul ne criait à l'exagération. On peut différer la solution d'une crise financière ; on ne saurait atermoyer devant la disette...

§

Il n'est pas surprenant que, dans ces conjonctures presque tragiques, le particularisme des Etats Allemands se soit réveillé en imposant au gouvernement de Berlin des préoccupations parfois très lourdes. Cette résurrection de sentiments que d'aucuns croyaient abolis est une des preuves les plus sérieuses du fléchissement moral outre-Rhin. Si la guerre avait produit les résultats attendus par nos adversaires, s'ils avaient cheminé de victoire en victoire, s'ils s'étaient soustraits aux soucis de toute espèce qui les étreignent actuellement, les ordres et les initiatives du pouvoir central n'auraient été contestés dans aucune région. C'est parce que les souffrances s'adjoignaient aux déconvenues que la chancellerie et les administrations diverses qui en dépendent ont connu une fois de plus les mécontentements et les résistances du Midi.

Qu'on me comprenne bien. C'est folie de présumer, en 1916, que l'unité nationale allemande puisse se briser en deux, quinze ou vingt-six morceaux, et que le peuple allemand consente à une désagrégation ruineuse pour sa vitalité. On peut supposer que cette unité se modifiera dans son architecture et que certaines prédominances établies par Bismarck disparaîtront : on chevaucherait l'utopie, et une utopie dangereuse entre toutes, si l'on pensait que la Bavière aspire à ressaisir une indépendance totale ou même que le Midi médite de créer une barrière politique et douanière entre la Prusse et lui. Le passé est le passé. Nous devons envisager la réalité et chasser le rêve. Les Etats d'au-delà du Mein ont un intérêt économique trop pressant à demeurer associés à ceux d'en deçà, pour qu'ils veuillent se fermer la mer du Nord et la Baltique. Mais le particularisme n'est point le séparatisme. Si ces Etats ont accepté l'unité allemande, ils n'ont cessé de protester contre la souveraineté brutale que s'arrogeait la Prusse, contre les empiétements que l'Empire, aux mains des Hohenzollern, pratiquait sur leur domaine réservé. Le statut de 1871 leur garantissait le maintien de leur individualité. Il n'est pas douteux que, pour restreindre leurs prérogatives, l'Etat qui gouvernait l'Empire et dont le souverain devenait celui de la

Confédération, n'ait usé et abusé des lois constitutionnelles d'abord, de sa puissance ensuite. Dans le Conseil fédéral, la Prusse, grâce à ses voix, à celles du territoire d'Alsace-Lorraine, à celles des principautés qui gravitent autour d'elle, dispose de la majorité; grâce aux règles admises, elle peut, par son veto, paralyser tout changement important. Enfin c'est l'empereur, un Prussien, qui choisit le chancelier et les ministres. Comment la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, la Hesse, Bade, etc. ne seraient-ils pas subjugués?

Il leur reste le droit de protester : ils ne se font pas faute de l'exercer. Même avant l'ouverture de la guerre, on signalait des exemples typiques de leur résistance, dont Bismarck, Caprivi et Bülow purent apprécier la tenacité. Leur maxime était : ne rien laisser à l'Empire qu'il ne possédât déjà... Je n'ai pas le loisir ici de rappeler certain débats où le particularisme des méridionaux s'exprima en 1912, 1913, 1914 : il s'agissait de discussions politiques, financières, militaires. Et si ce particularisme ne se taisait pas en temps de paix, comment aurait-il gardé le silence dans la deuxième année de guerre, alors que tout le peuple allemand était soumis aux plus dures épreuves et que les autorités impériales, pour résoudre plus aisément les problèmes posés, — négligeaient le respect dû aux prérogatives spéciales des membres de la Confédération.

L'opposition entre l'Empire et les Etats, qui revient en fait à une opposition entre les royaumes et grands-duchés du Sud et la monarchie des Hohenzollern, s'est affirmée en trois domaines distincts.

Ce n'est un secret pour personne qu'à plusieurs reprises, les Bavarois, les Wurtembergeois et les Hessois se sont plaints d'être sacrifiés aux gens du nord, aux Brandebourgeois, aux Poméraniens, aux Mecklembourgeois, sur les champs de batailles. Comme en 1870-1871, ils prétendaient que le roi de Prusse, voulant conserver ses sujets les plus immédiats, envoyait de préférence à la mort les contingents méridionaux. L'affirmation était fondée ou non; mais il suffisait qu'elle se formulât, pour attester la permanence ou le réveil de certains sentiments, dont Bülow, en son livre : *la Politique allemande*, a montré la gravité.

Les querelles entre le Nord et le Midi ont été bien plus

vives encore dans l'ordre économique. L'agriculture est plus développée dans le Sud, exception faite de la partie de la Prusse qui confine à la Russie. L'alimentation populaire devait donc être, en principe, mieux assurée à Munich, à Stuttgart, à Carlsruhe qu'à Stettin, à Magdebourg ou à Brême. Pour se prémunir contre des exportations d'Etat à Etat, qui eussent encore réduit les stocks existants, la Bavière, le Wurtemberg, Bade ont interdit la sortie du beurre, des œufs, de la viande hors de leurs limites particulières : c'est-à-dire qu'un système de douanes intérieures s'était plus ou moins restauré en dépit de la proclamation de l'unité germanique. Ce régime n'a cessé d'exciter les colères des Prussiens, qui dénoncent l'égoïsme, la médiocrité du patriotisme du Sud, et quand le ministère impérial de l'Intérieur, à son tour, a invité les autorités des royaumes méridionaux à expédier des pommes de terre ou de l'orge vers le Rhin ou l'Elbe inférieurs, des clameurs violentes se sont élevées contre une pratique qu'on qualifiait de spoliatrice. La besogne du dictateur de l'alimentation, von Batocki, n'est pas aisée, car il trouve autant d'obstacles dans les tendances particularistes des pays confédérés que dans les manœuvres des grands accapareurs.

Les Etats ne défendent pas leurs recettes fiscales avec moins d'âpreté que leurs approvisionnements... Dans toutes les contrées belligérantes, la solution du problème financier, pendant la guerre et après la guerre, exigera de prodigieux efforts. Elle comportera plus de difficultés en Allemagne qu'ailleurs, car aux budgets des Etats se superpose le budget impérial, dont les sources de revenus ont été fixées par une tradition quasi immuable.

Déjà Bismarck avait prévu qu'il faudrait un jour reviser cette fiscalité, qui en principe réservait les impôts indirects à l'Empire et les impôts directs aux Etats ; mais il ne s'était jamais appliqué à cette tâche rebutante, et d'ailleurs les circonstances n'avaient point exigé cette refonte. A l'heure actuelle, les atermoiements ne sauraient plus être de mise. C'est l'Empire qui assume toute la charge des dépenses de guerre. Comment s'imaginer qu'il puisse y subvenir par de simples surtaxes aux contributions qui lui sont dévolues ? A une situation nouvelle, il faut des moyens nouveaux. Or dès que M. Helfferich, le prédécesseur de M. von Roedern au ministère des

Finances de la Confédération, a fait mine de s'adresser aux impôts directs, les Etats se sont insurgés. La Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, la Hesse, Bade, par l'organe de leurs gouvernements ou de leurs chefs de partis, ont déclaré qu'ils ne laisseraient pas porter la moindre atteinte à leurs droits fiscaux. L'Empire n'est pas seul à crier sa détresse pécuniaire ; eux aussi sont en quête d'argent, et ils seraient réduits à la faillite, si cet Empire confisquait les recettes supplémentaires qu'ils escomptent. On doit lire les discours des orateurs dans les Chambres, même ceux des ministres responsables, si l'on veut savoir à quel degré de véhémence était monté le débat, à peine entamé...Le particularisme promet des heures agréables aux autorités confédérales ; il s'emploiera de toutes ses forces à aggraver les crises ; il créera de redoutables discussions, qui affaibliront d'autant l'organisme germanique, et dont on ne saurait encore ni percevoir les limites, ni mesurer les effets. Il apparaît d'autant plus inquiétant pour l'Empire qu'il juxtapose, s'il ne l'associe, son action à celle des antagonismes de classes et des luttes de partis.

§

Le chancelier et l'empereur s'étaient flattés d'éteindre l'hostilité des non possédants pour les possédants. Jusqu'au mois d'août 1914, le parti socialiste d'outre-Rhin avait été, dans toute l'acception du terme, un parti de classe. Il s'abstenait de pactiser avec le pouvoir; il repoussait systématiquement le budget. Lorsqu'il vota les crédits de guerre après la déclaration à jamais fameuse de Bethmann-Hollweg, il sembla que l'union de toutes les catégories sociales fût refaite outre-Rhin, qu'il n'y eût plus de riches et de pauvres, d'employeurs et de prolétaires. Ç'avait été un moment décisif entre tous. Si les 112 social-démocrates avaient refusé leur concours, si les millions d'électeurs, qui les avaient envoyés à la Chambre, les avaient alors soutenus, tout le plan pangermaniste se fût effondré. Mais la social-démocratie abandonna, en une heure historique, sa politique traditionnelle. La solidarité allemande l'emportait sur l'antagonisme doctrinal : subsisterait-elle ? Les événements ont montré, depuis un certain nombre de mois, que l'opposition des classes ne pouvait disparaître aussi aisément, et qu'elle correspondait à une profonde lutte d'intérêts. Certes il eût été réconfortant, pour les milieux dirigeants, de savoir que dans

l'avenir, les masses ouvrières s'accommoderaient du régime politique et social, qu'elles ne dénonceraient plus les privilèges de fortune ni les abus inséparables de la structure économique. Mais les masses ouvrières souffrent trop de la guerre et de ses conséquences multiples, pour qu'elles puissent renier leurs revendications et leurs rancunes, et se rallier à tout jamais aux institutions en vigueur. Ce ne furent pas seulement les horreurs tragiques des champs de bataille qui déterminèrent les premiers sursauts de réveil dans la Social-démocratie (je les ai déjà relatés ici même), mais le renchérissement ininterrompu des denrées, les manœuvres trop visibles des grands monopoleurs qui trouvaient des complicités ou tout au moins des complaisances dans la haute administration, puis l'ouverture d'une véritable crise de disette qui éprouvait durement les travailleurs, ranimèrent les colères du peuple contre l'oligarchie dominante. Là, comme en tant d'autres pays, les *riches devenaient plus riches et les pauvres plus pauvres*. La guerre, pour certains industriels, pour des intermédiaires qui exerçaient avec honneur un parasitisme lucratif, était une source de profits inespérés, tandis que des millions d'êtres humains donnaient leurs vies et que leurs femmes, leurs enfants, leurs vieux parents étaient rançonnés par les grands agrariens. C'est surtout l'accablante et continuelle progression des cours des aliments qui a provoqué, dans l'Empire, la protestation des socialistes contre l'irritante durée de la campagne : c'est elle qui a donné à la minorité de Haase, de Ledebour, de Liebknecht, de Bernstein, le meilleur de ses arguments et rompu enfin le bloc des classes.

Si le sentiment de classe se réveillait de proche en proche dans le prolétariat, s'il s'est exprimé en formules claires et véhémentes dans les discours de certains orateurs social-démocrates, il était loin d'avoir succombé parmi la catégorie possédante. Les ouvriers se plaignaient, comme avant la guerre, d'être exploités, de toucher des salaires dérisoires, de ne pouvoir suffire à leurs besoins élémentaires : la grande propriété foncière, qui abusait des circonstances pour vendre au prix maximum ses grains ou son bétail, manifestait un égoïsme sans bornes. Elle se refusait à faire à la solidarité nationale le sacrifice de ses bénéfices exorbitants, et souhaitait que la guerre se prolongeât indéfiniment, afin que sa prospérité économique

se perpétuât à l'abri d'un protectionnisme sans fissure. Non seulement elle se jouait frauduleusement de toute taxation légale, mais encore elle prétendait rejeter sur la masse, si malheureuse et si dépouillée que fût déjà celle-ci, la charge des impôts à créer ou à majorer. Les conservateurs terriens étaient secondés par la grande industrie, soucieuse de jouir paisiblement des dividendes extraordinaires que lui assuraient les commandes de l'Etat : les actionnaires des sociétés minières et métallurgiques aspiraient, comme les hobereaux, à réduire au minimum la part du fisc, laissant au prolétariat le soin d'acquitter les frais du conflit armé. Comment le vieil antagonisme, en dépit des conjonctures, n'eût-il pas repris toute sa vigueur entre des catégories sociales également résolues à défendre leurs intérêts et leurs conceptions ? Pour qu'il disparût, il eût fallu ou que les prolétaires acceptassent un sort lourdement aggravé ou que les possédants fussent décidés à abdiquer leurs privilèges.

§

La lutte des partis découle plus ou moins de l'opposition des classes, qui en est toujours le principe essentiel. Depuis des mois, elle se développe outre-Rhin avec une âpreté grandissante. Vainement le gouvernement s'est ingénié à l'atténuer, afin de simplifier sa propre tâche et de conjurer la démoralisation qui devait en résulter dans le pays et à l'armée. Toutes les tentatives qu'il entreprenait à cette fin étaient d'avance vouées à la stérilité. Nulle part, — on ne le répétera jamais assez, — la division des esprits, les querelles intestines, les compétitions de coteries ne sont à l'heure présente poussées aussi loin. Bülow a écrit quelques pages prophétiques, quand il a dénoncé l'impuissance de ses compatriotes à ajourner leurs querelles ordinaires.

Ce n'est point seulement sur la question des impôts que les discussions véhémentes se sont poursuivies ; mais les buts et la conduite de la guerre ont été des sujets de continuelle discorde. Avant le mois d'août 1914, trois fractions soutenaient traditionnellement le chancelier : les conservateurs, qui étaient les champions par excellence de la monarchie, les nationaux-libéraux, qui rêvaient de la plus grande Allemagne, les catholiques, qui privés de tout chef éminent avaient incliné de plus en plus au pangermanisme : c'était au demeurant dans l'admiration de

l'impérialisme pangermaniste que communiaient ces trois groupements. Les social-démocrates menaient une opposition systématique contre le pouvoir, qu'il s'agît de la politique extérieure ou de la politique intérieure ; les libéraux oscillaient entre la droite et l'extrême-gauche. Lorsque le bloc national, créé au début du conflit européen, se désagrégea, les socialistes, tout en étant divisés entre eux — (les majoritaires restaient gouvernementaux et les minoritaires refusaient les crédits), — commencèrent à réclamer une prompte paix ; mais les partis bourgeois revendiquèrent une lutte à outrance et de fructueuses annexions à l'est et à l'ouest. Ils voulaient que la guerre fût lucrative, car ils se rendaient compte que si elle se révélait stérile, leur prestige et leur rôle de direction sociale seraient étrangement affaiblis. Mais la victoire décisive était la condition même de la conquête, et comme elle ne survenait point, les conservateurs, les nationaux-libéraux et les catholiques se retournèrent contre le chancelier, dont ils dénoncèrent la tiédeur. Plus la campagne se prolongeait, plus les déceptions s'entassaient et plus se multipliaient les attaques contre le représentant de l'Empereur. Pris entre les socialistes qui exprimaient la lassitude populaire, si respectueux que certains d'entre eux fussent du gouvernement, et les fractions pangermanistes qui rêvaient d'une hégémonie européenne, M. de Bethmann-Hollweg a vécu les heures les plus cruelles qu'ait jamais connues l'un des successeurs de Bismarck. Qu'il fût question de l'emploi des sous-marins ou des clauses du futur traité de paix, il se sentait en désaccord profond avec la majorité bourgeoise. Il discernait l'évolution de la guerre, l'impossibilité de la victoire, la nécessité de la prudence, le besoin urgent de ménager les neutres ; il voulait prédisposer l'opinion à des éventualités qu'il redoutait. Les pangermanistes marquaient d'autant plus d'ambitions forcenées et d'exigences insensées que leur objectif s'éloignait davantage. Les Heydebrand, les Reventlow, les Westarp, les Bassermann, les Stresemann, les Spahn, s'exprimaient au Reichstag ou dans la presse comme si l'Allemagne avait disloqué la coalition. Leurs violences suscitaient la riposte logique des socialistes, et c'est ainsi que le chancelier lui-même, pour se défendre contre leurs assauts réitérés, dut prononcer l'extraordinaire discours du 5 juin, où il repoussa les accusations de trahison, formulées contre lui par

des libellés anonymes. Ce plaidoyer fut encore plus sensationnel que les appels de concours qu'il adressa à la gauche et même aux socialistes, traités jusqu'en août 1914 d'antinationaux.

Ces polémiques qui dépassent en véhémence toutes celles du passé, les changements ministériels importants qui se sont produits en mai, le ton général de la presse que la censure n'a pu contenir, tout atteste le désarroi politique de l'Allemagne. Depuis de longs mois, l'union des partis a cessé d'exister là-bas, mais elle eût pu se briser sans que les luttes intérieures prissent cette acuité, qui ne fut jamais atteinte. Il est vraisemblable que leur véhémence grandira encore, et que nous assisterons à de passionnants spectacles.

Une crise financière qui l'emporte en gravité sur celle des autres pays belligérants ; une crise de disette qui a été avouée, et qui pèse cruellement sur l'ensemble de la population ; le réveil d'un particularisme qui trouve dans les incidents quotidiens des aliments toujours renouvelés ; la résurrection de l'antagonisme des classes, qui n'est jamais si fort et si marqué que dans les temps de misère ; des assauts furieux des partis contre un pouvoir déjà affaibli par les mécomptes militaires et diplomatiques ; des ruées ininterrompues de ces partis les uns contre les autres : telles sont quelques-unes des caractéristiques de l'Allemagne au 23e mois de la guerre. Je convie à les envisager de plus près ceux qui, chez nous et ailleurs, proclamaient la solidité de la discipline et la puissance de l'unité morale outre-Rhin : il est des légendes qu'on ne saurait trop battre en brèche.

PAUL LOUIS.

# LES AILES ROUGES DE LA GUERRE

—

## *LE MONDE S'ARME*

« On mobilise partout.. »
(*Les journaux.*)

*Disséminant la guerre*
*Par régiments entiers à travers monts et terres*
*Au long du sombre Oder, et de l'Elbe et du Rhin,*
*Claquent*
*Partout les plaques*
*Des ponts d'airain*
*Au passage volant et trépidant des trains.*
*Et de même à l'Ouest en une France de vignes*
*Et de pierres dans le soleil,*
*Passent par des chemins vermeils*
*En fols galops de poussière et d'acier*
*Des lignes*
*Régulières de cavaliers ;*
*La ville tend son cœur vers ces troupes en marche,*
*Son cœur fougueux, son cœur profond,*
*Et les gares, de loin en loin, ouvrant leurs arches,*
*Engouffrent lentement au creux de leurs wagons*
*Le remuement tassé de ces cent escadrons.*

*Et tout à coup, se dirigeant vers la Vistule*
*Du fond des Ourals blancs et des Caucases bleus,*
*L'innombrable Russie en bataillons houleux*
*Se précipite et s'accumule ;*

*L'ordre s'y fait — et les chevaux et les soldats*
*Frappent si fort le sol des marteaux de leurs pas*
*Qu'on dirait qu'avec eux marche en avant la terre.*

*Les mêmes pas autoritaires*
*Sonnent dans la Hongrie et dans l'Autriche et font*
*Trembler Vienne et Buda sous leur rythme profond,*
*Tandis qu'au Nord on les écoute*
*Ebranler Bruge, Anvers, Liége, Bruxelle et Gand*
*Et comme emplir de leur tenace battement*
*L'immensité des routes.*

*Et la mer obéit au même acharnement*
*De vitesse et d'essor à travers ses espaces :*
*Les sous-marins rusés et les croiseurs rapaces*
*Guettent au pied des caps pour s'élancer vers où.*
*Des signaux concordants sont donnés tout à coup.*
*Les ports sont ameutés de brusques canonnades.*
*Des obusiers géants quittent les esplanades.*
*Dans la cale et la soute on travaille partout*
*Et voici qu'à l'aurore, en ligne de bataille*
*Sur les flots montueux que leur étrave entaille,*
*Passent les cuirassés dardant vers l'horizon*
*Les obliques et rayonnants buissons*
*De leurs canons.*

*Oh ! les retentissants et phosphoreux cratères*
*Dont les arsenaux d'or illuminent la terre :*
*De Seraing à Woolwich et d'Essen au Creusot !*
*L'acier s'y mue en fonte et s'y coule en mitraille ;*
*Mille obus emboutis s'y rangent en monceaux ;*
*Déjà se livre au loin la première bataille :*
*Les eaux d'Heligoland s'emplissent de lueurs ;*
*Un brusque orgueil monte aux cerveaux, sans que les cœurs*
*Battent trop fort ou s'exaltent en cris sauvages ;*
*Autour de Tsing-Tao qui brille sur la mer*
*L'attaque des vaisseaux rassemble ses éclairs*

*Et la rage et l'astuce et la terreur voyagent*
*Ici, là-bas, partout, de sillage en sillage,*
*Immensément,*
*De l'un à l'autre bout de l'Océan.*

*Et, par-dessus ces escadres et ces armées,*
*Volent de ciel en ciel les paroles armées ;*
*Chaque onde en est vibrante et, le jour et la nuit,*
*Passe toute la guerre à travers l'infini ;*
*L'antenne des hauts mâts recueille et répercute*
*L'ordre d'où sortira la victoire ou la chute ;*
*A l'Est, à l'Ouest, au Sud, au Nord,*
*Autour des appareils mille étincelles d'or*
*Crépitent — et c'est le feu, le vent, les eaux, la terre,*
*— Vieux éléments ployés aux ordres du mystère —*
*Que l'homme à son tour dompte et qu'il force soudain*
*A travailler au sort des hommes de demain.*

*Et tout autour de cette arène déjà rouge,*
*Avec la crainte en eux que leur destin ne bouge*
*Se tiennent inclinés les peuples et les rois*
*Dont la guerre féroce épargna les royaumes.*
*Leurs Parlements sont réunis : de grandes voix*
*Tonnent encor sous de grands dômes ;*
*Pourtant,*
*A chaque instant,*
*L'angoisse emplit le cœur battant*
*Si bien que l'univers entier est haletant*
*Dans son sang et sa chair et ses os et ses moelles,*
*Du fond des mers jusqu'aux étoiles.*

ÉMILE VERHAEREN.

# LE PROBLÈME DE LA MARINE MARCHANDE

—

Etait-il vrai qu'avant la guerre notre marine marchande fût en décadence ? Beaucoup le disent, mais quelques-uns le contestent, et comme ceux-ci le font avec chiffres à l'appui, ils ont le droit d'être écoutés. En réalité, la marine marchande, comme le commerce extérieur, comme l'ensemble de la production, tout cela était en hausse continue et considérable chez nous ; il n'y a donc pas lieu d'être pessimiste de façon absolue ; mais les hausses correspondantes étaient plus accusées encore chez certains autres, chez les Allemands notamment, et on pouvait être pessimiste de façon relative ; voilà en quelques mots le résumé de la question. Cette vue d'ensemble est trop brève d'ailleurs, et il est nécessaire d'entrer dans certains détails (1).

§

Pour constater la hausse constante de notre commerce extérieur, il suffit d'ouvrir *l'Annuaire statistique* publié par le Ministère du Travail. Le montant de ce commerce, qui était de 2800 millions avant la guerre de 1870, a repris assez vite sa

(1) BIBLIOGRAPHIE. — En 1915 et 1916, Georges Aubry : *Une Enquête : Par quels moyens sauver notre marine marchande ?* (Opinions de MM. Charles Roux, Fernand Bouisson, Edmond Théry, Du Vivier de Streel, Peytral, Guernier, Louis Nail). Chez l'auteur, 9, rue de Civry. — Léon Bazin : *Comment défendre notre marine marchande ?* Challamel. — Biard d'Aunet : *La Marine marchande et le Commerce maritime. Correspondant*, 25 octobre et 25 novembre 1916. — *Enquête du Musée social sur la Marine marchande. Revue de la Marine marchande*, 1916. — A. Artaud : *Zones franches. Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1915. — Edmond Théry : *La Crise de la Marine marchande française. L'Economiste européen*, juin 1915. — Paul Leroy-Beaulieu : *La Crise des frets. L'Economiste français*, 18 mars 1916. — Landry : *Le Commerce d'exportation*, Chambre des députés n° 1081 — Discussion à la Chambre du 24 mars 1916. *Journal officiel* du 25. — Cf. les ouvrages un peu plus anciens de MM. Colin, Sarreaut, Verneaux, Riquoir, Fraissinges, Dussol, Charles Roux. L'ouvrage de M. Franz Gluckensmuz sur notre régime des primes mériterait d'être traduit.

marche ascendante, et, sauf une période de stagnation vers 1895, n'a fait que grandir, à partir surtout de 1905, où il atteint 5 milliards; en 1913, il avait dépassé 8 milliards et demi, ce qui en vérité constitue une hausse très honorable pour une période de huit ans. Le même *Annuaire statistique* permet de voir que chaque année la flotte commerciale française s'accroissait d'un nombre suffisant de tonneaux, 60.000 environ en moyenne; en vingt-cinq ans son tonnage de vapeurs avait plus que doublé, ayant passé de 485 milliers à 1076, et sans doute l'accroissement plus considérable encore d'autres flottes, celles des États-Unis, de la Norvège et du Japon, n'avait pas permis à notre pays de conserver le troisième rang qu'il tenait encore en 1890 (l'Allemagne lui avait déjà enlevé le second rang plusieurs années auparavant), mais enfin il serait injuste de parler ici de décadence. Même, pour l'ensemble du mouvement maritime, la France dépasse encore l'Allemagne ; le nombre des entrées et sorties dans nos ports s'élève à 60 millions et demi de tonneaux, tandis qu'il n'est que de 52 millions pour les ports allemands. En bloc nous pourrions donc nous trouver satisfaits de la situation ; toutefois, en regardant de plus près, il ne siérait pas d'en être trop fier ; d'abord les trois quarts de ce grand mouvement maritime se font sous pavillon étranger ; en outre le développement si hardi, si intensif d'autres pays, non seulement plus grands que le nôtre comme les Etats-Unis, l'Allemagne et le Japon, mais même beaucoup plus petits comme la Norvège, qui déjà nous dépasse, et la Hollande, qui nous serre de près (en attendant peut-être la Grèce !) nous font vraiment un peu rougir de notre lenteur relative.

Le problème de la marine marchande a fait couler tant d'encre que le simple passant finit par ne plus vouloir en entendre parler; d'abord la question est difficile en elle-même, et se compliquée de plus par les oppositions d'intérêts de tous ceux qui la traitent, commerçants, constructeurs, armateurs, navigateurs, et enfin trop de personnes ne croient pouvoir en parler qu'en accumulant les termes techniques, les références, les textes, les calculs, ce qui ne fait souvent qu'embrouiller tout. En simplifiant et en analysant, beaucoup de choses s'éclaircissent.

Il convient, par exemple, de ne pas lier trop étroitement la marine marchande et le commerce extérieur et encore moins

la production nationale. Il y a des pays comme la Belgique qui ont tout ce qu'il faut pour alimenter une forte marine marchande, à commencer par les marchandises lourdes, telles que la houille, qui constituent le meilleur fret de sortie, et qui préfèrent recourir aux navires d'autres nations ; et il y a d'autres pays, comme la Norvège ou la Grèce, qui n'ont qu'une production assez faible et disposent cependant d'une flotte commerciale très supérieure à celle qu'exigerait leur propre commerce ; c'est que leurs bâtiments vont commercer ailleurs et servent d'intermédiaires entre n'importe quels pays ; pour quatre bateaux norvégiens abordant en Angleterre, il y en a un seulement qui vient de Norvège, et en contre-partie pour quatre à cinq bateaux venant de France en Angleterre, il n'y en a qu'un battant pavillon français.

Toutefois il est indéniable qu'en général marine marchande et commerce extérieur vont ensemble, et que le progrès de l'une entraîne le développement de l'autre. Les Anglais disent que le commerce suit le pavillon, *trade follows flag*. Surtout quand il s'agit d'un peuple producteur lui-même, il est imprudent de lui abandonner le transport de sa marchandise. Les Allemands étaient très habiles pour imiter les articles qu'on confiait à leurs navires et pour supplanter les anciens producteurs. Il est probable que de plus en plus à l'avenir chaque peuple cherchera à se réserver le transport par mer de sa production, mais il serait à désirer que le résultat obtenu vînt des efforts de chacun vers le mieux et non d'une prohibition brutale des pavillons étrangers. La marine marchande française n'est pas incapable de soutenir ici le commerce, puisqu'un certain nombre de ses navires sont des *tramps*, des rôdeurs, comme les bateaux norvégiens, grecs et anglais ; elle pourrait donc ne pas laisser les pavillons étrangers faire les trois quarts de son travail dans nos ports, comme aujourd'hui.

Il faut encore distinguer, dans la marine marchande, le chapitre des constructions navales de celui des transports maritimes ; ce sont deux questions tout à fait différentes ; et dans les transports maritimes, il y aurait lieu de sous-distinguer la navigation des *tramps* et celle des services réguliers ; parmi ceux-ci même on ne peut assimiler complètement ceux qui assurent les relations entre la métropole et les colonies et ceux qui desservent les pays étrangers. C'est en sériant ainsi

les questions qu'on a le plus de chance de les bien examiner.

§

Au point de vue des constructions navales, notre situation n'est pas aussi noire qu'on l'a dit. Pendant les trois dernières années notre flotte s'est accrue en moyenne de 60.000 tonneaux, ce qui est honorable. Il est vrai que pendant la même période, la flotte allemande s'accroissait de 100.000 tonneaux par an, et la flotte anglaise de 170.000. Ce chiffre de 60.000 tonneaux par an ne donne pas d'ailleurs une idée exacte de l'activité de nos chantiers de constructions navales, car ceux-ci construisent aussi des navires pour l'étranger ou simplement des navires pour remplacer ceux qui disparaissent par naufrage ou usure. En 1912 nos chantiers ont lancé 122.000 tonneaux et, en 1913, 130.000. Mais ces chiffres, quoique importants, sont inférieurs à ceux des chantiers allemands (465.000) et anglais (1.900.000). De plus les pessimistes rappellent que l'activité de nos chantiers est en partie artificielle, par suite des primes à la construction que nous accordons, alors que les législations anglaise et allemande n'en allouent pas à leurs constructeurs.

Que représentent au juste ces primes? Sans entrer dans les détails, car les lois de protection de la marine marchande sont de vrais casse-tête chinois, il suffit de savoir qu'en 1906, année où la loi actuellement en vigueur est entrée en application, on allouait à chaque constructeur de navire une prime de 145 fr. par tonneau de jauge pour les vapeurs et 95 fr. pour les voiliers ; d'année en année le taux de ces primes allait en diminuant, de sorte qu'un vapeur et un voilier construits actuellement ne toucheraient que 100 et 65 fr. respectivement par tonneau de jauge. La loi n'a qu'une durée de 12 ans; donc à partir de 1918 (sans la guerre qui a fait proroger la loi d'une durée égale à celle des hostilités accrue de six mois) les navires mis sur chantiers n'auraient rien touché. L'ensemble des primes à la construction allouées en 1914 s'est élevé à 18 millions.

C'est là un cadeau très généreux fait par le Parlement, donc par le contribuable, aux chantiers de constructions navales. La tonne brute d'un *cargo-boat*, comme on appelle les bateaux ne transportant que des marchandises, revenant à 300 fr., l'Etat en payait presque la moitié et en paie encore le tiers !

Pour les paquebots mixtes (marchandises et passagers) où la tonne revient à 6 ou 800 fr. et pour les paquebots postaux où elle atteint 1.000 fr. et au delà, l'aide de l'Etat est moins importante, mais elle est sensible, et on comprend qu'ainsi soutenue l'industrie des constructions navales soit relativement prospère chez nous. Avant la guerre, nous pouvions même construire pour l'étranger, et les Anglais notamment commandaient des *cargos* à nos chantiers de Dunkerque. Ne soyons pas trop sévères toutefois ; ces sacrifices consentis par les contribuables avaient, nous le voyons maintenant, leur raison d'être : il est bon qu'un grand pays ne soit pas à la merci absolue de l'étranger pour ses constructions navales et qu'il lance annuellement quelques dizaines de milliers de tonnes même d'une façon un peu artificielle.

Il aurait même fallu, dès le temps de paix, organiser une mobilisation de ces chantiers, de façon à leur permettre en temps de guerre de continuer et même d'accélérer leur travail, au lieu de l'arrêter comme on a fait en appelant sous les armes tout leur personnel. Après les usines de munitions, il n'y a pas d'établissements industriels plus importants que les chantiers de constructions et de réparations navales. Mais à parler de ce qui aurait pu être préparé dans cet ordre d'idées, de combien de regrets n'est-on pas assailli ? Les divers ministres de la marine et sous-secrétaires d'Etat de la marine marchande qui se sont succédés depuis 1911 se sont montrés vraiment bien indifférents à une perspective de guerre européenne que le coup d'Agadir venait de montrer presque certaine ; il aurait fallu, pendant ces trois ans de répit que l'Allemagne mettait si fiévreusement à profit, préparer, nous aussi, notre mobilisation civile et assurer le fonctionnement de nos usines et chantiers, ainsi que le renforcement, dès la déclaration de guerre, de notre flotte de commerce. De simples promesses de vente que nos armateurs se seraient fait consentir par leurs confrères de l'étranger auraient constitué une excellente précaution, et si l'Etat avait dû faire quelques sacrifices pécuniaires pour faciliter ces conventions privées, personne ne les regretterait actuellement.

Comme je l'ai dit, le régime des primes à la construction sous lequel nous sommes (loi du 19 avril 1906) aurait pris fin, sans la guerre, le 19 avril 1918, et quoique la guerre ait

prolongé son temps d'application d'une période encore indéterminée, il est sage de prévoir le régime qui le remplacera. Les industriels intéressés, eux, ne demandent qu'une chose, la prorogation pure et simple de la loi de 1906, et leur souhait se comprend, cette loi leur étant très avantageuse. Mais ceux qui se mettent à un point de vue moins égoïste attaquent vivement la conception même des primes. Toute prime allouée par la loi devient un droit pour l'industriel, et le détourne de l'effort pour produire mieux et à meilleur marché ; c'est une « morphine », suivant le mot connu, qui l'empêche de souffrir, mais qui l'empêche aussi de guérir. Sans refaire l'historique, intéressant seulement pour les spécialistes, de nos diverses lois de la marine marchande depuis un demi-siècle, on peut dire qu'aujourd'hui le sentiment général se prononce contre les primes, et que les bénéfices énormes que réalisent en ce moment les armateurs et les constructeurs, et qu'ils réaliseront pendant plusieurs années après la fin des hostilités, ne font qu'enraciner les spectateurs dans cette opinion défavorable.

On peut, en effet, condamner les primes à la construction. La raison qu'on donnait pour les légitimer, lorsqu'on faisait, chaque dix à douze ans, une loi sur la marine marchande, était que le constructeur français devait faire venir de l'étranger la plupart de ses matières premières : fer, acier, charbon, etc., et qu'il lui fallait payer par conséquent des droits d'entrée augmentant son prix de revient, ce qui ne lui permettait pas de soutenir la concurrence des constructeurs étrangers. L'argument avait sa valeur, mais pourquoi alors ne pas exonérer tout simplement l'industriel de ces droits d'entrée ? Rien n'est plus facile à la Douane que ne pas percevoir certaines taxes sur des marchandises destinées à telle industrie, ou mieux encore de rembourser ces taxes sur justification de l'usage fait des matériaux taxés. C'est la solution la plus équitable et la plus simple qui devrait être apportée à ce premier problème.

Il est très probable que le remboursement de ces droits laisserait un reliquat sur le crédit de 18 millions qui est inscrit au budget actuel pour le service des primes, et si l'on voulait couper court aux récriminations des industriels intéressés, on pourrait conserver et affecter à l'amélioration de nos constructions navales ce reliquat, lequel pourrait bien être de 6 à 8 millions par an. Ce serait un fonds commun qu'une Com-

mission judicieusement constituée (par exemple 6 parlementaires, 6 fonctionnaires, 6 industriels, 6 publicistes) pourrait faire servir soit à récompenser certaines initiatives, soit à expérimenter des procédés nouveaux, soit à former à l'étranger des ingénieurs techniques ; ce qui serait à éviter, ce serait l'éparpillement de ce fonds en petites allocations vaines ; mieux vaudrait totaliser les arrérages pendant quelques années de suite et alors les employer à la construction d'un paquebot de très grand luxe, honneur de la construction navale française et aussi réclame pour elle.

Ceci ne dispenserait pas d'ailleurs d'autres faveurs possibles, pourvu qu'elles fussent stimulantes et non soporifiques comme l'est tout système d'allocations automatiques, que le constructeur fait entrer dans ses prévisions, et qui le détournent de chercher à améliorer ses procédés. Pourvu aussi que ces faveurs ne soient pas de caractère agressif, comme les combinaisons auxquelles les Allemands étaient si habiles. Il est d'ailleurs probable qu'une sorte de Conférence économique permanente fonctionnera après la guerre pour exercer un contrôle international sur les activités industrielles et prévenir les abus du germanisme commercial : tarifs combinés, vente à perte à l'étranger, destruction des industries locales, etc. Mais en restant dans l'ordre des choses loyales, chaque nation pourra chercher à seconder le zèle de ses industriels ; c'est ainsi qu'on a parlé chez nous d'un Crédit maritime calqué sur le Crédit Foncier et qui permettrait à un armateur de faire construire un navire de la même façon qu'un propriétaire fait construire un immeuble ; ce procédé ne sera sans doute pas employé par les grandes Compagnies de navigation qui préféreront émettre des obligations ou des actions, mais ne sera-t-il pas excellent qu'à côté de ces sociétés puissantes se reconstituât la catégorie si intéressante, si véritablement marine, des petits armateurs faisant du *tramping*, de la cueillette çà et là, sur toutes les mers ?..... Ceci d'ailleurs nous amène à la navigation.

§

Pour la navigation aussi, on a été trop pessimiste. A en croire certains, nous n'aurions plus, en fait de bâtiments de commerce, que des voiliers croisant à vide sur les océans pour encaisser des primes à la navigation. Cette critique qui était

assez fondée sous le régime de la loi de 1893 ne l'est plus sous celui de la loi de 1906. Actuellement il n'y a pas de prime à la navigation proprement dite, il y a une compensation d'armement, ainsi nommée parce qu'elle compense les charges particulières que la législation a imposées à l'armement français. Sans entrer dans des détails compliqués et fastidieux, disons que cette compensation d'armement représente pour un navire naviguant dans des conditions normales 10 à 12 fr. par tonneau de jauge et par an, soit 50 à 60.000 fr. pour un cargo moyen de 5.000 tonneaux. Ce n'est là qu'un appoint modeste, un cargo de ce tonnage pouvant toucher en fret le décuple et le vingtuple. L'ensemble des compensations d'armement et des anciennes primes à la navigation des lois antérieures, qui continuent à être payées pour les vieux bateaux, s'élevait pour le budget de 1914 à 18 millions 1/2, un peu plus donc que les primes à la construction.

Que penser de cette compensation d'armement ? et puisque c'est en 1918 que ce régime prendra fin, sans prorogation résultant de la guerre ici, que décider sur son maintien ou sa suppression ? Tout d'abord, il faut reconnaître que si l'argument donné pour les primes à la construction avait quelque valeur, celui allégué pour les compensations d'armement n'en a aucune. Rendre au contribuable ce qu'il a dû payer au fisc, est une forme de privilège tout à fait inacceptable de nos jours, même en faveur des marins. Les autres industriels et commerçants, auxquels les récentes lois sociales ont imposé des charges très lourdes aussi, n'ont nullement obtenu de compensation d'exploitation. On peut ajouter que ces primes étant proportionnelles aux tonnages et non aux équipages font plus que compenser les charges résultant des lois sociales.

Il n'y aurait, ici aussi, qu'à revenir au droit commun. Les armateurs se plaignent de verser plus que les patrons ordinaires pour leurs employés, eh bien ! qu'on supprime la Caisse des invalides de la Marine et qu'on mette les inscrits sous le droit commun des retraites ouvrières et paysannes. Ils disent que l'article 262 du code de Commerce met à leur charge des frais de traitement et de rapatriement plus lourds que la norme, eh bien ! qu'on leur applique la règle du risque professionnel ordinaire. Et ainsi de suite. Quand on aura passé en revue tous les domaines où l'armement promène sa plainte variée et

qu'on lui aura donné satisfaction pour tout ce qui est juste, il n'y aura plus de raison de conserver la compensation d'armement.

Cette prime, en effet, a tous les inconvénients des primes ; elle engourdit les initiatives, elle habitue les bénéficiaires à compter sur le secours régulier du Gouvernement et leur fait considérer comme un droit définitivement acquis ce qui, dans l'esprit du législateur, n'a presque toujours que le caractère d'une aide temporaire, et non seulement elle manque de force stimulante, mais elle est entachée de force déprimante, développant l'allure administrative et fonctionnariste. Certainement à conserver au budget le crédit de 18 millions 1/2 qui y est actuellement inscrit, vaudrait-il mieux, comme pour les primes à la construction, en faire un fonds commun géré par une grande commission d'esprit ouvert, avec lequel on pourrait faire des choses très intéressantes, créer par exemple des lignes nouvelles et provisoirement improductives, mais qui finiraient vite par « payer », si elles étaient gérées avec le sens commercial, comme l'étaient les lignes allemandes. Un bloc de 18 millions affecté à des œuvres de choix serait bien plus profitable à la marine marchande qu'un émiettement de cette somme entre tous les bateaux navigants arrivant à faire allouer 50.000 fr. à un bateau qui a déjà de 5 à 800.000 fr. de frais annuels. Comme si un bon armateur n'aura pas vite fait de récupérer ce petit manque à gagner !

§

Cette suppression de la compensation d'armement ne suffira pas d'ailleurs à remettre en forme notre marine marchande, car les maux dont elle souffre sont plus profonds et plus nombreux. Ils sont d'ordre administratif ou d'ordre économique, et les deux catégories méritent examen. Commençons par les inconvénients d'ordre administratif, ceux auxquels il devrait être le plus facile de porter remède.

Sans croire, comme certaines gens, que tout est résolu quand on a nommé une commission chargée d'étudier les moyens de résoudre, ni que l'industrie d'un pays va soudain prendre un essor majestueux dès qu'on aura créé un ministre dit de l'industrie, on peut trouver que l'éparpillement des services qui s'occupent de la marine marchande, même depuis l'institution du sous-secrétariat de ce nom, présente de réels inconvé-

nients. Ce sous-secrétariat lui-même d'abord ne devrait pas être rattaché à la Marine militaire, mais au Commerce; le fait que la marine marchande et la marine militaire se servent toutes deux de bateaux ne doit pas plus les lier l'une à l'autre que le fait de se servir des mêmes voies de communication ne devrait faire fusionner les ministères de la Guerre et des Travaux publics; encore civils et soldats se servent-ils des mêmes wagons ou autos, tandis que paquebots et cuirassés sont différents. Ensuite au sous-secrétariat de la Marine marchande devraient être rattachés pas mal de services, celui des ports de commerce qui relève des Travaux publics, celui de la francisation et du jaugeage qui dépend des Finances; peut-être même le service sanitaire maritime qui relève de l'Intérieur, et encore les Douanes, et les Consulats.

Dans une réorganisation rationnelle de notre édifice administratif, il devrait y avoir quatre grands groupements de services : 1° La Défense nationale (Guerre, Marine, Colonies), 2° le Fisc (Finances et Régies diverses), 3° l'Extérieur (Affaires étrangères, Commerce, Marine marchande), 4° l'Intérieur (tous les autres ministères). A la tête de ces quatre groupes serait un ministre sans portefeuille et ces quatre hauts dirigeants formeraient avec le président du Conseil un directoire responsable devant les Chambres, et devant qui seraient à leur tour responsables les ministres à portefeuille ayant chacun un département ministériel à administrer. Mais tout ceci dépasse notre sujet.

Le Département de la Marine marchande (sous-secrétariat ou ministère peu importe) devrait, avant tout, en sus de ses services actuels, avoir celui des ports de commerce. Il y a longtemps que les Chambres de commerce critiquent la façon dont sont menés, sans souci du but commercial à atteindre, les travaux de digues, jetées et bassins; nos ingénieurs officiels considèrent trop le travail en lui-même et ne veulent construire qu'en pierres de taille et comme pour l'éternité (ce qui est fâcheux quand il faut détruire quelques années plus tard les travaux exécutés toujours sur une trop petite échelle), alors que les ingénieurs des pays voisins se satisfont d'estacades et d'appontements vite faits, à bon marché et suffisants. Si on s'était contenté d'ouvrages de ce genre, il y a longtemps que le Havre et Marseille auraient été mis à la hauteur de leur

rôle. C'est ce que disait récemment la Chambre de commerce de Paris : Aménager à Marseille une vaste rade abritée, de la Madrague à l'Estaque, oui certes, « mais il y a lieu de la munir progressivement d'ouvrages d'accostage et d'exploitation plus simples et moins coûteux que ceux qui figurent aux programmes officiels ». Et quant au futur port du Havre, autre vaste rade à créer en pleine baie de Seine, on ne s'en effraiera pas, dit le même document, car « il est réalisable à peu de frais, si, après avoir tracé un plan d'ensemble, on adopte comme ouvrage d'abri un type de digue extrêmement fruste, si, au lieu de quais verticaux en maçonnerie presque impossibles à fonder sur le sol vaseux de l'estuaire, on se contente de *wharfs* inclinés pouvant se prolonger loin de la berge sur les grands fonds... »

Ici la réalisation de ce qu'on appelle l'autonomie des ports de commerce résoudrait la question. Cette réalisation vient de faire un pas avec le décret du 10 mars 1916 qui permettra d'appliquer une loi de 1912 jusqu'ici lettre morte, mais ce pas est bien timide. D'ailleurs il est à craindre que la procédure pour les demandes d'autonomie soit bien lente et décourageante, et de plus il faudrait que la loi sur la réforme des droits de quai, complément de cette autonomie, fût votée aussi. Le jour où Marseille et le Havre auront la haute main sur les travaux de leurs ports, ils arrêteront les projets trop ambitieux ou trop onéreux des ingénieurs des Ponts et chaussées, et construiront seulement ce qu'il faut, mais comme il faut et rapidement, la lenteur des travaux publics chez nous étant une des principales causes du marasme maritime.

A la question de l'autonomie des ports de commerce se rattache celle des zones franches. Qu'entend-on par là ? Un port franc, c'est tout simplement une région déclarée neutre au point de vue douanier, c'est-à-dire où l'on peut débarquer des marchandises, les manipuler et les rembarquer sans payer aucun droit de douane et sans procéder à aucune des formalités de l'administration des Finances. On devine quelle est l'importance de ces facilités données au commerce et on comprend que leur ait été dû le grand développement de Hambourg, par exemple. Mais, à ce propos, ne voit-on pas que toute l'administration des douanes devrait-être transportée en bloc, donc sans inconvénients, des Finances au Commerce ?

Les droits de douane actuellement sont moins des droits fiscaux que des droits de protection de notre industrie ; ce serait donc au Département du Commerce à les fixer et à les percevoir. Ce même Ministère du Commerce ne devrait-il pas aussi avoir droit au chapitre pour l'amélioration de nos voies intérieures de transport, canaux et chemins de fer? Ici aussi le Département des Travaux publics administre *in abstracto*, sans se soucier du but que doivent remplir ces voies ; pourtant les chemins de fer comme les canaux sont faits pour les marchandises et non le contraire, de même que les ports de commerce sont faits pour les bateaux et non le contraire. (C'est à ce « contraire » pourtant que se ralliait inconsciemment M. Henri Chardon en demandent le rattachement de la Marine marchande aux Travaux publics.) Le Commerce et la Marine marchande devraient sinon centraliser, du moins contrôler, toute la matière des tarifs combinés ; il faudrait qu'un commerçant désireux d'expédier un colis en n'importe quel pays pût savoir instantanément le prix qu'il aura à payer, mais pour cela il y aurait à organiser un Office des transports maritimes suivant les variations du cours du fret et établissant des prix globaux pour toute destination.

Quant à la question des zones franches, pour revenir à elle, le Parlement s'en occupe depuis une quinzaine d'années sans avoir pu la régler ; il y a une proposition de loi à l'étude, déposée par M. Bergeon, député de Marseille, trois semaines avant la déclaration de guerre ; il y a aussi un projet de loi du gouvernement plus récent, 10 juin 1915, sur la réforme du régime des entrepôts, qui, sans accomplir la grande réforme des ports francs, apporte quelques améliorations au régime actuel. Mais quand tout cela aboutira-t-il ? En vérité, la première réforme après la guerre devra porter sur nos méthodes de travail législatif ; le Parlement y est intéressé plus que personne, car les critiques qui lui sont adressées tiennent surtout à la lenteur et à l'impuissance de son action. J'ai déjà indiqué le remède : que le gouvernement délègue son pouvoir législatif pour des questions techniques à de grandes commissions, techniques aussi, élues au scrutin proportionnel et dont les votes auront force légale si le Parlement ne s'y oppose pas expressément et dans un délai limité ; ainsi on évitera que des questions urgentes attendent leur solution des années et des dizaines d'années !

§

D'autres inconvénients, d'ordre administratif eux aussi, tiennent à la réglementation du personnel de la marine en France.

D'abord, le régime de l'Inscription maritime qui, du temps de Colbert, était une excellente chose, a fini par présenter plus d'inconvénients que d'avantages. La demi-militarisation des inscrits, notamment, qui aurait dû garantir la discipline des équipages, a fini au contraire par être une cause de relâchement ; quand on a l'habitude d'être embrigadé et que les chefs perdent de leur autorité, on obéit aveuglement à des meneurs ; il y aurait probablement plus de tenue et de docilité si les inscrits n'avaient ni monopole ni privilège, encore qu'on ait abusé de ces mots, et si tout le monde était replacé sous le droit commun, comme dans l'industrie de terre. Simple détail, les titres de directeur et d'administrateur de l'Inscription maritime devraient être dès maintenant modifiés : directeur et administrateurs de la Marine marchande.

Dans tous les cas, et marins à part, il est inadmissible que la partie du personnel à bord qui est affectée au service des passagers, que les « agents du service général », comme on les appelle, ne soient pas d'une correction et d'une politesse rigoureuses avec les voyageurs ; le service impeccable et la propreté des garçons d'hôtel et des femmes de chambre a été pour beaucoup dans le succès des paquebots allemands. Peut-être obtiendrait-on beaucoup ici d'un simple avis affiché dans toutes les cabines et entrepôts des paquebots : « Toute personne qui aura à se plaindre d'un manque de politesse de la part d'un homme du bord ou d'un défaut de propreté dans les locaux du bord est priée d'en donner avis à l'Administrateur de la Marine marchande du port où il débarquera. » Une simple mise à pied de quelques jours qu'aurait le droit de prononcer l'Administrateur, après enquête et observations écrites de l'intéressé, suffirait à persuader les agents du service général de l'utilité d'observer la plus exquise courtoisie avec les passagers.

Ensuite les innovations de la loi du 19 avril 1907 sur l'hygiène et la sécurité de la navigation n'ont pas été toutes heureuses. Si cette loi s'était contentée de proscrire l'alcool et de prescrire les canots de sauvetage, il n'y aurait eu qu'à féliciter

ses auteurs ; mais de plus elle a légiféré sur le chiffre soi-disant indispensable des hommes d'équipage, sur leur travail normal, sur le repos du dimanche, sur les heures supplémentaires, sollicitude vraiment excessive pour de solides « mathurins », et prescriptions d'ailleurs bien difficiles à appliquer à la mer. Le résultat, c'est que les discussions sont devenues innombrables et interminables, que le métier de marin comme la profession d'armateur ont perdu de leur attrait, et que les frais généraux de l'armement ont augmenté de la façon la plus fâcheuse ; souvent, de par la loi de 1907, l'équipage d'un navire français est supérieur d'un tiers à celui d'un navire étranger ; de là, impossibilité pour nous de soutenir la concurrence, et ruine de tout le monde, contre-coup inattendu des préoccupations philanthropiques et des réclames électorales. Il faudrait abroger toute cette réglementation, et pour l'effectif de l'équipage laisser la commission de visite de partance fixer celui du bâtiment qu'elle a sous les yeux.

Les armateurs, déchargés de ce poids lourd que représente un supplément inutile d'équipage, pourraient augmenter les salaires du reste de leurs hommes, et soigner davantage leur nourriture, les hommes se plaignant de la qualité et de l'apprêt plus que de la quantité. Ils pourraient aussi adopter l'usage de consigner à bord l'équipage 24 heures avant le départ de façon à éviter les beuveries de la dernière heure, se montrer plus sévères pour le recrutement, refuser les gens à casier judiciaire, prévenir les recrutements hâtifs du départ en constituant pour chaque navire un noyau permanent d'équipage qui entretiendrait mieux le bord, et enfin d'une façon générale traiter leurs équipages avec plus de doigté, car énergie et dureté sont deux choses différentes. « Un bon capitaine a généralement un bon équipage », disait quelqu'un de bien informé.

Au point de vue du rétablissement de la discipline, on peut attendre beaucoup de bien du nouveau Code disciplinaire et pénal de la Marine marchande, le jour où le Parlement se décidera à le voter ; il est moins autoritaire et moins dur que le décret-loi de 1852 qu'il remplacera, mais des peines légères sont souvent plus efficaces que les châtiments excessifs devant lesquels les juges eux-mêmes reculent. Il serait bon également que les capitaines de navires, surtout les jeunes, sussent

commander (il y a un art du commandement)! L'éducation professionnelle du dirigeant est plus précieuse encore que celle du dirigé. Beaucoup de tact; de l'indulgence pour les peccadilles, et des sanctions efficaces pour les cas graves, quand ce ne serait que le droit pour un capitaine de licencier un de ses hommes à l'étranger, sur permission de notre consul, et de le remplacer par un matelot recruté sur place. Le rapatriment n'a plus aujourd'hui l'importance qu'il avait sous Napoléon Ier.

Au surplus, il suffirait de quelques précautions d'ordre politique pour prévenir la plupart de nos agitations si pernicieuses de marins et d'ouvriers des ports; les grèves d'inscrits maritimes sont avant tout des machines électorales. La procédure actuelle d'arbitrage obligatoire pour ces grèves a été conçue avec un manque vraiment inouï d'esprit pratique, et ce n'est pas du côté de l'administration que se trouvent les rieurs quand on voit les marins refuser *mordicus* de nommer des délégués au Conseil permanent d'arbitrage. Il aurait été bien plus simple de dire : « Chaque partie, dans une grève, nommera trois délégués qui entreront en pourparlers sous la présidence de l'Administrateur de la marine marchande, et en cas de désaccord persistant, nommeront trois tiers arbitres. » Mais ces grèves mêmes ne se produiraient pas sans ceux qui ont intérêt à les cultiver, chefs de syndicats et hommes politiques.

Les armateurs, d'ailleurs, ne sont pas à l'abri de toutes critiques; si les inscrits usent de leurs bulletins de vote pour faire accroître le taux de leur pension sur la Caisse des Invalides de la Marine, les armateurs font de la pression politicienne, eux aussi, pour se faire allouer des primes et des subventions, et la Marine marchande se trouve coincée ainsi entre le parasitisme des uns et celui des autres. Les armateurs mettent plus d'entrain à réclamer contre la concurrence étrangère (c'est ce qu'ils appellent sauvegarder le monopole de pavillon) qu'à améliorer leurs bateaux, de façon à surmonter ladite concurrence, et ils rendent responsable de leur marasme le fameux Acte de navigation de 1793 qui ne leur permet pas d'avoir plus d'un quart de leurs équipages étranger, sans ajouter que s'ils étaient malins, ils pourraient composer ces équipages pour un quart d'étrangers et pour trois quarts de fran-

çais coloniaux (kabyles, annamites, malgaches, etc.), ce qui les délivrerait de la tyrannie des syndicats d'inscrits. En outre, à bord de leurs paquebots on serait certainement mieux servi par des boys annamites propres et discrets que par des larbins gouailleurs et négligés de nos villes. Au surplus, tant que nos armateurs laisseront leurs confrères étrangers faire les trois quarts de leur besogne en France, ils n'auront pas le droit de parler bien haut.

Enfin les Administrateurs eux-mêmes auraient à s'améliorer. Aujourd'hui le corps des Administrateurs de l'inscription maritime (environ 120 personnes) a les qualités et les défauts du corps du Commissariat de la Marine dont il provient; ce sont des officiers de marine, ce qui est un tantinet ridicule, alors qu'ils devraient être des administrateurs civils s'intéressant aux choses commerciales; peu à peu le changement d'esprit se fera, mais il faudrait commencer d'un côté par démilitariser ce corps, de l'autre par accroître son autorité : l'Administrateur de la marine marchande dans chaque port sera le chef central de tous les services maritimes, comme le *superintendant* anglais, ayant sous lui tous les autres fonctionnaires, même les indomptables agents du Département des Travaux publics ! Ceci entraînera d'ailleurs toute une modification dans leur recrutement et leur instruction technique; mais je laisse de côté tout ce sujet qui m'entraînerait trop loin, aussi bien l'éducation professionnelle des administrateurs que celle des navigateurs et, j'ajouterai, des armateurs.

§

En sus des inconvénients administratifs, il y a les obstacles économiques.

On a souvent parlé de l'absence de fret lourd de sortie, et il est certain que nous n'avons rien de comparable à la houille anglaise, ou à la fonte allemande, ou aux céréales russes ou aux viandes sur pied ou frigorifiées de l'Amérique et de l'Australie. Toutefois on exagère cette pénurie de marchandises « pondéreuses »; notre France a dans ses minerais, dans ses matériaux de construction, dans ses poteaux de mines, dans ses vins, de quoi charger pas mal de cargos. La meilleure preuve, c'est que les navires de commerce étrangers trouvent du fret à prendre dans tous nos ports. Plus de la moitié des marchandises qui sortent de chez nous est chargée sur des bateaux

étrangers. Contre cette constatation aucune plaidoirie de nos armateurs ne prévaudra. Tout au plus devra-t-on dire que la responsabilité est ici partagée par le commerçant, car le problème de la marine marchande, au moins pour nous Français, comprend trois éléments : le producteur à un bout, le transporteur au milieu, et le demandeur à l'autre bout.

Et c'est tout le problème du commerce extérieur qui s'ajoute ici au premier, et que je laisserai de côté pour ne pas allonger à l'excès ces pages. Je me contente de dire que, sur ce point, nous avons de grands progrès à faire, et que si notre industrie n'a guère droit qu'à des éloges, notre grand commerce comporte bien des critiques. Avant tout, ce qui nous manque ce sont des compatriotes établis à l'étranger, parlant la langue du pays, faisant connaître nos produits, capables de les mettre en état s'ils ont besoin à l'arrivée d'une petite réparation ; ce qui nous manque encore, ce sont des moyens de publicité, des catalogues et des revues dans les langues étrangères, des banques d'exportation permettant d'assez longs crédits avec succursales ou correspondants dans les autres pays, toutes choses que les Allemands avaient habilement et efficacement organisées avant la guerre. La timidité du commerçant français en matière d'exportation a les conséquences les plus fâcheuses. Supposez un producteur de chez nous qui au lieu de fonder une succursale à Londres par exemple, se contente d'y avoir un correspondant anglais ; d'abord ce correspondant, pour faire venir des produits français, s'adressera à un de ses compatriotes, et la marchandise française voyagera du coup sous pavillon étranger ; ensuite ce correspondant cherchera fatalement à offrir à ses clients une marchandise d'un de ses compatriotes et amis de préférence à celle de chez nous, et ainsi nous serons évincés, à moins d'une supériorité d'article manifeste. En multipliant ce cas par des milliers et des milliers on se rend compte de bien des choses.

Ici, chose vraiment rare, l'Etat donne le bon exemple à l'initiative privée. Nos consuls sont en général compétents, et ne méritent plus les sarcasmes qu'on leur décochait jadis ; leurs rapports constituent des mines précieuses de renseignements que les commerçants étrangers mettent d'ailleurs à profit plus que les nôtres, et nos attachés commerciaux, autres fonctionnaires des Affaires étrangères, ne méritent que des

éloges. Ce que l'Etat devrait organiser, puisque les particuliers ne le font pas, ce sont des séminaires de commis-voyageurs à l'étranger, de façon à avoir, au bout de quelques années, dans chaque pays un noyau de jeunes gens parlant à fond la langue locale, cette langue fût-elle peu connue, même le lithuanien, le finlandais, l'albanais!.. Il suffirait pour mettre la chose en train soit de créer des bourses de séjour à l'étranger, soit de consentir des avances remboursables aux jeunes gens qui voudraient s'expatrier pour se consacrer à cette profession : on a calculé qu'une somme de 3 millions, prise sur le fonds des prises maritimes pendant la présente guerre, permettrait d'expédier à l'étranger en dix ans 5 à 600 agents commerciaux sélectés avec soin et qui rembourseraient certainement les 10 à 20.000 fr. qu'on aurait avancés à chacun d'eux. Le système une fois amorcé par l'Etat serait amplifié par les Chambres de commerce; chaque année une centaine de jeunes gens devrait quitter ainsi la France pour aller faire des stages linguistiques et commerciaux dans les très grandes villes de l'étranger ou dans les petites capitales des pays secondaires.

La pénurie du fret de sortie se conjugue avec la pénurie du fret de transit. Ici la principale cause est la situation géographique de la France qui, par cela même qu'elle est à moitié chemin de bien des pays, donne avantage aux marines marchandes des pays lointains : les bateaux de commerce russes ou allemands, par exemple, qui se rendaient en Amérique, faisaient la cueillette dans nos ports, y prenant et y déposant des marchandises qui constituaient pour eux un supplément de gain. Le remède à ceci sera pour nos armateurs d'établir après la guerre les têtes de lignes de leur navigation à Pétrograd, à Stockholm, à Copenhague, ou tout au moins à Anvers et Rotterdam, ports que les Allemands n'accapareront plus sans doute.

Les droits de pilotage seront à réviser. On cite souvent le cas de la faible taxe (500 fr.) qu'avait à acquitter un paquebot allemand stationnant en rade de Cherbourg et y prenant un fret considérable, marchandises et passagers, alors qu'un paquebot français quittant Le Havre devait payer 10.000 fr. de droits de quai et divers. Il n'y aurait aucune injustice à faire payer ces mêmes droits à un navire étranger même n'accostant pas à quai, du moment qu'il effectue des opérations

commerciales dans la rade. Il faudrait également que l'assiette de ces droits ainsi que le calcul des jauges n'avantageât pas, comme aujourd'hui, les navires étrangers. Une commission technique de quelques membres réaliserait vite cette révision des taxes, dussent certains pilotes y perdre les gros bénéfices qu'ils réalisent ; au surplus, pourquoi ne pas laisser le pilotage facultatif si l'armateur qui n'y recourt pas garantit la réparation des dommages qu'il causerait à l'occasion ?

Le domaine des courtiers maritimes mériterait aussi la visite de quelques spécialistes qui auraient à s'assurer si le monopole de ces agents est bien indispensable, et si les bénéfices que réalisent les intermédiaires libres, qui se sont en fait substitués à eux, sont bien en rapport avec les services rendus. A ce propos l'établissement d'un marché des frets serait bien souhaitable ; il suffirait d'un ou deux agents, qui seraient installés à la Bourse de commerce de Paris, centralisant tous les renseignements que transmettraient les ports et faisant paraître une feuille hebdomadaire avec le cours des frets, analogue au *Daily freight register* de Londres, lequel paraît chaque jour, mais en donnant des cours à la semaine par catégories de navires.

La question des subventions dites postales est encore de la plus haute importance. Ces subventions, dont le transport des plis de la poste n'est que le prétexte, et qui servent en réalité à assurer des services nationaux réguliers entre la métropole et ses colonies ou de grands pays étrangers, sont inscrites au budget de 1914 pour 33 millions 1/2. Beaucoup de gens pensent que cette somme pourrait être mieux employée. Nos grandes Compagnies de navigation sont organisées d'une façon trop administrative, avec un état-major trop nombreux, des frais généraux trop élevés ; leurs grands directeurs viennent plus souvent des milieux politiques ou financiers que du monde commercial ou maritime ; leurs agences locales sont mises sur un pied excessif : l'agence des Messageries maritimes à Londres lui revient à 275.000 fr. pour assurer le départ d'un bateau par semaine, alors que l'agence à Boulogne de telle compagnie hollandaise, dont les paquebots font escale quatre fois par semaine, se contente de trois personnes, un agent et deux commis. C'est d'ailleurs un fait que ce sont les compagnies subventionnées par l'Etat, Messageries maritimes et

Compagnie Transatlantique en tête, qui distribuent les moindres dividendes, alors que les maisons d'armement libres qui sont organisées plus commercialement, la Havraise, Worms, Cyprien Fabre, Bordes, Paquet, etc., sont dans une situation florissante.

Sans doute l'Etat est ici partiellement responsable de cet état de choses. Les cahiers des charges qu'il impose aux Compagnies, contrepartie de leurs subventions, sont parfois rédigés en dépit du bon sens commercial et même administratif; ce sont des nids à discussions et des champs à chausse-trapes, et l'on souhaiterait vraiment que les documents de ce genre, comme d'ailleurs souvent les lois et les décrets, fussent établis par des personnes moins compétentes, moins ferrées sur les hypothèses et les contre-coups, mais sachant exactement ce qu'elles veulent obtenir et ce qu'elles entendent payer. La matière des conventions avec les Compagnies de navigation serait à reprendre complètement et peut-être sur des bases tout à fait nouvelles. Par exemple les réductions que l'Etat se fait allouer, toujours en échange de la subvention, sur le transport de ses militaires et fonctionnaires civils, ne représentent nullement un avantage, ni pour lui, car la Compagnie ne manque pas de tenir compte de cette réduction dans l'établissement du chiffre de subvention qu'elle exige, ni pour la Compagnie, car la présence d'une clientèle de passagers plus ou moins gratuits contribue à faire fuir la clientèle riche payant plein tarif. Ce qu'il faudrait ici, ce serait un très petit nombre de règles très claires dans le genre de celle-ci : « La compagnie qui établirait un service régulier sur telle ligne et dans telles conditions recevrait une subvention de tant par tonneau de jauge, et cette subvention serait réduite de tant si les conditions (périodicité, vitesse, escales, etc.), n'étaient pas observées. » Ce serait tout. Avec une règle générale aussi simple, on éviterait les longueurs interminables de la procédure parlementaire du renouvellement des conventions, lenteurs qui font que le projet relatif aux services d'Algérie attend d'être signé depuis près de dix ans.

On a encore proposé, pour la création des lignes nouvelles, un système inédit, une subvention de dix annuités correspondant à l'intérêt de la valeur forfaitaire totale des bateaux affectés à la ligne nouvelle; la Compagnie qui voudrait créer une ligne saurait exactement ainsi la somme sur laquelle elle pour-

rait compter tant au début que par la suite, cette valeur forfaitaire devant baisser suivant l'âge et la navigabilité des bateaux. Ce système aurait, dans tous les cas, l'avantage de permettre rapidement la création de ces lignes nouvelles dont certaines devraient fonctionner dès la clôture des hostilités. Il est un peu humiliant, pour notre marine de commerce, de constater que nous n'avons en Europe même aucune ligne pour la Baltique, aucune pour les mers d'Irlande et d'Ecosse, aucune pour l'Adriatique, aucune pour la mer d'Azof. Pour les autres parties du monde, la situation est pire encore; en Asie, aucune ligne pour le golfe Persique et le golfe du Bengale, pour la mer de Chine et la mer du Japon ; en Afrique, aucune ligne au delà du Congo ; en Amérique, aucune ligne pour le littoral du Pacifique. Si le canal de Panama se rouvre à la navigation, il faudrait qu'une ou deux lignes au moins fussent créées immédiatement empruntant cette voie pour aller l'une vers le Chili, l'autre vers San Francisco et au delà. Aux Etats-Unis en particulier nos bateaux réguliers ne touchent que New-York ; ils ne vont ni à Boston, ni à Baltimore, ni à Charleston, ni à la Nouvelle-Orléans. En Océanie, ils ne vont ni à Java, ni à la Nouvelle-Zélande ; ils ne vont même pas à Tahiti, notre Tahiti ! Que de choses il y a pour nous à faire sur les mers !

Ne regardons pas si loin. Rien qu'en France, que d'améliorations à apporter à notre système de voies ferrées, de voies fluviales, de canaux, de ports ! Jusqu'ici on n'a considéré la marine marchande qu'en elle-même, indépendamment du commerce et de l'industrie nationale, et, bien plus, comme une question de personnes et d'intérêts personnels, intérêts des armateurs, intérêts des inscrits maritimes, etc., et l'esprit politicien s'est donné beau jeu ici à attiser les haines, à fomenter les grèves, à marchander les subventions ; et on a eu l'air d'oublier que c'était bien davantage une question d'organisations commerciales et d'améliorations navales et locales. Une marine marchande ne sera florissante que si elle a des marchandises à transporter ; or, cela regarde les industriels qui créent ces produits, les commerçants qui les offrent, et aussi les ingénieurs qui les amènent du lieu de production au lieu d'embarquement. Si la Loire était navigable jusqu'à Angers, les ardoises de cette région constitueraient un très bon article

pour les bateaux de Nantes. Si les concessions de mines de la Basse-Bretagne étaient accordées (que fait vraiment le département des Travaux publics en cette matière ?), le frêt serait vite énorme. Des conditions de transport pratique, cela comprend des tarifs clairs, des chartes parties loyales, des connaissements non léonins sans clauses d'irresponsabilité en faveur des transporteurs. Les armateurs, qui se plaignent tant des autres, devraient bien s'arranger pour que les autres ne se plaignent pas d'eux. Le jour où ils donneront complète satisfaction à leur clientèle pour la sécurité, la rapidité et le prix, ils gagneront ce que gagnent leurs confrères étrangers qui leur font actuellement une concurrence victorieuse dans nos ports mêmes : sur 601 millions que nos commerçants paient pour le fret, 186 vont aux armateurs français et 415 aux armateurs étrangers !

Cette question de l'amélioration de nos ports et de nos fleuves, que je ne fais qu'indiquer, car il faudrait de nombreuses pages pour la traiter un peu convenablement, domine toute la marine marchande. On a critiqué ce qu'on a appelé l'éparpillement de nos crédits de travaux publics, mais parfois de façon excessive, car il n'est pas mauvais que nos ports secondaires soient en bonne forme; du moins on a eu raison de dire que les sommes consacrées à nos grands ports étaient tout à fait insuffisantes. Dans ces trente dernières années les Allemands ont dépensé 500 millions pour Hambourg, les Belges 224 pour Anvers, les Anglais 300 pour Liverpool et les Argentins 200 pour Buenos-Ayres, et les travaux projetés partout sont plus considérables encore. En France, d'après le calcul d'un spécialiste, nos budgets, depuis le grand essor de la navigation à vapeur, ont réparti entre nos sept grands ports une aumône annuelle de 14 à 15 millions.

Ne prenons que cinq ports : Marseille, Le Havre, Dunkerque, Nantes et Bordeaux; il faudrait que ces ports fussent enfin mis à la hauteur de leurs rivaux étrangers. Mais cela coûtera cher. A Marseille, les deux grands bassins du Large et de Mirabeau iront à 240 millions; avec la mise en état de celui de l'Estaque, de l'étang de Berre et du Rhône, on arriverait vite à un demi-milliard. Le Havre, avec le doublement de ses voies ferrées et l'approfondisssement de la Seine jusqu'à Rouen, Dunkerque avec son canal du Nord-Est, Nantes avec la Loire

rendue navigable le plus en amont possible, Bordeaux enfin avec ses travaux en cours et en projet, iront bien ensemble à un autre demi-milliard. Comment se procurera-t-on de pareilles sommes après la guerre ? Les gens héroïques proposent la taxe de pavillon : à 3 fr. par tonne de marchandises entrée ou sortie, elle produirait, sur 38 millions de tonnes que comprend notre trafic maritime, 114 millions, de quoi faire tous les travaux des grands ports en dix ans. Et cette taxe permettrait des surtaxes de pavillons variées, très légères pour les marines alliées, plus fortes pour les neutres, tout à fait lourdes pour les ennemis, de quoi enchanter nos protectionnistes, et surtout de quoi permettre à nos armateurs de reprendre enfin le dessus et de soutenir la concurrence étrangère, lorsqu'au bout de quelques années on reviendrait à la taxe uniforme sans distinction entre le pavillon national et les pavillons alliés ou neutres.

Et ceci m'amène en terminant à dire un mot de ce que sera la marine marchande après la guerre. Elle sera à reconstituer en grande partie. Nous avons perdu plus du dixième de notre tonnage total, et le restant ne sera pas en très bon état après cette longue période de réquisitions, de service intensif, de mauvais entretien et d'absence de réparations. Comme nos gouvernements ont eu tort de ne pas prévoir la guerre, ou de ne pas prendre certaines mesures dès la déclaration de guerre! La façon dont on avait réglé la matière des réquisitions des bateaux de commerce fut déplorable; il a fallu 129 circulaires pour essayer d'éclaircir cette procédure, et on a fini par y renoncer en jetant à l'eau tout ce fatras. Les bénéfices que nos armateurs auraient pu faire grâce à la hausse des frets, si eux et les ministres avaient été prévoyants, sont allés aux armateurs neutres ou alliés. Après la guerre ils auront à débourser de fortes sommes pour reconstituer leurs flottes; il est bien question de leur faire avancer 100 millions par l'Etat pour acheter ou construire des navires, mais ce n'est qu'une avance. Le partage des bateaux ennemis, et l'indemnité de guerre imposée, n'y comptons pas. L'Allemagne sera vaincue, certainement, mais elle sera ruinée non moins certainement, et c'est de poches seules que nous aurons à sortir l'argent nécessaire à la reconstitution de notre flotte, comme de tout.

Néanmoins envisageons l'avenir avec confiance. Notre marine marchande a devant elle de très belles perspectives. Que nos armateurs aient un peu plus d'initiative, nos inscrits un peu plus de bonne volonté synergique, nos gouvernants un peu plus de tact, de flair et de hâte, et nous reprendrons notre ancien rang dans les statistiques, aussitôt après l'Angleterre. La domination économique de l'Allemagne était faite en grande partie d'artifice et de pression brutale ; notre nouveau prestige tiendra à la qualité de nos produits et de nos transports ; il n'en sera que plus solide.

SAINT-ALBAN.

## *L'ESPAGNE ET LE CONFLIT EUROPÉEN*

—

# L'INFORMATION ET LA LITTÉRATURE DE GUERRE

—

La présente campagne semble justifier les prévisions de ceux qui annonçaient au début des hostilités l'inutilité des correspondants de guerre. Les exigences de la stratégie moderne ont porté un coup fatal au journalisme. Et pourtant jamais on n'a vu une lutte pareille. Les combats de Mandchourie étaient jeux d'enfants auprès des gigantesques batailles de la Marne ou de Verdun. Mais par leur ampleur même ils ont tué la brillante copie. Dans le combat moderne, la lutte se poursuit sur un front de plusieurs centaines de kilomètres et il est matériellement impossible à un œil humain de saisir autre chose qu'un très petit coin de l'immense champ de carnage. Ecarté du théâtre des opérations par l'autorité militaire, le journaliste n'aperçoit, après la lutte, que les ruines fumantes des villages démolis par l'artillerie, les ponts écroulés et les routes défoncées.

La guerre brillante qui passe dans un tourbillon d'étendards claquant au vent et d'uniformes chamarrés de dorures, la guerre en dentelles a vécu. Elle a cessé d'être un art pour devenir une science. Les chemins de fer, les automobiles, les *aéros* y jouent le premier rôle. Le général en chef est avant tout un ingénieur dont la principale fonction consiste à mettre en mouvement la formidable machine qu'est un groupe d'armées,

à en surveiller la marche de très près et à lui fournir le combustible nécessaire, c'est-à-dire des hommes, des munitions et des vivres.

Cette nouvelle conception de la guerre a profondément réagi sur la manière dont les reporters ont compris leur métier. Le beau récit dramatique lui aussi a disparu et ce que nous lisons dans les colonnes de notre journal n'est trop souvent que le commentaire plus ou moins délayé du dernier « communiqué ». Disparue également l'anecdote héroïque, non pas que les actes de courage soient plus rares qu'autrefois, bien au contraire, ils sont monnaie courante depuis le début de la campagne. Mais si nous voulons connaître ces exploits, il faut nous contenter du texte très sobre que publie l'Officiel parmi les citations à l'ordre du jour.

En somme, dans cette guerre, les sources d'information sont peu nombreuses, le journaliste n'a à sa disposition que le « communiqué », quelquefois le récit d'un blessé qu'il a pu interroger au hasard d'une rencontre ou la lettre d'un combattant souvent très avare de détails. Enfin de même que les nouvelles lui sont données à heure fixe et sans commentaires, il ne voit que ce que l'autorité militaire veut bien lui montrer. Le correspondant de guerre est un indésirable qu'on écarte le plus possible du front.

Malgré toutes ces difficultés, nos confrères de la presse étrangère trouvent quotidiennement le moyen de remplir les colonnes de leurs journaux d'informations sensationnelles. On ne saurait croire combien en Espagne on est proche du théâtre de la guerre, malgré les quatre cents lieues qui l'en séparent. Les journaux font encore au conflit européen une place très large malgré deux années de guerre. Mais, il faut l'avouer, les « communiqués » et les chroniques du front n'y occupent plus toujours la première place.

Mais il arrive souvent que les « communiqués » du jour se bornent à enregistrer des « attaques repoussées » et des « canonnades sans résultat » ou même une « situation sans changement sur tout le front ». Le journaliste ne peut plus alors remplir huit et parfois dix colonnes avec une matière aussi pauvre. Il faut trouver pour alimenter la chronique quelque chose de plus substantiel. Ce quelque chose, c'est très souvent le contraste qu'offre le Paris actuel avec le Paris du temps de

paix. Notons en passant, que le Paris du temps de paix est, pour l'étranger, une ville toute artificielle de fêtes et de plaisirs, fort différente de la cité laborieuse et trépidante que seuls les Parisiens connaissent. Trop souvent ce Paris de luxe et de réputation empruntée masque aux yeux du touriste superficiel les vertus profondes de notre race.

Or, un jour de l'hiver dernier, un journaliste madrilène, voulant mesurer les effet de la guerre sur la vie parisienne, se rendit à Montmartre. Son pèlerinage témoigne à la fois de l'idée qu'on se fait de Paris quand on n'y habite pas et du désir de voir comment la capitale traverse la tragique épreuve du moment.

Montmartre, — écrit M. Ramiro de Maetzu, — n'est plus Montmartre, mais un faubourg pauvre et laborieux où l'on travaille beaucoup. Dans une taverne, au sommet de la Butte, où de joyeux viveurs soupaient il y a quelques mois, on voit aujourd'hui de vieux ouvriers boire un verre de vin sur une table où d'habitude le champagne versait ses flots blonds... Sur le Moulin de la Galette, on lit l'annonce du dernier bal : Premier août, la veille de la mobilisation générale ! Le Bal Tabarin a un aspect d'autrefois ; c'est une sorte d'édifice anachronique qui illustre cette pensée : la guerre de 1914 est tombée sur le monde alors que l'humanité apprenait à danser le *tango*.

Les restaurants de nuit les plus célèbres sont fermés ; on lit sur leur devanture : « le patron et les employés sont à la guerre ».

L'Abbaye de Thélème est une cantine et un ouvroir...

Sur le Moulin-Rouge, une grande croix rouge aussi avertit le public que le cinéma, qui remplace le music-hall, abandonne au profit des blessés une large part de la recette.

Voilà, — conclut notre journaliste, — le Paris de la guerre. Le gouvernement militaire lui a défendu de distraire des œuvres de guerre un franc, une minute d'attention. Et le peuple parisien, toujours révolté, s'est, pour la première fois, résigné à l'obéissance.

Telles sont les réflexions que, vue par un jour gris et pluvieux de décembre, la capitale inspire à un publiciste distingué et d'ailleurs sympathique à la France. On ne saurait trop faire de réserves sur la place qu'il croit devoir donner à Montmartre dans le Paris moderne — même en temps de paix. Mais l'image est fidèle et bien venue du Paris qu'il nous dépeint aujourd'hui sous les traits d'une cité de pitié, d'héroïsme et de recueillement. L'attitude de Paris pendant la guerre a tou-

jours été l'un des sujets qui ont le plus tenté la plume des journalistes espagnols. Très rares sont les reporters qui ont su dégager la véritable physionomie de notre capitale en ces jours d'épreuve. *Le Journal d'un étudiant à Paris*, de M. Gaziel (Auguste Calvet), fait exception.

Venu à Paris afin d'y poursuivre ses études philosophiques, l'auteur a été surpris par la mobilisation et n'a quitté Paris que dans les premiers jours de septembre. Il faut savoir gré à M. Calvet de n'avoir pas cherché à brosser un tableau d'ensemble de la capitale aux premiers jours de l'invasion. Il s'est attaché uniquement à décrire et à analyser la vie intime du petit groupe d'amis, pour la plupart étrangers, au milieu desquels il a vécu ces heures de fièvre et de tragiques espérances. L'ensemble de ces notes, écrites au jour le jour, est l'un des documents les plus véridiques qui nous aient été laissés sur la vie à Paris au mois d'août 1914.

Les couleurs du tableau changent si on aborde la copie d'un reporter de l'*A. B. C.* ou de *la Tribuna* et Paris nous est décrit sous le plus sombre aspect. A la même date, le jour de l'entrée des Allemands à Lodz, M. Antonio Azpeitua (alias Javier Bueno) tente un croquis poussé au noir de la physionomie de la capitale, aux boulevards désertés par les promeneurs, aux terrasses des cafés vides de consommateurs. Son article a la prétention d'être non seulement le reflet de l'opinion parisienne, mais aussi du sentiment général français. La retraite des Russes aurait ruiné les espérances de la nation, qui comptait sur l'entrée de ses alliés à Berlin pour terminer la guerre et n'avoir plus désormais d'autre rôle à remplir que celui de maintenir l'ennemi et de l'empêcher d'avancer plus avant sur le territoire. La France entière est fatiguée de la lutte et les Français ne croient plus à la victoire des Alliés. Le pays, avec son industrie ruinée et son commerce mort, offre aux yeux le plus lamentable tableau.

Les politiciens français s'efforcent de combattre toute tentative de paix, non qu'ils soient assurés du triomphe final, mais parce qu'ils ont peur que la nation vienne leur demander compte de quarante années de République et les raisons du désastre.

Dans ces articles reviennent deux thèmes chers aux journalistes germanophiles. Le premier a trait à l'impuissance mili-

taire des Alliés qui pour se défendre contre les Allemands sont obligés de faire appel à des nègres, à des Arabes, à des Hindous et à des populations de civilisation inférieure. Le second se présente sous une forme moins brutale. On compare la décadence de la France à celle de la Péninsule et l'on déplore hypocritement la ruine de la nation voisine, conduite à l'abîme par une politique néfaste. Ces deux clichés sont plus ou moins développés suivant les nécessités de la mise en page.

Dans ces chroniques, d'une valeur littéraire très mince, on sent une joie malsaine et une jalousie haineuse qui se plaît à présenter au lecteur espagnol une France déchue et agonisante.

Les raisons de cette prétendue catastrophe sont toujours les mêmes, qu'on lise l'*A. B.C.*, *la Tribuna*, *El Debate* ou *le Correo Español*. La guerre est représentée comme l'œuvre du parti français de la revanche qui a perpétuellement refusé de prendre la main amie que lui tendait l'Allemagne « pour se jeter aux pieds de l'autocratique Russie et de l'Angleterre, le pays du mercantilisme sans pudeur ». Cette idée a été longuement commentée par M. Canovas Cervantès qui, dans l'un de ces articles, reproduit un couplet patriotique, fort en vogue à Paris, paraît-il :

Berlin est loin
mais nous irons ;
et les Allemands
nous les aurons ;
et jusqu'au bout
nous les écraisserons (*sic*).

Plus récemment l'un des rédacteurs du *Correo Español* nous a fait, en France, l'honneur d'une petite visite. Il s'est rendu d'Hendaye à Biarritz pour ausculter un peu l'âme française. Ses impressions, développées dans sept ou huit articles de son journal, sont de nature à tirer des larmes du plus endurci des jaimistes, lesquels n'ont pourtant pas la réputation de gens faciles à attendrir. Voici ce qu'il a vu :

La France est dans un état pitoyable. Le découragement et la lassitude règnent partout. Nos soldats partent pour le front, mais avec une morne résignation. Des détails affreux précisent ce sombre tableau. Le gérant du buffet d'Hendaye a un fils qui vient d'être amputé des deux jambes. Un athlète de

Guétary, champion de la pelote basque, est réduit à l'état d'homme-tronc... A Biarritz, il n'est pas jusqu'au croupier du Casino qui ne montre aux joueurs terrifiés une face rongée par la mitraille.

Il est à peine inutile d'ajouter que, renseignements pris, aucun de ces détails n'offre une ombre d'exactitude. Si bien que nous sommes fortement autorisés à penser que l'envoyé du *Correo* parcourt le midi de la France, comme son collègue de l'*A. B. C.* visite les sous-marins.., c'est-à-dire en rêve ou sur le coin d'une table de café. Et ce qui est bien fait pour nous affermir dans cette opinion, c'est la façon dont le reporter en question a noté les sentiments que les Français éprouvent pour leurs alliés.

Les soldats de Nicolas II sont, chez nous, considérés médiocrement, car notre enquêteur a cueilli au vol, dans un débit de vins, cette apòstrophe définitive : « Ces cochons de Russes ! » Les Anglais ne sont pas mieux vus. Songez donc : Ils exercent sur Calais une souveraineté absolue. Dans cette ville deux journaux paraissent entièrement rédigés en anglais. La police est anglaise comme toutes les autorités administratives. La justice française est incompétente pour tout ce qui touche les délits commis sur le territoire de la République par des sujets britanniques. On ne peut concevoir un asservissement plus grand. »

Le même journaliste a voulu savoir ce qu'on pensait chez nous des Italiens. Il a interrogé un gendarme qui, naturellement après avoir tordu sa moustache, a déclaré : « Les Italiens? Ah ! Ah ! Rigoli ! » Phrase qui en dit long, ajoute notre reporter, mais qui est intraduisible. Nous le croyons volontiers.

Cette relation d'un imaginaire pèlerinage montre que le scrupule de la vérité n'étouffe pas nos adversaires. On s'en doutait un peu et, au demeurant, la bouffonnerie de ces indigestes trouvailles en atténue heureusement la malveillance. Ils ont tellement l'habitude de créer de toutes pièces leurs informations qu'ils attribuent cette qualité aux communiqués officiels. Azpeitua, dans l'*A. B. C.*, critique très violemment les communiqués de l'Etat-Major français qu'il accuse de tromper la nation en palliant la vérité et en essayant trop souvent de détourner l'attention du public par le récit de quelque

trait d'héroïsme ou des prouesses d'un aviateur sur une ville allemande.

En réalité, beaucoup de ces journalistes n'ont rien vu ou plutôt rien voulu voir de l'effort gigantesque accompli par la nation pour repousser l'ennemi et délivrer le territoire du joug étranger. Ces critiques acerbes et ces criailleries ne peuvent nous atteindre, « l'heure de la vérité », dont parlait au mois de janvier dernier le *Correo Español*, a sonné, mais ce n'est pas celle que vantait ce médiocre journal à peu près inconnu avant la guerre.

A côté de ces chroniques qui, pour méchantes qu'elles soient, répondent aux nécessités d'une campagne menée contre les Alliés par une presse souvent vénale, il faudrait citer les articles, quelquefois vides de sens, rarement spirituels et toujours grossiers, de Luis Bonafoux, l'un des correspondants de l'*Heraldo de Madrid*. L'humour castillan dans ce qu'il a de plus choquant y sévit, les gaz asphyxiants lui rappellent les exploits du pétomane et il ne respecte rien, pas même l'infortune d'une femme et d'une reine.

Un autre exemple de ce manque de tact nous est fourni par la chronique que Javier Bueno (alias Antonio Azpeitua) consacre, dans *La Tribuna*, aux veuves de France. Il leur reproche de manquer de dignité et de rechercher avant tout à se remarier. La fin est particulièrement odieuse lorsqu'il montre les fillettes de Paris chantant sur un air de danse le refrain suivant : « La petite veuve (*ter*) veut se marier. » Il est des pudeurs d'écrivain et de sentiments qui resteront toujours étrangers à la mentalité de M. Javier Bueno.

Dans cette avalanche d'articles haineux ou malveillants, la note comique nous est fournie par les petites erreurs historiques qu'on peut relever même dans les plus graves journaux dévoués à la cause allemande.

Au nombre des traits qui peignent la mentalité du germanophile espagnol, il ne faut pas oublier la coquetterie que beaucoup de nos voisins mettent à croire leur patrie méconnue ou calomniée. Dans un article intitulé le « Cendrillon de l'Histoire », un grave journal madrilène déclare tout franc, entre autres aménités, que « les Français, incomparables dans les rites et les pratiques de l'égolâtrie nationale, ont converti la divine Clio en modiste de la rue de la Paix ». Et l'auteur com-

mente avec malice et prolixité une conférence du docteur N. Murray Butler, où il croit avoir découvert quelques hérésies historiques d'origine française.

Voilà bien de la peine pour un méchant résultat. Nous pourrions offrir aux journalistes de la Péninsule, curieux de ces découvertes, les éléments d'un spicilège instructif et varié sans nous donner le mal de le chercher ailleurs que sous la plume de leurs compatriotes les plus distingués. Et cela en toute égalité d'humeur, avec l'indulgence que l'on doit aux inéluctables défaillances de la pensée. Loin de nous, par conséquent, le dessein de rétorquer une métaphore discourtoise en accusant les Espagnols de déguiser Clio en gitane...

Le jour même où ce journal nous malmenait ainsi, il paraissait dans le *Correo Español* un interview du secrétaire perpétuel de l'Académie royale d'Espagne, D. Emilio Cotarelo y Mori. M. Cotarelo est moins connu en France par ses travaux littéraires que par le concours qu'il apporta à la police en dénonçant la retraite de la famille Humbert à Madrid. Il va de soi que l'interview est un hymne à l'Allemagne. Mais on y lit cette disgression imprévue :

Depuis qu'elle s'est constituée en nation forte, *c'est-à-dire depuis le début du XVIe siècle*, la France n'a eu d'autre pensée que de persécuter l'Espagne en se prévalant des moyens les plus indignes. François Ier, Catherine de Médicis, Henri IV, Richelieu et Louis XIV n'eurent pas d'autre politique.

Ceci est nouveau. La France du XVIe siècle, persécutrice de l'Espagne, est une chose qui nous déconcerte. Nous croyions sur la foi des manuels que le long règne de Philippe II a été, en somme, la mainmise de l'Espagne dans les affaires de la France. Pour nous, ce règne évoquera toujours les armées de Farnèse foulant notre sol, les doublons espagnols prodigués aux espions et aux factieux, les connivences louches, les intrigues avec Mercœur, Guise, Montmorency, les efforts des légistes à gages pour porter, contre le vœu de la nation et du Parlement, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie sur le trône de saint Louis.

Erreur, paraît-il, au delà des Pyrénées, où Philippe II continue à jouir d'une réputation un peu désuète et qu'on croyait renouvelée à la suite de travaux récents. M. Benavente lui-même, qui présidait l'été dernier les Jeux floraux à l'Escorial,

a peint le Démon du Midi sous des traits qui ont dû faire sourire les hispanisants de la jeune école. Il a rappelé que le fils de Charles-Quint n'avait d'autres ennemis que ceux de la foi catholique. C'est là, en effet, une opinion traditionnelle; encore ne doit-elle pas faire oublier les intrigues du rusé monarque avec les hérétiques de France et les sultans du Maghreb.

L'histoire moderne ne laisse pas de sortir, elle aussi, quelque peu meurtrie des polémiques engagées ici. C'est ainsi que le correspondant de l'*A. B. C.*, M. J.-J. Cadenas, nous rappela en une chronique mémorable que la Corse avait été rétrocédée à la France par Victor-Emmanuel, et que le « risorgimiento » a pris naissance à la suite des événements de 1870.

C'est encore ainsi que, dans un large mouvement oratoire, le « verbe » du parti jaimiste, M. Vasquez de Mella, a cru devoir faire remonter à la Révolution française le principe du bicamérisme parlementaire.

Il n'est pas jusqu'à l'*Imparcial* qui, dans un article très commenté sur l'attitude des puissances aujourd'hui belligérantes lors du conflit hispano-américain, n'ait jugé naguère avec sévérité la politique de la Triple-Entente à l'égard des Espagnols en 1898. Parler du rôle de la Triple-Entente plusieurs années avant sa formation et à une époque où l'incident de Fachoda créait entre les cabinets de Londres et de Paris la tension que l'on sait, c'est commettre un anachronisme passablement aventuré.

Arrêtons-nous là, encore que le sujet soit loin d'être tari. Tous ces lapsus évidemment sont véniels. Mais ils prouvent au moins qu'on se trompe avec autant d'assurance au delà des Pyrénées qu'en deçà. A moins d'obéir à une arrière-pensée politique, les journalistes espagnols en mal de germanophilie auraient tort d'aller à l'étranger pour collectionner les contresens historiques. Point n'est besoin de chercher si loin.

Les ouvrages se rapportant à l'information de guerre proprement dite se font de jour en jour plus nombreux. Des voyages organisés par les états-majors des belligérants ont conduit à plusieurs reprises les correspondants de guerre des journaux neutres au front et jusque dans les tranchées. La plupart d'entre eux ont réuni en volume leurs articles publiés au jour le jour. La plupart de ces récits manquent d'intérêt et ne sont trop souvent qu'une histoire plus ou

moins amplifiée des aventures personnelles de leur auteur. Les reporters espagnols y attachent vraiment une importance exagérée. Un voyage de vingt-quatre heures dans un « aménagé » ou un après-midi perdu dans le hall d'une gare de chemin de fer pendant la mobilisation prend à leurs yeux l'importance d'un magnifique exploit. Ils nous décrivent longuement les départs pour le front, la physionomie des villes qu'ils ont traversées, les difficultés qu'ils ont eues avec nos braves G. V. C. Les uns ont supporté avec philosophie les petits ennuis du métier ; les autres en profitent pour faire parade d'une ironie un peu lourde et se plaindre longuement du peu d'intérêt qu'on semblait porter à leur mission. Enfin, on retrouve dans cette littérature d'actualité le reflet des luttes entre germanophiles et aliadophiles. Certains ouvrages, sous le couvert d'une apparente neutralité, ne sont pas autre chose qu'une série de pamphlets où les faits sont dénaturés et toujours présentés sous le jour le plus favorable aux Austro-Allemands. Tels sont les ouvrages de M. Juan Pujol, *De Londres aux Flandres ; Avec l'armée allemande en Belgique ; en Galicie et sur l'Isonzo*, et de M. José Maluquer, *Dans les rangs de l'armée allemande*.

M. Pujol est correspondant de l'*A. B. C.* La mobilisation l'a surpris à Londres, paraît-il, et le récit débute par une description de l'angoisse de la grande cité devant la menace de la guerre : les banques fermées, la foule se précipitant aux guichets des établissements de crédit encore ouverts pour retirer son argent ou massée à Trafalgar Square devant les gigantesques transparents. Après cinq mois de guerre, M. Pujol est bien obligé de le constater, la vie est redevenue normale. Son ironie s'exerce alors contre les infirmières de la Croix-Rouge et son carnet de notes prouve qu'il n'a rien compris à la mentalité de nos alliés.

L'Angleterre est pour lui la seule responsable de la catastrophe. Sa légendaire perfidie s'est exercée également contre la Belgique qu'elle affame et ruine par le blocus de ses côtes. Cette prétendue compassion pour la Belgique est sous la plume de M. Pujol une hypocrisie, car il a écouté d'une oreille complaisante les calomnies de certains mécontents qui lui auraient conté que la préparation et l'esprit militaire faisaient défaut à l'armée belge et que les officiers n'étaient pas à la

hauteur de leur mission. Il reproche encore aux Belges de subir avec autant de docilité le joug allemand et quelques pages plus loin il s'étonne de l'hostilité qu'ils témoignent sans raison à l'envahisseur.

Enfin plus heureux que certains de ses confrères, M. Pujol a pu se rendre sur le front allemand. En toute impartialité il faut confesser qu'il en a retiré un très mince profit. Sa vanité personnelle a été délicieusement chatouillée par la courtoisie de la réception que lui ont ménagée les officiers et il a été sensible au salut des factionnaires et des soldats. Aussi, en échange, s'efforce-t-il d'excuser les atrocités commises par les armées du Kaiser en les mettant sur le compte des nécessités stratégiques. Le sac de Louvain n'est pour lui qu'un châtiment exemplaire infligé à la cité qui avait trahi la parole donnée. Le volume qu'il consacre à sa visite aux fronts autrichiens de Galicie et du Trentin ne nous apporte aucunes précisions. Les aventures personnelles, combien peu intéressantes, de l'auteur y tiennent toujours la première place.

On retrouve dans les deux volumes de M. Maluquer cette même haine de l'Angleterre et l'intention très évidente de déprécier aux yeux de ses compatriotes la conduite héroïque de la Belgique.

M. Maluquer n'a pas quitté Barcelone. C'est tranquillement installé devant sa table de travail qu'il a écrit son ouvrage, au moyen des brochures, revues, journaux, lettres et cartes postales qui lui ont été envoyées d'Allemagne. Son travail est présenté comme « l'hommage d'un Espagnol à un peuple qui a été l'objet de tant d'injustice ».

Il y a un peu de tout dans ces articles disposés au hasard de la plume, depuis une poésie sentimentale du Kaiser sur les cloches jusqu'à la lettre du bon bourgeois d'Heilbron-sur-le-Neckar qui a planté les plates-bandes de son jardin en patates et en légumes. La fin glorieuse de l'*Emden* voisine avec le récit des représailles exercées en Belgique par une compagnie d'infanterie.

La phobie de l'Angleterre dégénère en manie. Les malheurs de l'Espagne sont la faute de cette perfide ennemie et il est à souhaiter qu'une autre grande puissance, l'Allemagne, intervienne dans la Méditerranée pour contenir son ambition démesurée.

La Belgique trouve en M. Maluquer un censeur féroce. Les obus allemands qui, le 9 octobre 1914, inondèrent Anvers sont la juste punition de prétendus massacres de sujets allemands par la populace du port. Chaque fois que les canons détruisent un musée de l'Inquisition dans une ville belge, son cœur d'Espagnol « tressaille de joie ». De telles phrases n'étonnent pas sous la plume d'un individu qui a osé écrire l'apologie des crimes allemands en se basant sur la nécessité de s'imposer par la force aux populations des territoires envahis.

Selon qu'il s'agit des Allemands ou des Alliés, M. Maluquer a deux mesures. Il approuve la violation de la Belgique par les troupes de Guillaume II, mais il qualifie de « rapine » l'ultimatum japonais.

En somme, il ne reste pas beaucoup à retenir de toute cette littérature. Trop souvent désireux uniquement de flatter les passions politiques de leur lecteurs, les auteurs de ces livres se sont placés, pour juger les événements, sous un angle qui devait nécessairement fausser leur vision. Le bluff allemand, l'organisation remarquable de la machine de guerre germanique les ont aveuglés et, dans leur admiration enfantine pour les Empires du Centre, ils ont systématiquement méconnu tout ce que la France et ses Alliés ont fait depuis deux ans pour la défense de l'humanité.

D'autre part, si l'on rencontre au cours de ces chroniques quelques pages brillantes et bien venues, la plupart d'entre elles se caractérisent par une extrême banalité et les procédés de style sont trop souvent incapables de masquer le vide des idées.

Deux volumes seulement méritent d'être retenus : *Parmi les Ruines*, et *Dans la Tranchée*. Ils ont pour auteur M. E. Gomez-Carrillo. Ecrits avec émotion et un rare souci de la forme, ils retracent une série de voyages entrepris, sous la direction des autorités militaires françaises, sur le théâtre des opérations, dans les régions dévastées du nord et de l'est de la France. « J'ai vu la guerre — écrit l'auteur. — C'en est fini des armures étincelantes, des clairons sonores, des grandes prouesses épiques ; il n'y a plus que du sang, de la misère, des flammes, des crimes et des sanglots... »

Ce livre n'est pas un reportage de guerre, un recueil de

chroniques destinées à contenter la curiosité malsaine d'un public avide du récit des atrocité commises par la horde germanique. Son auteur a longtemps vécu dans l'Ile-de-France. Il a connu l'enchantement de Senlis, de ces gais paysages des bord de la Nouette et du Grand-Morin; de là l'émotion sincère avec laquelle il raconte le douloureux martyre des cités et des villages. Il n'a pas été uniquement le spectateur horrifié et surpris d'une barbarie aussi froidement méthodique; son âme d'artiste a été atteinte dans ses fibres les plus intimes par le spectacle d'une telle désolation.

Très simplement, avec une impartialité qui n'exclut pas la pitié, M. Gomez-Carrillo nous conte son douloureux pèlerinage sur le champ de bataille de la Marne et de Verdun, aux ruines de Senlis, de Clermont-en-Argonne, de Sermaize, de Pont-à-Mousson et de Reims, maisons éventrées et églises abattues. Il a vu des villages entiers anéantis, où les décombres fumants forment des tertres noirâtres. C'est en vain qu'on chercherait à reconnaître, dit-il, ce que furent ces demeures. Quelques murs branlants, des volets tordus par l'incendie, attenants encore par miracle au cadre calciné des fenêtres, voilà tout ce qui reste d'un village autrefois riche et prospère. L'horreur atteint son comble lorsque, d'une ville entière, comme Sermaize, il ne subsiste rien que des amoncellements de ruines où surgit de place en place un pan de muraille prêt à s'écrouler.

Sur toute cette œuvre plane un sentiment de tristesse profonde et de pitié sincère, pitié pour les malheureux chassés de leurs demeures, errants parmi les ruines de leurs foyers, pitié aussi pour ces coins de notre vieille France ensanglantés et dévastés. Mais M. Gomez-Carrillo n'a pas voulu laisser le lecteur sur ces douloureuses impressions. Son livre tout entier est écrit à la gloire du soldat français qui n'a rien perdu de ses vieilles qualités de gaîté et d'héroïsme souriant et qui, dans cette guerre de taupes, s'est montré lui aussi capable de ténacité, de patience et de résignation.

Au cours de sa visite aux régions dévastées, l'auteur a parcouru les tranchées de première ligne. Il a vécu des heures inoubliables auprès de nos « poilus », il nous parle de leur existance souterraine, de leur mépris de la mort sans forfanterie et de leur gaîté. Les dernières pages de son livre, qu'il a voulu consacrer entièrement au soldat français de 1914, sont

un hymne à cette immortelle jeunesse, à cet héroïsme souriant « qui, à travers les siècles, donnent à l'histoire de France cet « éclat discret que seule a connu la légende athénienne ». Ces lignes sont une éloquente réponse à tous ceux qui ont trop parlé en Espagne de l'irrémédiable décadence de notre race et trop vanté les innombrables vertus de nos adversaires.

Cette impression de désolation, qui se dégage des cités dévastées, nous la retrouvons au même degré dans la description que nous a laissée M. Antonio Bermejo de la Rica d'un petit coin du champ de bataille de la Marne, aux environs de Meaux.

«... Une large rue de village, prolongée par la route de la Ferté-sous-Jouarre ; à gauche, la chaussée de Vareddes ; à main gauche de celle-ci un petit cimetière avec quelques tombes de soldats. La route est large, bien entretenue, solide, à rampes accentuées... Il pleut ; le vent pique. Des vols de corbeaux tournoient...

« Personne dans la campagne. Deux automobiles militaires qui, à en juger d'après leur direction, viennent de Soissons. Un bruit de moteur, une voix qui commande. Puis plus rien, rien que le silence, un silence écrasant, comme si la terre épuisée dormait elle aussi du sommeil des morts.

« Meaux a disparu. Au haut d'une crête, une petite maison ; devant elle quelques enfants et un homme regardent la plaine où se silhouette une fabrique en ruine. Tout en bas, vers la gauche, sur le bord de la route, un arbre déraciné, coupé en deux et une tombe. Une petite croix de bois, deux drapeaux tricolores et l'inscription : « Aux braves Marocains. Sept. 1914. ».....

« Le vent implacable agite les drapeaux. La pluie redouble. Encore une montée. Tout d'abord rien n'attire l'attention du passant distrait ; bientôt les yeux se portent vers les hautes branches des arbres qui bordent le chemin... On dirait qu'un bûcheron a voulu les tailler à vif, et ce ne sont que les morsures des balles dans les ramures.

« Pas à pas, les dégâts augmentent. Un arbre est traversé de part en part par un obus... plus loin, trois autres gisent sur le sol ; encore plus loin... un arbre que les obus ont respecté, mais que les balles ont labouré d'innombrables sillons.....

« Quelques ouvriers en haut de la pente creusent une profonde tranchée... pour les morts. »

Parmi les ouvrages qui touchent à la guerre il faut encore citer *La Vague de Plomb*, de M. E. Zamacoïs, et *Sur les champs de bataille, 1914. En marge de la guerre*, de M. L. Rodriguez. On y trouve des chroniques sur la mobilisation en France et en Suisse, la vie à Paris aux premiers jours de la guerre, les balles explosibles, la neutralité italienne, etc. Récemment la collection « Mercurio » a publié un recueil d'anecdotes sur la bataille (Alfonso de Sola, *La guerra actual*). Ce petit livre nettement francophile, a pour but l'exaltation du patriotisme sous toutes ses formes et prétend démontrer que ni la France, ni l'Angleterre, ni la Russie n'ont voulu la guerre, que seules l'Allemagne et l'Autriche s'y étaient depuis longtemps fortement préparées et que, dans ce conflit, la Germanie a voulu s'attaquer au vieux principe des nationalités.

Aux yeux de certains écrivains cette guerre épouvantable apparaît « comme une vaste et sinistre plaisanterie que le Créateur s'est plu à offrir au genre humain pour lui montrer la vanité de ses aspirations et le mensonge de ses prétendus progrès ». Cette conception un peu spéciale des événements a été exposée par M. Prudencio Iglesias Hermida dans une petite plaquette, *Sur les champs de bataille. La guerre des nations*, et dans ses *Chroniques de la guerre. Un jour et une nuit à Londres.*

Don Pruden part de ce cette idée qu'il faut dire toutes sortes de sottises et rester impassible comme si rien ne s'était passé. Il se moque spirituellement de ces journalistes qui, tranquillement, sur l'angle d'une table de café, écrivent une chronique et se préoccupent avant tout de faire montre de sentiments germanophiles ou francophiles, alors qu'une seule pensée devrait les animer, l'horreur de la guerre.

La lutte lui apparaît sous son côté grotesque. L'héroïsme ne serait autre chose que l'instinct de la conservation personnelle. Il se montre l'ennemi des armées permanentes qu'il compare à un ramassis d'esclaves auxquels on assure plus ou moins la pâture.

Tout en plaisantant don Pruden n'en dit pas moins quelques vérités. Il hait la Prusse et son roi auquel il reproche ses fanfaronnades et l'appareil mystico-guerrier dans lequel il se

complaît. La cape blanche de Louvain, dit-il, ne sera jamais la redingote grise d'Austerlitz.

Cette figure du Kaiser a tenté souvent la plume des chroniqueurs. La bibliothèque « Corona » a consacré un petit volume au *Seigneur des batailles* (*Choix de discours, lettres et télégrammes de Guillaume II*). Un jeune écrivain, M. Diego Lopez Moya, le dépeint d'après le portrait qu'en ont tracé les criminalistes (*Le Kaiser d'après les criminalistes*), et M. Gomez-Carrillo, dans les *Reflets de la tragédie,* observe curieusement les manifestations de l'activité maladive de cet histrion couronné.

Tous sont d'accord pour nous tracer un portrait peu flatté du personnage. Choisi par Dieu pour gouverner les peuples, il y a entre eux et lui une barrière infranchissable. Son devoir est de commander; celui de ses sujets d'obéir. Les Parlements, les ministres, les constitutions, les lois n'existent pas devant lui. La seule autorité durable, indestructible, c'est le pouvoir impérial. Cette autorité, il la proclame en toute occasion. Il est le seul souverain qui croit encore au droit divin.

Toute sa vie a été une lutte pour les idées et les principes traditionnels. Il aime à se présenter à son peuple comme un intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il s'humilie peut-être devant le Roi des Rois, mais il ne manque aucune occasion d'affirmer sa supériorité sur le reste des humains.

Enfin il croit à la mission surnaturelle de l'Allemagne. Moine guerrier, il a voulu être représenté en chevalier Teutonique parmi les vieux saints de pierre de la cathédrale de Metz.

C'est aussi un malade, un agité, pour lequel « le vieux bon Dieu allemand » n'a pas de secrets. Tour à tour orateur, poète, musicien, peintre ou sculpteur, il se croit capable de commander les armées ou de faire le prêche dominical.

Moins optimiste que MM. Araquistain et Trigo, M. Rafael Altamira craint que la haine entre les peuples, prenant après la guerre une acuité plus intense, ne vienne paralyser les collaborations nécessaires à l'humanité toute entière, dans le domaine des lettres, des sciences et des arts. Pacifiste, il a surtout étudié les phases de la lutte dans ses rapports avec l'opinion espagnole (*La guerre actuelle et l'opinion espagnole*). La guerre, comme toutes les grandes crises, est un excellent moyen pour se rendre compte des motifs auxquels obéissent

les hommes dans l'élaboration de leurs jugements. Les questions de race, de politique intérieure, de sentiment même agissent sur la manière dont on considère les événements. Et c'est à la lumière de ces facteurs qu'il faut étudier les raisons de l'attitude de l'Espagne dans le conflit actuel.

Ces trois derniers ouvrages sont intéressants en ce qu'ils nous donnent un reflet très exact des sentiments et aspirations politiques d'un groupe important d'écrivains espagnols. Ce n'est pas uniquement pour des raisons de convenances personnelles qu'ils désirent la victoire des Alliés, ils la souhaitent et l'espèrent parce qu'elle doit apporter un état de choses supérieur et contribuer au bonheur de l'humanité. Pacifistes, ils ont horreur de la guerre et ils se félicitent de voir leur patrie échapper à ce fléau, mais ils ont la conviction qu'une impérieuse nécessité a seule armé le bras des Alliés et que, dans de semblables circonstances, un peuple qui se respecte ne pourrait agir autrement (1).

Trois journaux seulement publient quotidiennement une critique militaire des événements en cours, l'*A. B. C.*, la *Correspondance militaire* et la *Correspondance d'Espagne*. L'auteur anonyme de la chronique de l'*A. B. C.*, est le commandant Llorente, professeur à l'Ecole de Guerre. Il est inutile d'ajouter qu'il se montre toujours défavorable aux Alliés et très prévenu en faveur des Austro-Turco-Allemands. La critique des opérations est faite dans la *Correspondance militaire* par le général Bañus, directeur du génie au ministère de la Guerre (2).

L'offensive de notre armée en Champagne a fourni au général Bañus l'occasion de donner la mesure de ses qualités de stratégiste en chambre. Dans cette préparation, il y a, dit-il, des données connues et des inconnues. Et comme on ignore les rapports qui unissent les premières aux secondes, il ne faut pas négliger ces dernières, mais tâcher de les évaluer par approximation.

Termes connus : les Alliés ont attaqué sur ces deux fronts,

(1) Pour compléter cette étude sur la littérature de guerre en Espagne, il faut signaler les publications documentaires et les histoires publiées au jour le jour, telles que l'*Annuaire* publié par le ministère de la Guerre, l'*Histoire de la guerre européenne* de V. Blasco Ibañez et *La guerre européenne* de MM. Gonzalvo Blanco et José Brissa.

(2) Le commandant Llorente écrit désormais au *Debate* sous le pseudonyme d'Armando Guerra. Le général Bañus lui a succédé à l'*A. B. C.*

l'un de 25 kilomètres, l'autre de 20. Ils ont avancé de 3 à 4 kilomètres, pris plus de 20.000 prisonniers et une quantité appréciable de canons et de mitrailleuses. Tout cela révèle un succès indiscutable. Reste à en évaluer le coût et c'est là qu'interviennent les inconnues.

1° Forces employées à l'attaque. — Les Français ne disent rien qui permette de les évaluer. Mais rapportons-nous à l'ordre de bataille, à sa densité, ce qui suffit pour le moment. Comptons 10 hommes par mètre. Pour 45 kilomètres, cela fait 450.000 hommes. Cette appréciation est, on le verra, plus ou moins proche du chiffre qui, peut-être, est plus élevé.

2° Pertes subies. — Il n'y a aucune donnée sur laquelle on puisse se fonder pour les connaître. Mais dans les guerres précédentes et dans les attaques sanglantes à des positions moins fortes et dans des circonstances moins favorables, elles ont atteint 33 o/o des effectifs engagés. Supposons que la proportion n'ait pas été la même sur tout le front et réduisons là à 20 o/o comme moyen terme. Il résulte pour 450.000 hommes, 90.000 hommes de pertes. C'est un minimum auquel il faut ajouter les prisonniers et les disparus, au total 120.000 hommes hors de combat. Reportons le nombre sur le terrain, soit 180 kilomètres carrés, et nous verrons que chaque mètre carré conquis a coûté 666 hommes.

Sachons gré au général Bañus de nous faire grâce des fractions et ne lui tenons pas rigueur d'une trop grande précision mathématique. Quand on a passé une grande partie de sa vie à relever le périmètre d'un champ de tir ou à construire des baraquements, on garde une passion inavouée pour les chiffres ; on ne saurait trop admirer en outre cette impertubable précision qui, à 1500 kilomètres du front, lui permet de dégager des conclusions aussi radicales d'un événement encore très mal connu. Très sobrement écrites, les chroniques de M. Fabian Vidal, à la *Correspondance d'Espagne*, se présentent comme un excellent résumé au jour le jour de la situation militaire sur les différents fronts. Les hypothèses aventureuses y sont délibérément mises à l'écart, tous les commentaires dénotent une connaissance approfondie de la topographie du champ de bataille et des ressources des belligérants.

Sous le titre *La Guerre des Idées*, M. Antonio Zozaya a réuni un certain nombre de chroniques publiées par lui dans

*Le Liberal* de Madrid. Les théories allemandes de conquête et les procédés germaniques y sont étudiés longuement, ainsi que l'action et la réaction du conflit sur les idées, les sentiments et les mœurs contemporaines.

L'histoire des origines de la guerre, les principes et les diverses politiques en jeu viennent d'être exposés par M. Luis Araquistain dans la *Polémique de la Guerre.* Comme son titre l'indique, le livre de M. Araquistain est une œuvre de combat. Son auteur estime impossible d'être impartial en de pareilles circonstances et qu'il est plus qu'un devoir de prendre parti pour l'un ou l'autre des belligérants. Il espère dans le triomphe des Alliés qui aura pour conséquences un progrès moral amenant le respect de la parole donnée et des traités conclus entre les nations ; un progrès démocratique mettant fin à la diplomatie secrète des gouvernements ; une réduction dans les armements et une intervention plus active et plus efficace des peuples dans les questions de paix et de guerre.

Certaines de ces idées sont exposées parmi beaucoup d'autres dans le livre philosophique que le romancier Felipe Trigo a consacré à ce qu'il appelle la *Crise de la civilisation.* La guerre a éclaté alors qu'on la croyait pour toujours impossible. Les socialistes eux-mêmes, malgré leurs puissantes organisations internationales, ont été impuissants à l'éviter. Et voilà que cette guerre se présente à nous comme la plus épouvantable des tueries. Et pourquoi? Ce n'est pas pour des questions de race ou de religion. Il faut en rechercher les causes dans l'impérialisme des peuples et dans la passivité des collectivités. La vieille civilisation européenne a vécu. Sur ses ruines s'élèvera une Europe nouvelle où les nations seront groupées d'après leurs affinités naturelles et non plus d'après le caprice des chancelleries.

En marge de ces chroniques et de ces reportages plus ou moins sensationnels, la guerre nous a valu une littérature un peu hâtive qui révèle plus d'imagination que d'observation. On y fait au rêve et à la vaticination une place assurément démesurée. Germanophiles et francophiles suppléent aux lenteurs et aux incertitudes du destin en fermant les yeux pour laisser errer leur fantaisie au gré de leurs sympathies.

Au nombre des œuvres de ce genre, inspirées de Conan Doyle ou de Jules Verne, bien plus que des expériences de la

guerre actuelle, on peut citer « *Le secret de Lord Kitchner* », qui a pour auteur le jaimiste Cirici Ventallo. Il serait difficile de trouver dans la littérature politique du jour quelque chose de plus mal écrit,de plus plat et par instants de plus inconvenant à l'adresse même de la famille régnante d'Espagne. Malgré son invraisemblance, ce livre très médiocre, *écrit en vingt-deux jours*, comme le fait remarquer soigneusement l'auteur, a obtenu un certain succès non seulement en Espagne, mais même en Allemagne. Mais M. Cirici Ventallo fait assister ses lecteurs à la défaite écrasante des Alliés. Le roi Georges V vient se réfugier à Gibraltar pour échapper à l'invasion teutonne et il ne lui reste plus d'autre protection que celle du chérif Moulay Youssef.

Le rêve prend alors les apparences d'une hallucination dans une brochure de propagande jaimiste signée C. Jrom (José Maria Requena Ortiz),intitulée : *L'Espagne Grande Puissance*, et répandue ici à profusion. L'auteur suppose l'entrée en guerre de l'Espagne contre les Alliés. Deux cent cinquante mille hommes franchissent la frontière pyrénéenne et culbutent les régiments de territoriaux que le gouvernement français croyait suffisants pour endiguer l'avalanche. Force est au chef de l'Etat de se réfugier avec les services de la République à Brest ville également hors d'atteinte des Allemands et des Espagnols. C'est la défaite. Les chefs de l'armée du Kaiser fraternisent, à Poitiers, avec ceux des troupes espagnoles. La paix est signée à Washington. Le gouvernement hispanique obtient, par le traité qui sanctionne cette paix, l'extension de ses possessions marocaines, les Guinées française et portugaise, le Congo français et d'autres lambeaux de terre africaine dont l'auteur nous précise les délimitations avec un soin rigoureux. Quant au Roussillon, bien qu'occupé définitivement par les troupes espagnoles, il est cédé à la France « afin de ne point jeter le germe de discordes futures ».L'armée espagnole, bien entendu, est commandée par Don Jaime et à son retour elle rétablit le prétendant sur le trône.

Cette fantasmagorie, après tout assez drôle et qui est peut-être l'œuvre d'un humoriste, a été préfacée par l'incomparable Mella, mais on ne voit pas très nettement s'il prend ou non l'auteur au sérieux, car il ne le nomme pas une seule fois. Trophées militaires et bouleversement dynastique, voici le rêve

du jaimiste, objectivé dans cette brochure de style enflammé et d'allure prophétique.

Non moins fantaisiste est le roman de Miguel et Emigdio Tato Amat, *Les songes du Kaiser*, qui nous fait assister cette fois à l'anéantissement de l'Allemagne impériale. La paix vient d'être signée à Madrid, l'empire germanique est dépecé. Le général Joffre est nommé maréchal de France à Versailles et M. Viviani lui apprend que M. Poincaré vient de se démettre en sa faveur. Le glorieux soldat refuse les honneurs et déclare n'avoir d'autres prétentions que celle d'être maire de son village. Les Espagnols et les Portugais profitent de la perturbation pour s'unir et former la République d'Ibérie. Tandis que le cuirassé *République*, ayant à bord Guillaume II, se dirige vers Sainte-Hélène...

*Les merveilles de la guerre aérienne et sous-marine*, de M. Diego Lopez Moya, nous lancent en pleine aventure : Berlin est bombardé par une escadre aérienne anglaise ; un mystérieux sous-marin écume la mer du Nord ; Védrines accomplit les plus héroïques prouesses... Ce sont là les romans de cape et d'épée de la guerre moderne où les aéros et les submersibles tiennent le premier rôle.

Arrivés au terme de cette étude nous nous retrouvons en présence une fois encore des deux grands courants qui divisent l'opinion espagnole. Les événements qui se déroulent quotidiennement sont d'une actualité trop brûlante pour être envisagés avec la sérénité que réclame l'histoire. Ecartée de la lutte pour des raisons dont elle est seule juge, l'Espagne n'en suit pas moins attentivement les phases du conflit et, pour son propre compte, s'efforce d'en retirer de salutaires enseignements.

RAYMOND LANTIER.

# LA POÉSIE PENDANT LA GUERRE

Le titre qu'on vient de lire est choisi à dessein entre tant d'autres qui s'offraient au critique et de préférence à celui qui semblait peut-être le plus indiqué : la Poésie de guerre. Nous croyons, en effet, que l'art, et la Poésie entre tous les arts, a son domaine sacré. Il faut le défendre contre les éléments divers qui menacent à tout instant de l'envahir, et ces éléments sont particulièrement nombreux et forts à une époque où toutes les passions — des plus viles aux plus hautes — sont déchaînées.

§

On a écrit passablement de vers depuis le mois d'août 1914. Tous s'inspiraient ou feignaient de s'inspirer des plus généreux sentiments. D'ailleurs que tel artiste hautain, resté jusque-là à l'écart des événements, ait senti frémir en lui une fibre nouvelle, cela n'a rien pour nous surprendre. Mme de Noailles avait chanté déjà en vers mémorables

Le grand embrassement du mort pour sa Patrie.

Henri de Régnier, familier d'un Olympe humanisé, a pu marquer de son sceau quelques belles stances et quelques larges sonnets, tandis qu'Emile Verhaeren confiait à ses strophes sa surprise et son indignation. Nous retrouverons sans doute ces vers dans les livres (1) que ces poètes publieront demain et qui prendront rang à côté de leurs aînés.

D'autres, il est vrai, qui n'avaient choisi jusque-là pour instrument que la flûte d'Horace ou les pipeaux d'Anacréon se sont découvert des âmes de Tyrtée et n'ont pas craint de

(1) On peut lire déjà plusieurs poèmes de Verhaeren dans le petit volume : *Parmi les Cendres* (Crès, éd., *Collection Bellum*).

taquiner la lyre héroïque. Ces manifestations auront sans doute leur place dans l'étude des phénomènes sociaux. On dira jusqu'à quel point cette littérature hâtive fut l'expression des sentiments généraux. On dira quel rôle elle y a tenu et s'il fut salutaire...

A vrai dire si l'on en cherchait l'expression dans les documents officiels ou qui semblent tels, on ne se ferait pas de la poésie française une très haute opinion. Voici, par exemple, un fascicule publié par la librairie Berger-Levrault dans sa collection : *Pages d'histoire*, sous le titre : *les Poètes de la guerre*. Je ne sais si ce n'est pas cet opuscule qui fut appelé spirituellement ici-même : les plus mauvais vers de la guerre. La lecture intégrale seule révèle à quel point ce sous-titre est justifié.

Elle a ses surprises d'ailleurs. Imaginerait-on que M. Aicard passe au Symbolisme... Parfaitement !

> A cette heure où la mort a seule la parole
> Tout prend une grandeur suprême de Symbole.

M. Jean Rameau le suit. Pauvre M. Jean Rameau ! Il a eu la grosse émotion de voir passer des canons couverts de fleurs. Une crainte lui est venue. Si nos braves engins allaient cracher sur le boche des projectiles fleuris ! Et avec l'autorité que lui confère sa situation dans les lettres, M. Jean Rameau a donné son petit conseil au 75 : Canons, c'est pour nous qu'il faut garder vos fleurs. Et il conclut :

> Et nous avons senti, le jour de la Victoire,
> Tous ces canons *lancer leurs roses dans nos cœurs*.

L'un (pourquoi rompre l'anonymat?) l'un eut l'honneur de voir un général :

> Parmi ses officiers, il va, revient, s'arrête,
> Dicte un ordre précis tout en se promenant...

tandis que l'autre s'exclame :

> Et moi je pense à Déroulède,

et qu'un troisième affirme — ce qui ne laisse pas de révéler la tendresse de son âme :

> Mais, parmi tant d'horreur et tant de cruauté,
> Deux nobles sentiments : Courage, charité,
> Peuvent s'épanouir *mieux encor que naguère*.

Vraiment Paul Fort et M^me de Noailles — dont on trouve ici

*la Cathédrale* et *l'Ode aux morts* — doivent s'étonner eux-mêmes d'une si étrange compagnie.

Par bonheur les derniers mois nous ont offert d'autres œuvres. Ils ne nous ont pas ménagé de découvertes sensationnelles, car ces œuvres portaient des noms que nous connaissions déjà ; mais justement avant de les lire une question nous brûlait les lèvres : Quels échos la guerre a-t-elle éveillés dans ces âmes ? Quels chants leur a-t-elle inspirés ? Allons-nous les retrouver tels qu'ils étaient hier, ou métamorphosés ? Question de poète abordant des poètes et c'est la seule que je veuille retenir ici en feuilletant les livres que Paul Fort et François Porché, qu'Henry Bataille et Paul Claudel viennent de nous donner.

§

Quand on vient de feuilleter les pauvretés des *Poètes de la guerre*, on accueille les *Bulletins lyriques* de Paul Fort comme une bouffée d'air pur et respirable. Avant d'être réunis en volume par l'éditeur Payot, les *Poèmes de France* parurent, au jour le jour, dans le Bulletin fondé par le poète (ce qui explique le sous-titre) et sous cette forme ils recueillirent l'approbation d'Anatole France qui, dans une lettre reproduite en guise de préface, les déclara dignes d'être « gravés sur des tablettes de bronze ». Jugement flatteur et précieux, car le maître le plus incontesté des lettres contemporaines n'a malheureusement pas ouvert une oreille très attentive au mouvement poétique des dix dernières années, ainsi que son rang lui en aurait donné le droit sinon le devoir, et, en tous cas, ne s'est pas soucié de le manifester.

Cette poésie, inspirée par le jour et l'événement, a l'immense mérite de demeurer de la poésie, à la différence de tant d'autres que les mêmes circonstances ont galvanisées. C'est que le poète a laissé parler la voix intérieure. Aussi, quand presque tous ses confrères sont tombés dans l'oubli, on écoute encore celui qui n'a pas dédaigné d'être, à son heure, notre journaliste lyrique, mais dans un autre sens qu'on l'entend dans les bureaux de rédaction. Des poèmes tels que la *Cathédrale de Reims*, *Ce que nous défendons*, *le Chant des Anglais* resteront comme l'expression de certaines heures de notre histoire et l'on y cherchera, à travers l'exubérance désordonnée et l'illusion généreuse, les reflets de l'étincelle qui nous anima.

D'autres jours verront naître d'autres credos. Mais ceux-ci auront glissé leurs feuillets dans nos chroniques.

Le chantre de Louis XI et de Paris sentimental a fait pour se hausser à la taille de la grande guerre un effort qui doit lui être compté. Que de strophes, un peu gonflées d'éloquence, mais belles et pleines cependant comme les coteaux de la terre nourricière.

Ce soir toute l'Ardèche a rêvé de l'Artois. Un sillon du Hainaut pleure dans le Dunois. On a frappé la terre, au loin répond la terre. Ecoutez dans la nuit — par clameurs héroïques — nos provinces répondre à la noble Belgique.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La Basilique a pris la forme de la flamme, sitôt qu'elle sortit du cœur de Jean d'Orbais, — mais plus inextinguible et haute depuis Jeanne, holocauste vers Dieu de tous les cœurs français, vous n'avez pu, non moins que le ciel étoilé, baron van Plattenberg, l'éteindre ou la brûler.

... « Gravées sur des tablettes de bronze », disiez-vous, maître. Sans doute, puisque vous l'avez dit. Mais, plus encore que les cris d'éloquence, — dignes de l'intaille et de la lettre augustale, — n'est-ce pas le frémissement de la fleur et de la feuille, n'est-ce pas la lumière, et le parfum, immobilisé dans son frisson fugace, qui nous séduit ici? Cette immense cathédrale, notre source, notre forêt, notre berceau, le poète la chérit plus que bien d'autres parce qu'elle fut la première image révélée à ses yeux d'enfant, et en quels traits il va nous la décrire !

Elle naquit pour moi, devinée par mes yeux, un matin de printemps au cri des hirondelles. Mes menottes ont cru la prendre au bleu des cieux ! Renaissant chaque aurore elle m'était fidèle, toute habitée de saints, de rois et de héros, et d'anges à mi-vol, comme un arbre d'oiseaux.

Grand jouet de mon âme, ô française forêt de pierres, et vos tours, mes immenses hochets, vous être demeurés le seul jeu de mon âme, avec les trois hauts porches en triangles de flamme, et dessus eux la Rose où l'on voit voltiger des pigeons becquetant des reflets passagers.

Ces reflets passagers, ces pigeons becquetant confondus avec les saints de pierre dans la lumière qui les habille et les diapre de ses reflets : c'est tout à fait ce qu'a peint Claude Monet dans ses Cathédrales et je ne sais pas de transcription plus fidèle des toiles du grand impressioniste. Impressioniste, Paul Fort l'était et il l'est resté. De même, gentil trouvère d'Ile-de-France, il ne saurait trop longtemps faire figure

de Pindare ou d'Orphée sans revenir bien vite à sa vraie nature, légère, gracieuse, sautillante, qu'on voudrait sans doute plus continûment grave et recueillie dans les heures que nous traversons, mais qui force quand même l'attention et charme parfois, si l'on peut être encore charmé... Lui-même s'est raillé avec trop d'esprit du « travers épique » dans la *Voix d'Homère* pour qu'on lui tienne rigueur. Le devoir du poète, comme de tout artiste, est simplement d'être lui-même. Mais malgré tout il s'établit un secret rapport, une mystérieuse parenté entre l'atmosphère des heures et le ton des esprits. Beaucoup ne manquèrent pour être grands que de venir à l'heure juste qui leur convenait...

Dans un beau poème, Paul Fort s'est excusé de n'être qu'un poète lyrique, fils ailé d'Ariel.

Je ne suis qu'un félon. Poésie, poésie ! qui m'a fait te donner les forces de ma vie ! Que valent à présent mes hymnes d'allégresse, aux printemps, ces décors des amours oubliées ? Vieux cœur, la patrie souffre et tu n'es que faiblesse : tu ne sais que chanter la nature...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Comme le canon gronde au fond des bois dorés,

soupire-t-il ailleurs ! Soyez sûr qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour se hausser à la taille de ce canon prophétique. Est-ce sa faute à lui s'il revient l'instant d'après à ses dorures... dont quelques-unes sont clinquant, hélas ! Nul mieux que Fort peut-être ne réalise cette fusion des genres réclamée par les romantiques. Ce qu'il mêle, ce n'est pas seulement le grave et le bouffon, le plaisant et le sévère, mais le clair et le trouble, le rare et le vulgaire, le neuf et le rance, l'exquis et le fade, le mauvais et le pire... Il n'y aurait pas d'œuvre plus parfaitement lyrique que la sienne si l'on reconnaissait encore le lyrisme au beau désordre que Boileau trouvait chez Pindare.

Sans doute est-ce au secret de l'alliage que tient en partie son charme. Comment n'être pas sensible à ces délicates combinaisons, à cette subtile alchimie que les Romantiques n'ont pas inventée, du moins en ce qu'elle garde d'unique et d'exquis, car ceux qui y excellèrent les ont précédés ou ne leur doivent que peu de chose. O fantaisie qui voltiges des Songes de Shakespeare aux *Lieder* de Heine, des Rêveries de La Fontaine aux Caprices de Musset !

Oui, le mélange des genres est parfaitement licite et certains

musiciens de la langue lui doivent quelques-unes de leurs arabesques les plus délicieuses. Paul Fort lui-même y a réussi bien souvent. Mais bien souvent aussi il y échoue, ou presque. Voici deux strophes de *Senlis vengée :*

— Bon vieux dieu allemand aux moustaches de reître, n'est-il pas naturel, voyons, ce qu'ils ont fait? L'azur de notre ciel vit des rues que noyait une pisse à nourrir cent canons de salpêtre, où des soudards vaguaient tendant leur quart-de-mètre, ce dont, sans blasphémer, tu ris beaucoup peut-être, vieux bon dieu teutonique à l'image d'un reître.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... Et vous, famille élue d'un gentil cœur de France (tous cœurs sont annoblis qui vous ont préférée), Morcerf, Coucy, Nemours, chantez notre espérance, La Ferté, Montlhéry, mes villes adorées, lorsque chante aux frontières un chœur de délivrance, par moi chantez, chantez votre sœur honorée, Lys au jardin fleuri de notre Ile-de-France!

Ne semble-t-il pas que cette belle strophe virginale souffre du contact de ces grossièretés? Sans doute le poète ne répudie aucune touche, fût-ce la plus crue ou la plus triviale. Tout de même, et quel que soit l'héroïsme de la soldatesque, il n'est pas bon pour lui de se rappeler trop souvent qu'il est fils de Cambronne. Une gerbe de lys souffrira toujours du voisinage des latrines, même si l'artiste ne les évoque que pour y vouer ses ennemis.

D'ailleurs, jamais Paul Fort ne me semble plus émouvant que lorsque, ramené à la simplicité qui est aussi la pudeur enfantine, il écrit les vers les plus simples, les plus dépouillés... Voici les *Dernières Pensées :*

L'heure est pensive et douce et toute en souvenirs. Pouvons-nous empêcher nos enfants de mourir?

Le coucou de la chambre, un tic-tac monotone... rêve de mon enfant qui trépasse en Argonne...

Un matelot qui sombre écoute en ce moment le bruit frais des couverts sous les doigts de maman...

Voici la *Berceuse pour endormir la folie du dernier empereur d'Allemagne :*

... Que d'espérances envolées pour une qui t'est fidèle!
Pour une clarté dans le ciel, quel orage amoncelé!
Pour une maison qui t'appelle, que de maisons écroulées!...
Le rossignol chante ce soir l'oubli au fond du bois noir.

Ceci n'est d'aucun âge ni d'aucun temps, le chant qui berce l'enfance de l'homme étant aussi le seul qui soit digne d'enchanter sa mort...

§

L'œuvre de François Porché est plutôt une plaquette qu'un livre, mais c'est, je crois, le fragment ou la première partie d'une œuvre plus vaste que nous verrons naître avec plaisir. Nous avions trouvé dans les précédents recueils du poète, à côté d'un impressionisme juste et parfois aigu, quelque chose d'un peu maigre et comme d'étriqué. L'*Arrêt sur la Marne* souffre des mêmes défauts. L'effort, très sympathique en soi, pour varier le rythme, n'aboutit pas toujours et l'auteur reste flottant entre le classique qu'il n'est pas et le romantique moderne qu'il voudrait être. Le compromis, il est vrai, reste délicat entre le Hugo de l'*Expiation* et le La Fontaine des *Fables*, et c'est un peu ce que Porché semble avoir tenté ; tantôt chantant en vers inégaux la grâce française :

Le bleu du ciel avec l'ardoise
Dont le Louvre est couvert
Jouait un vieux morceau de musique courtoise
Et, dans le beau jardin désert,
Les fleurs qui cachent leur folie
Sous les manières de la Cour
Dansaient une danse polie
En se parlant tout bas d'amour.

. . . . . . . . . . . . .

La même clarté qui luit dans les nues
Inspire les plans du gazon,
Veut les corniches maintenues
A la hauteur de la raison ;

tantôt transcrivant en alexandrins « épiques » la manœuvre stratégique de la Marne :

Sur l'Ourq l'aile gauche attaquait, puis le centre
De l'Aube vers la Marne avançait à plat ventre
Et messieurs les Anglais, entre les deux Morin,
Correctement rasés, froids comme au Polygone,
De conserve avec nous *semaient aussi leur grain*,
Cependant que la droite, accrochée à l'Argonne,
Maintenait dans le mur les gonds *au large cri*
Sur lesquels, sous son poids creusant le seuil meurtri,
Sept jours, sept nuits durant, à chaque effort butée,
Lentement a tourné la porte ensanglantée.

Malgré mon horreur native pour la critique de détail, il m'est difficile de ne pas souligner l'incohérence des soldats *semant leur grain* quand le contexte traduit une recherche de

précision quasi militaire. Et l'épithète de gonds *au large cri* me semble peu homérique.

*L'arrêt sur la Marne*, œuvre d'un poète qu'on connaissait discret et tendre, apparaît, en résumé, comme un effort dont la sincérité n'est pas douteuse, mais où la rhétorique hâtive a pris trop souvent et trop bien le pas sur la musique intérieure, gage de la vraie poésie.

§

Les lecteurs du *Beau Voyage* savent que cette musique-là appartint à l'adolescence d'Henry Bataille et ils en ont suivi, tout le long de son œuvre, les échos. C'est à eux que s'adresse d'abord cette *Divine Tragédie* qui, à quinze ans d'intervalle, vient mêler sa voix à celle du livre ancien.

La figure d'Henry Bataille est d'ailleurs particulièrement attachante. Il est peu d'artistes qui aient été plus gâtés par les Muses. Bataille commence par la peinture et l'on peut attendre qu'il y fasse une carrière. Jamais d'ailleurs il n'abandonnera ses crayons et il a semé çà et là des visages d'un art tout particulier, à la fois incisif et mouillé et qui ont, à tous les titres, leur place dans la galerie contemporaine. Mais, un jour, il écrit des vers. Ou plutôt, car il en écrivait depuis longtemps, un jour il entr'ouvre ses cahiers d'adolescent... Il s'en échappe de telles effusions de pudeur grelottante et de tendresse dorlotée que les belles larves vont éclore, faire essaim et que, quinze ans après, la moitié peut-être de la poésie juvénile sera fille de celle-là.

Henry Bataille sera donc poète. Il était en réalité de ces natures tendres et généreuses pour qui la vie de l'âme est aussi naturelle et nécessaire que l'est à tous la vie du corps. Mais, sa poésie, il ne se contentera pas de l'enfermer dans les feuillets d'un livre, apanage des seuls initiés. La voie dramatique, si large et si généreuse, le tentera. Il abordera le théâtre avec *la Lépreuse*, drame d'humanité éternelle dans un monde rudimentaire, œuvre étrange et profonde comme ces sources de Bretagne dont parle Renan, œuvre qui eut le privilège d'être aimée et comprise à la fois par un Jules Lemaître et par un Remy de Gourmont et qui survit, à peu près seule, à tout un monde d'œuvres oubliées. Après cet essai de tragédie légendaire en rythme nouveau, Bataille il est vrai revient au monde moderne. Il entrebâille la porte sur le cénacle. Demain le public

acclamera son œuvre rapide, câline, déchirée, mais, grâce à lui, ce public bruyant et fantasque s'initiera à la psychologie des êtres rares et, sous la papillotement des feux de rampe, assistera aux grands colloques de l'Amour et de la Pitié.

L'excès de sensibilité qui fit des carnets d'un adolescent le bréviaire de notre jeunesse, fait aujourd'hui de la *Divine Tragédie* une façon de tableau pathétique des heures tragiques de notre histoire. La mobilisation, le départ, puis les phases de la lutte, avec ses alternatives de crainte et d'espoir, d'angoisse toujours pour ceux qu'habite la pensée des absents; la vie même de ces absents, le long colloque avec la terre, la pensée du foyer, l'attente de la victoire et, soudain, décisif et brusque, l'ordre d'attaque : tout cela et mille autres choses encore : l'héroïsme vieille France de Saint-Cyr, le bagoût de l'homme de terre, le sacrifice sans exemple de l'homme de pensée, le cours interminable des jours; — ces choses humbles, quotidiennes, sublimes, trésor de culture et de raffinement jeté depuis vingt mois en pâture aux barbares, le poète, entre des millions d'autres, l'a reçu en plein cœur, l'a porté dans son âme, mais non comme un germe stérile, car, le temps de la gestation écoulé, il nous rend ces vingt mois de guerre ressuscités en quelque sorte par ce talisman qu'il eut toujours de transmuer la Douleur en Pitié.

Sans doute la *Divine Tragédie* a des visées plus hautaines. Elle se compose de cycles ou ensembles de poèmes que Bataille intitule : *la Joie rouge*, *le Cercle de Caïn*, *le Cercle d'Eve*, *la Forêt des ruines*, *la Coulée du Sablier* et, enfin, *le Sacre de la mort*. C'est dans ce dernier poème, où transparaissent « les faces confondues de l'homme et de la divinité », que l'œuvre a son centre et sa genèse. Mais c'est seulement lorsqu'elle sera terminée que nous pourrons juger du dessin général, de l'envergure et de la proportion des parties et que nous verrons comment elle justifie l'ampleur de son titre.

Dans une analyse aussi brève je ferai plus de part à l'humain qu'au divin, bien qu'ils soient en quelque sorte intimement mêlés, ou, du moins, j'évoquerai surtout la force et la fraîcheur d'émotion avec lesquelles le poète a revécu ces moments pathétiques qu'aura connus notre âge.

L'homme va partir en guerre. Est-ce un guerrier de l'Iliade, un Croisé, un soldat de la Grande Armée? Qu'importe! En

ce moment ce n'est qu'un homme, c'est-à-dire une parcelle de l'humanité toujours semblable. Il se tourne vers sa compagne. Il prolonge l'embrassement qu'il faudra rompre... Et celle-ci parle à son tour. Que dit-elle à cet homme qui va lutter et peut-être mourir ?... O merveille, entre les soupirs, les pleurs et les adieux, ce qu'elle chante, c'est un éloge frénétique du corps humain :

Viens, que sur ton torse tendu
Je te plante un dernier baiser.
C'est au cœur que je t'ai mordu,
C'est au cœur que je veux viser...
Comme il est dur, comme il est chaud !
Comme il allonge sa foulée...
J'en suis folle, rapporte-le...
Donne ta main où je prévois
Le sang futur de la revanche
Qui te coulera des dix doigts.
Donne ta main. Elle est si blanche !
Intacte, nul pli, pas de rides.
Donne ta main. Elle est splendide !

Pourtant en cet instant suprême le baiser lui aussi change de sens. Il devient sacré comme un baptême, royal comme un sacre, souverain comme un talisman :

Donne ta paume desserrée,
Que je la morde à pleins baisers,
Que tu les sentes incrustés
Comme les clous dans la poignée...

Les hommes sont partis. Là-bas le soldat va naître avec ses types divers, tous frappés en médailles. Voici Jacques Bonhomme, jacasseur et fanfaron

Qui s'en va livrer de nouveau
Sa viande ouverte et sa carcasse
Aux bousiers de France...

Oui, le voici campé devant nous avec une force irrésistible et triviale. On songe malgré soi à l'art d'un Villon, frère lui-même, et jusqu'en sa verdeur, de l'art des tailleurs de pierre du XIIIe siècle, imagiers de cathédrale. Le poète moderne lui aussi s'agenouille l'œuvre achevée, et c'est pour demander en grâce que le bonhomme

Soit celui, là haut, bon premier
Qui s'avance, nu, sans cimier,

Sur le seuil paradisiaque ;
Celui qui, droit, comme à l'attaque,
Joue fracassée, bave aux cheveux,
Le sang aux dents, deboût, se tient
Comme un roi devant les trois dieux
Avec ses tripes dans sa main.

Voici un autre type de soldat, inédit celui-là et qu'il appartenait à notre temps de réaliser, Ganymède volontaire et qui s'abandonne aux serres de l'aigle ravisseur.

C'est l'homme, indifférent à se faire tuer,
Hautain, plein de mépris pour tant d'insanité,
Ce penseur qui renie la guerre fratricide.
Mais, empoignant les flancs de l'Archange irrité
Qui l'emporte en chantant au vent de sa chlamyde,
A tous ces chiens saignants et hurlant de désir,
Comme un quartier de viande à la meute en furie,
Jette la sombre ardeur de sa mélancolie.

Comme nul autre, Bataille a senti perler à son front

Cette angoisse suée, heureuse, presque douce

des instants qui précèdent l'assaut. L'ordre est donné, les préparatifs sont faits ; talus entaillés par la brèche, fusil qu'on assure et qu'on tâte. On attend. Et les instants sont repris par l'âme :

Quelques sanglots, quelques prodigieux sourires.
Des noms propres gémis, murmurés, des jurons...
Ah ! suprême union, impossible à décrire !
Chaque baiser donné c'est l'obole à Charon...

Il vient maintenant, il vient sur leurs traces, le confident des instants suprêmes et non comme le visiteur vulgaire avide du frisson dont il enflera le souffle de sa pauvre flûte, mais justement comme un pauvre homme tout pénétré de son indigence et de sa dette. Voici les vers dédiés, lorsqu'ils parurent, à l'héroïque mémoire de Robert d'Humières :

La France est maintenant toute cicatrisée
De ces sillons quittés et de ces fosses vides.
Oh ! les calmes sillons où sur la terre humide
On ne voit qu'un rideau d'alouettes posées.
Que sont-ils devenus ceux qui les habitèrent
Et qui s'en sont allés vers le grand horizon ?
Oh ! qui recomblera tous ces trous dans la terre..
... Ainsi donc, c'était là, c'était là, mon ami !...

Et mon pas s'alourdit en marchant dans ces plaines.
Je songe que mon âme à moi fut pauvre et vaine.
Un remords m'avertit que je ne pourrai plus
Etre pareil encore à celui que je fus...
Un fardeau douloureux dans mon âme est entré
Et je sens tout le poids de la fraternité.

Celle qu'on voyait naguère assise dans le hall des gares, sur les bancs du wagon ou la terrasse de l'hôtel, voyageuse en quête des moindres palpitations de la Douleur moderne, la Muse aujourd'hui descend dans la tranchée vide mais non comblée, visite les hôpitaux, sourit aux blessés, accueille leurs plaintes, écrit leurs lettres. Dans le *Cercle d'Eve*, livre des femmes et des mères, reparaît cet art de la lettre et de la berceuse, souvenir de la *Chambre blanche*. Horreur de la guerre qui prend les corps intacts, les corps les plus jeunes et les plus beaux, et rend des cadavres ou des loques ! Voici l'enceinte où l'on souffre et se résigne, où l'on meurt et sourit. Celui-ci se débat avec le cauchemar qui lui peint encore le champ de bataille. Celui-là vient d'être amputé et, doucement, il dicte la lettre qui doit ménager la douleur des siens :

Ma chérie, j'ai passé ta bague à la main droite...

O trouvaille du cœur ! Ne faut-il pas mettre au premier rang d'une époque ceux qui lui donnent pour ainsi dire son formulaire de joie, de souffrance et d'amour ?...

Celui-ci frissonne d'indicible pitié pour les pauvres chairs que le destin jette et jette encore en pâture aux Idées, aux grandes Idées pour qui l'on souffre et l'on meurt. Pourtant le ciel reparaît dans les pans de la *Forêt des ruines*. Au-dessus du périssable et de l'accidentel, il proclame les droits imprescriptibles de ce qui survit à tout le reste :

Seul l'humain subsiste et s'enchaîne
Aux grandes conquêtes du cœur.

Par là surtout, par le courage de telles affirmations ce livre se différencie et s'élève. Tant d'autres ont oublié que l'artiste s'abaisse toutes les fois qu'il condescend à flatter la passion populaire. Celui-ci appellera la discussion, mais je ne la redoute pas pour lui, de la part des poètes du moins, car je sens des myriades de fibres intimes par lesquelles il s'attache à nous. Forêt vraiment, sans chercher l'image, forêt touffue,

débordante, prolixe, si elle a ses halliers, ses buissons, du moins, elle frémit et rend son oracle...

> Humain, trop humain, a dit l'autre,
> Non, jamais trop, jamais assez...

§

Dans ses *Trois Poèmes de guerre* enfin, Paul Claudel nous a donné quelques-unes de ces larges synthèses auxquelles sa vue planante du monde le prédestinait. Mystique et réaliste à la fois, ou plutôt appuyant sa mystique sur le réalisme et concrétisant celle-là par celui-ci, l'auteur de l'*Otage* a bâti ce bref poème en trois parties comme une sorte de triptyque ou de verrière trilobée. L'obstination du soldat, le frémissement de la victoire qui monte à l'horizon ont fourni le sujet du premier et du troisième et tous deux encadrent le panneau central à motif double et superposé, ce poème intitulé *Derrière eux* où le poète nous montre l'armée invisible des morts se levant derrière les assassins pour achever leur panique et leur encerclement :

> Il y a une grande armée sans aucun bruit qui se rassemble derrière vous !
> Depuis Louvain jusqu'à Rethel, depuis Termonde jusques à Nomény.
> Il y a de la terre mal tassée qui s'agite et une grande tache noire qui s'élargit...
> Voici le fleuve sans gué de la justice, voici les bras des innocents autour de toi inextricables comme des ronces !
> Ressens la terre sous tes pieds pleine de morts et qui enfonce.

Art qui procède par grandes masses, qui prépare le coup et l'assène, au bon moment, en plein front. Art dominateur. L'insaisissable s'y mêle au réel, le détail précis, la note crayonnée s'y élargit en synthèse grandiose. Quoi qu'il écrive, nous pensons que Claudel se maintiendra dans les hauteurs. Il élèvera toujours le réel à la mesure de son étreinte. A moins que le réel ne lui offre déjà des images si magnifiques qu'il ne reste au poète qu'à les transcrire. Lors de la première offensive de Champagne, au printemps de 1915, Claudel croit sentir « notre ligne enfin qui s'arrache de la terre et qui avance ! » Et cet arrachement se traduit à ses yeux par une grande image terrestre et agricole :

> Comme un puissant fermier de toutes parts qui voit s'avancer la ligne de ses faucheuses,

L'attelage de toutes nos armées tire d'un seul mouvement vers la Meuse
Et déjà, paraissent les forêts, les montagnes et l'horizon germanique !

§

Rêve pathétique, rêve hélas ! qu'il ne nous a pas encore été donné de voir réalisé. Un printemps nouveau « illumine la terre », et la chose tragique suit son cours. Mais tandis que, infatigable dans le sacrifice, le soldat s'immole à la grandeur qui vient, — à sa voix incomparable se mêle, en sourdine, la voix des poètes qui disent l'humanité saignante et la France éternelle...

HENRY DÉRIEUX.

# DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE

(DES ARDENNES A PARIS PAR REIMS)

—

A Roche, dès le 28 juillet 1914, nous avions l'intime certitude que la guerre allait éclater.

Le surlendemain, l'auteur de la brochure si clairvoyante intitulée : *L'invasion allemande par la Belgique méridionale*, le commandant Chenet, étant venu avec sa femme nous faire visite, se montra stupéfait qu'on m'ait, l'avant-veille, à Vouziers, déclaré suspendu le paiement de la Rente. Jusqu'à ce que je lui eusse fait part de cette mésaventure financière, le commandant avait paru assuré de la non probabilité d'une guerre avec l'Allemagne et il avait apporté une plaisante malice à réfuter chacun des arguments opposés par Pierre, mon mari, à son optimisme. Quand j'eus terminé mon petit récit, il se redressa, tout changé, très grave, et dit :

— S'il en est ainsi, il est temps de me préparer à rejoindre mon poste à Verdun.

Nous sortîmes pour accompagner, un bout de chemin, nos visiteurs. Nous longeâmes avec eux la route de Rilly-aux-Oies jusqu'au calvaire de Wallart. Devant nous, sur notre gauche, le soleil se couchait. Le ciel était tout rouge.

*Samedi 1er août*. — Le mari de notre nièce Nelly, Emile Lecourt, rentre d'Attigny à trois heures et demie, couvert de sueur et extrêmement ému. « Ça y est, il faut partir ! » s'exclame-t-il en s'effondrant sur notre seuil. Les gens du village qui l'ont vu arriver s'approchent, le questionnent. Aucun ne veut croire. Le jeune homme proteste de sa véracité, se fâche,

jure que le secrétaire de la mairie d'Attigny lui a donné connaissance de la dépêche officielle.

Alors le tocsin sonne aux clochers des villages environnants, la générale retentit. « C'est un incendie », disent les uns. On est consterné, bien qu'on ne veuille pas encore se rendre à l'évidence. Mais les maires, ayant reçu l'ordre d'afficher la mobilisation, ont envoyé des cyclistes dans les champs pour rallier les moissonneurs, qui rentrent. Il n'y a plus moyen maintenant de se faire illusion.

Vers quatre heures et demie, notre maire arrive en voiture de Chuffilly et appose lui-même sur la maison d'en face la fatale affiche. On l'interroge anxieusement. Il ne sait rien, sinon qu'il lui a été enjoint d'afficher à quatre heures et que, Roche étant la plus reculée des quatre sections de la commune, il se trouve en retard d'une demi-heure. L'affiche est bien facile à comprendre, ajoute-t-il; chaque mobilisable n'a qu'à consulter son livret. Des protestations s'élèvent : « Et la moisson qui est à peine commencée ! » On ne se résigne pas à admettre la terrible vérité ; ceux qui doivent partir éprouvent le besoin d'aller se renseigner plus amplement à la gendarmerie d'Attigny.

Emile doit rejoindre, dès dix heures du matin, au deuxième jour de la mobilisation. Il est désolé. Les plus sombres pressentiments le poignent. En plus du chagrin de quitter sa femme, son enfant et son père, en plus du regret d'abandonner son exploitation agricole très prospère, il augure pour lui-même lugubrement (1).

Les incrédules de tout à l'heure reviennent de la gendarmerie. C'est très sérieux : il faut partir. Ceux de l'armée active, les jeunes, font bonne figure. Mais les autres !... Pour les consoler, nous leur représentons que mobilisation ne veut pas dire guerre, que l'Allemagne réfléchira sans doute en voyant les Français décidés à lui tenir tête ; il y a de l'espoir encore, nous l'affirmons sans y croire ; eux, dans leur désarroi, se rattachent à cette si faible branche.

*Dimanche 2 août.* — La mobilisation a pour effet de rame-

(1) Les pressentiments du brave garçon devaient, hélas ! se justifier. Il a été tué à l'ennemi le 6 octobre 1914 au bois Bouchot (Meuse).

ner les villageois au sentiment religieux : je l'ai constaté ce matin à l'église.

On conçoit aisément que les populations de l'est et du nord-est de la France, victimes désignées pour l'invasion et qui en ont subi trois fois en un siècle les désastres, ne peuvent voir la menace de guerre avec l'Allemagne du même œil que les habitants des autres régions. Certes, si l'on considère que l'amour de la patrie est avant tout l'amour de la terre natale, leur patriotisme est profond, et d'autant plus que leur pays court plus de risques; mais ce patriotisme, comme toute possession passionnée, est craintif, pessimiste, et c'est précisément lui qui, désolé devant l'échéance de tous les malheurs, ruine des foyers, sacrifice des maris et des fils — ceux-ci appartenant aux régiments de la frontière ne vont-ils pas être les premiers au feu ? — en appelle au Tout-Puissant. Il faut croire que la prièreré conforte, puisque les terriens ardennais cessent déjà de gémir et se livrent avec une ardeur décuplée aux travaux des champs. Ne leur faut-il pas, en outre, suppléer aux bras défaillants?

*Lundi 3 août.* — Le village, d'heure en heure, se vide des hommes au-dessous de quarante-huit ans. En même temps, l'atmosphère morale se modifie. Les haines s'apaisent et les ennemis se réconcilient. On ne médit plus de son voisin, on ne cherche plus à se nuire l'un l'autre, on se parle avec mansuétude. Les feux de l'envie et de la vanité s'éteignent dans les regards, comme dans les âmes. Dans les familles des mobilisés, les adieux sont déchirants, ont le caractère de l'irrévocable; et les dispositions en ce sens sont prises. Emile est parti.

Des troupes de l'armée active commencent à passer sur la route.

*Jeudi 6 août.* — Les journées de pluie, comme ils ne peuvent aller aux champs, les gamins et les vieillards se rendent aux gares stratégiques ou aux passages à niveau, afin de regarder le débarquement ou le passage des trains militaires. Venus de tous les points de la France, ces trains ont leurs wagons enguirlandés de fleurs et couverts d'inscriptions d'enthousiasme et de défi; les voyageurs, effervescents, interrompent leurs chants belliqueux et répondent aux acclamations des

civils. Le spectacle de cette jeunesse si exubérante sous les uniformes de couleur violente réchauffe l'âme chagrine et terne des villageois. Ils s'accoutument à l'idée de la guerre.

Mais, comme les marchands roulants apportant à jours fixes le pain, la viande, l'épicerie, etc., ne viennent plus, qu'il n'y a dans Roche aucun négociant en ces denrées, on va au bourg faire des provisions que l'on met en réserve. On pratique des cachettes dans les murs, sous les pavages, où l'on ensevelit les objets précieux.

Le service de la poste, qui ne fonctionnait plus, reprend. Le facteur vient d'apporter au dépositaire du *Petit Journal* des exemplaires datant de deux ou trois jours. Nous y lisons, en même temps que les déclarations de guerre, la violation de la Belgique par l'Allemagne et les premières incursions des patrouilles ennemies sur notre territoire.

*Vendredi 7 août.* — Pour la prévision des événements, la guerre de 1870 devient le critérium. Je n'ai pas encore entendu un paysan ou une paysanne témoins de cette guerre dire : nous vaincrons, nous maintiendrons l'ennemi sur la frontière; travaillons sans crainte, nous jouirons de notre moisson. Ces pauvres gens, au fond d'eux-mêmes, sont tellement persuadés de l'invasion qu'il disent au contraire : « Les Prussiens n'ont pas été très méchants à Roche en 1870 : pourquoi le seraient-ils davantage cette année ? En 1870, nous avions eu faim, froid, peur, c'est vrai; mais du moment que nous avions quelque chose à leur donner à manger, ils ne nous faisaient point de mal. » Je leur objecte qu'il n'est pas sûr que les Ardennes soient cette fois envahies, que nos soldats combattent avec ardeur, que nous ne céderons pas de terrain, que la bataille se livrera en Belgique, que nous aurons la victoire. Ils me regardent avec étonnement, soupirent et s'éloignent en secouant la tête.

*Samedi 8 août.* — Les familles aisées de la région tenues par leur profession de demeurer, et qui peuvent disposer d'automobiles, ont envoyé leurs enfants vers des refuges, dans l'ouest ou le midi de la France. Toutes les personnes de notre connaissance, en villégiature ou qui ont des attaches à Paris, sont parties, laissant leurs propriétés à la garde de domestiques. De ce nombre est la propriétaire du château de Roche.

Quant à nous, bien que nous y soyons sollicités par des amis, nous ne songeons pas à regagner la capitale. Mon mari est convaincu que si les Allemands arrivent jusqu'ici, ils iront aussi assiéger Paris, où le danger, alors, serait pire; et puis nous aurions remords à quitter les simples au moment du danger, à nous éloigner de nos deux nièces, surtout de Nelly, si enfant et qui, nous partis, malgré la présence de son beau-père, se sentirait terriblement seule dans sa ferme attenante à notre maison.

Mon mari, depuis le commencement de la mobilisation, a assumé de suppléer l'adjoint au maire, un vieillard de soixante-dix-neuf ans, à peu près sourd et très timoré. Il a tranché certaines difficultés, telles que l'attribution de secours aux familles indigentes privées de leur soutien, le ravitaillement des habitants et maintes autres opérations plus délicates, étant donné le caractère méfiant des paysans, par exemple : le dépôt à la mairie de toutes les armes en leur possession, opération qui n'avait pas eu de précédent en 1870.

*Dimanche 9 août.* — L'artillerie passe, se dirigeant vers le nord et le nord-est, vers Grandpré, vers Le Chesne. Les artilleurs, cavaliers et servants, sont graves, silencieux; leurs officiers ont l'air réfléchi. Les batteries ne s'arrêtent pas à Roche. Les villageois accourus les regardent passer. On leur offre des fleurs, des fruits et de menues friandises. On voudrait leur donner davantage. On sourit, en leur souhaitant bonne chance, et pourtant des larmes montent aux yeux, dont on retient avec peine le jaillissement... Nous avons appris que les soldats français ont franchi la frontière d'Alsace et qu'ils sont à Mulhouse. Le combat aurait été violent et meurtrier; mais les chants de victoire du *Petit Journal* n'en raffermissent pas moins les paysans.

*Lundi 10 août.* — Je suis allée à Attigny pour acheter des médicaments : les pharmaciens sont mobilisés, et leurs boutiques sont fermées. L'entrée de la ville est barricadée avec des charrettes, et des factionnaires exigent le laissez-passer. Je n'ai trouvé non plus aucune provision de bouche; les magasins étaient vides et la plupart clos. Sur la place, devant l'hôtel de ville et près des restes du palais de Witikind, des

chevaux, amenés des environs, stationnaient devant le bureau en plein air des réquisitions.

*Mardi 11 août.* — Les femmes des cultivateurs moissonnent et engrangent fiévreusement leur blé. Elles s'entr'aident. Les troupes continuent de passer. Dans les champs, sous le silence, les oreilles fines perçoivent le bruit du canon. S'agit-il d'exercices de tir au camp de Châlons, ou de la bataille de Lorraine, ou du bombardement des forts de Liége par la grosse artillerie allemande ?

*Mercredi 12 août.* — Il fait très chaud, des soldats arrivent, qui demandent à se rafraîchir. Nous donnons du vin sans compter. Des autobus passent, portant encore l'inscription de leur itinéraire parisien ; comme les soldats, ils sont décorés de fleurs ; ils s'arrêtent, et leurs conducteurs, fleuris aussi, se joignent aux camarades buvant dans les maisons. Pas un ne sait où en est la guerre.

*Jeudi 13 août.*— « Les Belges continuent à faire merveille.. Les forts de Liége tiennent toujours... Nos troupes restent maîtresses de la Haute-Alsace...Les incursions ennemies dans les régions de Spincourt et de Manonvillers ont été repoussées...Le Kaiser comptait être le 11 à Paris ; or, nos troupes débordent la frontière, nos deux ailes sont en Belgique et en Alsace, notre concentration a pu s'achever, et les Russes sont entrés en Prusse. » Voilà ce que les journaux reçus aujourd'hui offrent à nos méditations. Donc, ça va très bien. Pourtant Spincourt est en France. Faut-il croire que cette constatation n'a pas d'importance et que mensongère est la rumeur parvenue jusqu'à nous on ne sait comment, à savoir que les Allemands ont, depuis plusieurs jours et en masse, passé notre frontière, que Longwy est sur le point d'être pris, Lunéville en péril et Pont-à-Mousson détruit, que l'ennemi a franchi la Meuse en plusieurs endroits et que la Belgique est à moitié envahie? Des gens venus des régions où l'on se bat murmurent même qu'une armée ennemie approche de Dinant. Or Dinant est singulièrement plus rapproché que Liége de notre département. Qui croire? Nous ne voudrions êtres dupes ni des journaux ni d'alarmistes.

Aujourd'hui le ciel est « gris de chaleur ». Par la route d'Attigny arrive dans le village une colonne d'infanterie. Les soldats font halte; les armes sont mises en faisceaux, les sacs posés à terre. Devant notre porte, les officiers parlementent. Un bataillon ira cantonner à Chuffilly, un autre restera à Roche. Mon mari accompagne le capitaine et le sergent-fourrier chargés du cantonnement, leur donne les renseignements nécessaires. Durant ces préliminaires de l'installation, les hommes se répandent dans les maisons et demandent à remplir leurs bidons, en tendant des pièces de monnaie que nous refusons. Ce sont des Normands : ils voudraient du cidre, nous n'avons que du vin à leur donner. Un soldat vient me demander une chambre pour un officier malade. J'acquiesce avec empressement. Mais le capitaine revient avec mon mari et, après avoir jeté un coup d'œil sur la disposition des appartements, s'attribue une chambre et en assigne une autre à un sous-lieutenant. Les pièces choisies sont des pièces de façade, dont les fenêtres s'ouvrent sur la place du village, au carrefour des routes de Vouziers, d'Attigny, de Rilly-aux-Oies et de Voncq, routes que des postes garderont. La partie de la maison occupée par notre nièce et son beau-père, ainsi que les bâtiments d'exploitation agricole, reçoivent une section de mitrailleuses.

Réservistes du recrutement de Saint-Lô, ces troupiers sont pour la plupart gens aisés et pères de famille. Aussitôt casés, ils vont promener dans le village la nostalgie de leurs foyers, de leurs habitudes. Parmi les chefs, un seul fait partie de l'armée active : le capitaine logé chez nous. L'unique lieutenant porte un nom illustre. Le sous-lieutenant, étudiant en théologie, nous parle de Péguy et de Claudel. Le commandant, logé au château, est un colonial en retraite.

Les habitants du haut du village viennent se plaindre d'avoir trop de soldats à loger, alors que les habitants de la partie ouest n'en ont point. Le capitaine, à qui cette plainte est adressée, fait d'abord la sourde oreille; puis, comme les villageois insistent et font transmettre leur réclamation par mon mari, il déclare, sans davantage s'expliquer, que cette répartition est ainsi faite parce qu'il lui faut avoir tous les hommes sous la main et sous l'œil.

*Vendredi 14 août.* — Dès l'aube, je vois des militaires fai-

sant leurs ablutions au ruisseau de la route. Parmi eux, je reconnais le fourrier d'hier et devine qu'il est prêtre. Je fais part à Pierre de la remarque; il s'enquiert auprès du sous-lieutenant. Je ne me suis pas trompée: le fourrier est bien un curé et il y a un autre prêtre ordonné dans le bataillon.

Le silence continue à régner parmi l'agitation des occupants du village. Ignorent-ils vraiment où ils vont, quand ils s'en iront et pourquoi leur halte se prolonge? Les officiers disent attendre des ordres et se tiennent prêts à partir. Fraternels,paternels, leur parlant comme à des égaux, ils veillent à l'équipement des hommes, les encouragent, les aident de conseils et de deniers, s'il y a lieu. Pas un cri, pas un chant, pas une sonnerie de clairon. Les instructions et les ordres sont donnés sans éclats de voix.

Voici que, dans le clair matin, les mitrailleurs portant sur l'épaule leurs mitrailleuses, s'en vont, face au soleil, par les chemins de Rilly et de Voncq, s'exercer dans les champs. Sans doute la manœuvre n'est qu'un simulacre ; elle ne nous évoque pas moins des massacres, et l'idée nous vient de demander aux prêtres-soldats de célébrer à Roche, en plein air, la messe de l'Assomption.Le commandant, à qui nous en parlons, adopte avec empressement cette idée.

Sur ces entrefaites, ma nièce Emilie arrive du Mont-de-Jeux, village distant de quatre kilomètres, où elle demeure. Elle a parcouru la route à pied, en poussant devant elle une voiture d'enfant, dans laquelle se dodeline un bébé de quelques mois. Je la retiens à déjeuner.

Vers deux heures, tandis que sous la suffocante chaleur Pierre est allé à Sainte-Vaubourg chercher au presbytère les objets nécessaires à la célébration de la messe de demain, des voisines font irruption dans la maison. « Madame Emilie n'est-elle point chez vous? interrogent-elles. La voilà dans de beaux draps : les uhlans sont à Saint-Lambert! » (Saint-Lambert est situé à moins d'une demi-lieue du Mont-de-Jeux avec lequel il forme commune.) Je cours m'informer auprès des officiers. Ceux-ci me rassurent. Est-ce l'effet de mon inquiétude? il me semble que les calmes assurances de ces messieurs voilent de la crainte. J'expose la situation de ma nièce, séparée de deux de ses enfants et voyageant à pied avec le troisième. « Cette dame, admet alors le commandant,

fera bien de s'en retourner chez elle sans retard. Pour vous rassurer tout à fait, je vais lui donner une escorte, munie du mot de passe, qui l'accompagnera jusqu'au poste de la Croix de Wallart, point où finit mon action personnelle et où on relayera. » (Le calvaire de Wallart s'érige à mi-chemin de Rilly-aux-Oies, à l'intersection de la voie romaine qui, de Reims, s'allonge jusqu'à Trèves.)

Dès que mon mari est de retour de Sainte-Vaubourg, apportant les objets rituels, l'emplacement de l'autel est choisi par les officiers. Les deux prêtres-soldats, auxquels viennent s'adjoindre des infirmiers semblant être aussi des ecclésiastiques, commencent de construire le reposoir dans la cour du château. J'apporte des draps fins, des serviettes, des flambeaux, des burettes; et, comme les soldats hésitent à fixer avec des clous d'aussi belle toile, je leur enjoins en riant de dépecer s'il est nécessaire. Je voudrais pouvoir réunir là, afin qu'ils soient demain sacrés à jamais, tous les objets chers que je possède. J'ai détaché notre grand crucifix de bois sculpté; il surmontera le tabernacle improvisé. Une forte jeune fille aux yeux et au cœur mystiques, pour laquelle j'ai beaucoup d'affection, est venue, sa dure journée de moisson terminée, composer avec moi des bouquets. Les préparatifs sont terminés. La nuit est tombée. Maintenant c'est, n'importe où, dans les champs, les jardins, les granges, la confession des soldats aux prêtres-guerriers, sous un ciel plein d'étoiles.

En rentrant à la maison, je trouve les officiers devisant avec mon mari. Ils paraissent tranquilles. Pourtant sous les propos de littérature du lieutenant, je crois découvrir des préoccupations plus graves et plus immédiates. Le capitaine a la parole claire; mais ses yeux, levés au-dessus des interlocuteurs, errent dans le noir de l'embrasure de la fenêtre ouverte, son oreille est tendue aux bruits du dehors, une ride barre son front.

Vers minuit, de grands coups sont frappés à la porte d'entrée. Le cuisinier et les ordonnances, couchés au rez-de-chaussée, dans la cuisine, ne s'éveillent point. J'entr'ouvre les contrevents de ma chambre, située au premier étage, et demande qui est là. C'est un cycliste apportant une communication au capitaine. Je descends; j'introduis l'homme auprès de l'officier; et, pendant que celui-ci, assis sur son lit, ouvre

le pli, pour l'aider à lire j'élève très haut le flambeau qui tremble dans ma main. Après avoir lu, le capitaine dit simplement : « Ça va bien, nous aurons la messe demain matin. » Puis : « Rompez ! » fait-il au messager. Je regagne ma chambre.

*Samedi 15 août.* — Bien qu'il soit de très bonne heure quand je vais chercher du lait à la ferme d'en face le château, j'aperçois à travers la grille, au fond d'une nef de verdure, blanche sur la blancheur du lin piquée de flammes de bougies, l'hostie élevée par deux mains vers le ciel. Au pied de l'autel, un militaire est prosterné. Derrière, un petit groupe de soldats, agenouillés et profondément recueillis, prient. C'est la première ou la seconde des messes basses.

A huit heures, pour la grand'messe, le jardin du château s'emplit de monde. A gauche de l'autel, des chaises ont été réservées par les officiers aux gens du village. La cérémonie se déroule sous la ràmure de hauts arbres, où chantent des oiseaux que le bruit du vent solennellement accompagne. Les fleurs des parterres embaument. Plusieurs centaines de soldats sont là debout, silencieux et méditatifs, derrière leurs chefs. L'officiant est un pâle jeune homme aux traits d'ascète, au regard d'extase. Dépassant la chasuble et l'aube, parmi cette verdure le pantalon rouge éclate et confère à cette religieuse silhouette une sublimité tragique. Le servant, en costume militaire, est le sous-lieutenant, notre hôte : on dirait un donateur de triptyque, humble et fier en même temps ; de même que les gestes du prêtre, ses attitudes sont hiératiques. Nous autres, civils villageois, nous devons faire piètre figure auprès de ces guerriers... Le *Credo* est entonné par de mâles voix. Puis c'est l'Elévation. Le silence, qui pèse étrangement, se ponctue du petit cri des hirondelles. Et soudain, de l'éloignement arrive le grondement du canon. Ma voisine se penche vers moi. « Entendez-vous ? » murmure-t-elle. Si j'entends !... Mais voici la communion. Les officiers, en ordre hiérarchique, s'approchent de l'autel, les bras croisés, s'agenouillent et reçoivent l'hostie. Les soldats les suivent ; puis ce sont les humbles femmes du village. Lorsque, tourné vers ses frères, le regard au ciel dont aucune muraille ne le sépare, le célébrant appelle, d'un large geste, la bénédiction de Dieu sur l'assistance, le

*Magnificat*, libre, immense et fervent, jaillit de toutes ces poitrines dont le canon appelle l'holocauste.

L'atmosphère s'embrume. Au déjeuner, les officiers, attablés devant la fenêtre ouverte, examinent le paysage. « Savez-vous, fait observer le capitaine à mon mari, que votre maison serait un excellent poste de défense, facile à organiser ? D'ici, la vue s'étend à quatre kilomètres vers Vouziers. Des lucarnes de votre toit on domine les route d'Argonne et la Champagne, ainsi que la rivière d'Aisne. Mais, en même temps que ce serait un poste de défense et d'observation, ce serait, hélas! une cible parfaite pour l'artillerie... » Un instant après, revenant sur une question agitée l'avant-veille, il ajoute : « Si, durant ces trois jours, j'ai tenu à garder mon monde à portée, c'est que nous nous attendions à une alerte; la crainte aujourd'hui est dissipée. » Le lieutenant en paraît dépité; il réclame avec passion d'être mis en présence des Allemands, étant impatient d'en découdre.

Après le repas, le commandant vient s'entretenir avec ces messieurs. Il nous remercie avec effusion de notre hospitalité. Nous lui demandons son opinion foncière sur les choses de la guerre. Sa réponse est un douloureux point d'interrogation qui se réfugie dans l'intercession de la Vierge Marie.

De tradition ardennaise, la fête de l'Assomption est un jour d'orage. Ce dicton, aujourd'hui, se confirmera : le tonnerre commence de se faire entendre. Cependant, comptant sur une après-midi encore de repos, les cuisiniers du bataillon, sur des feux en plein air, ont mis la soupe à cuire dans les chaudrons et les lessiveuses des ménagères.

Vers deux heures, un cycliste apporte l'ordre du départ à effectuer dans vingt minutes. Cet ordre est aussitôt transmis. Aussitôt les marmites sont à regret renversées sur les feux qui s'éteignent. On se contentera d'emporter la viande à moitié cuite. Les parlottes cessent entre habitants et troupiers. Le soldat se reprend tout entier. Sans protestation, il vaque avec célérité au rassemblement de son paquetage et de son fourniment. Puis les sections et les compagnies s'alignent sur la route. Le commandement « en avant » est donné. Par la route de Rilly, la colonne s'en va vers le nord, flanquée des chefs qui, sabre au clair, œil dans l'infini, la conduisent au cœur de l'orage. Au moment de sauter en selle, le capitaine

s'est tourné vers nous et nous a dit de ne pas nous étonner d'entendre du bruit cette nuit, car trois corps d'armée doivent traverser le village.

Les bataillons cantonnés à Méry et à Chuffilly ont rejoint celui de Roche. A sa suite ils s'avancent impavides, presque gais, armes, képis, capotes, chevaux et fourgons fleuris. Dans le fracas du tonnerre, sous de sombres nuées sillonnées d'éclairs, d'autres troupes d'infanterie défilent dans la poussière, puis d'autres, encore d'autres. A cinq heures, quand le passage des régiments s'interrompt, le vent se lève furieux. La nue crève, le ciel s'écroule en torrents d'eau et de grêle. — Pauvres soldats! — Ensuite le vent fraîchit, la colère du ciel s'apaise, le déluge se modifie et se change en une brume presque froide. On entend encore des grondements dans le lointain, dont on ne pourrait dire s'ils sont du tonnerre ou du canon.

La nuit tombant, de nouvelles troupes arrivent en colonnes serrées. Cavalerie, infanterie, artillerie, génie, train des équipages défilent. La masse innombrable des hommes de France monte toujours vers le nord-est, sans parole, sous la pluie pénétrante, dans l'obscurité compacte. Si un soldat s'avise de demander le nom du village aux habitants arrêtés à regarder passer, vite un mot bref de chef impose le silence. Et, sans répit, l'armée passe, passe, passe.

Vers onze heures, l'humidité froide nous oblige à rentrer. Enfermés, le roulement de l'artillerie nous poursuit, nous étreint. Il me semble que ce fracas est un glas pleurant sans fin et que ces pas pressés, martelés, signifient la marche de la France entière vers le tribunal suprême...

*Dimanche 16 août.* — Ce matin le ciel est clair, trop clair, et le vent frais. Il a tant plu que la route, déclive devant chez nous et nouvellement empierrée, se trouve lavée et porte à peine trace du défilé nocturne. Des villageois qui ne se sont pas couchés s'entretiennent sur le seuil des portes. L'un d'eux décrit les bateaux « brillants comme de l'argent », qui passaient sur de longs chariots, et les pontonniers conduisant en postillon d'autres chariots chargés de madriers, les forges, etc., etc.

Tous les chemins qu'on découvre de nos fenêtres sont,

l'après-midi, encombrés de la mouvante multitude guerrière. Devant la porte se déroule toujours le ruban bariolé et polyphonique des convois de plusieurs corps d'armée.

*Lundi 17 août.* — Mon mari est malade. J'envoie chercher à Attigny le docteur. Il arrive aussitôt. Bronchite double, fièvre intense. Est-ce l'émotion, la poussière remuée par les armées, la station d'hier soir sous la pluie ? A Roche et aux environs, c'est une véritable épidémie de grippe, d'entérite, de céphalalgie ; moi-même j'ai eu un gros rhume.

*Vendredi 21 août.* — Ces jours-ci, l'angoisse causée par la maladie de mon mari et le regret de n'avoir pas voulu quitter Roche il y a une quinzaine m'ont fait un peu oublier la guerre, malgré que le canon grondât à l'horizon. Il ne passait du reste devant chez nous que de rares troupes et des autobus de ravitaillement. Aujourd'hui, mon malade va mieux et il s'entretient assez longuement avec le médecin des événements.

Ce médecin, déjà âgé, a, du fait de la mobilisation de ses confrères, plusieurs cantons à desservir ; il assure en outre, sur un assez long trajet, le service médical du personnel des chemins de fer de l'Est. Il voyage donc beaucoup et entend beaucoup parler. Ce qu'il sait, ce qu'il croit des opérations militaires ne concorde en aucune façon avec les informations des journaux, ni même avec les communiqués officiels. Des trains d'émigrants belges passent à Amagne (bifurcation de lignes ferrées située à une quinzaine de kilomètres de Roche) ; on n'a guère le loisir ni le désir de questionner ces voyageurs hagards. Cependant, d'après le peu de paroles qu'il a entendues d'eux, le docteur ne doute pas de la réalité des atrocités dénoncées par les journaux et jusqu'ici mises par nous en doute. Les crimes allemands dépasseraient même en nombre et en horreur ceux des récits imprimés. Nous comprenons que sans l'avouer le docteur s'attend à l'invasion de notre contrée. Dans ce cas, partira-t-il ? Il n'y est point décidé. Son devoir est de rester, autant que ce sera possible. Pour ce qui est de sa famille, les précautions sont prises ; l'automobile est là en cas de besoin. Il nous blâme de n'avoir pas rejoint depuis quelque temps déjà notre domicile parisien.

Partout, dit-il, les Allemands prennent des otages, les maltraitent, quand ils ne les tuent pas, les font marcher à force, les envoient prisonniers en Allemagne, sans égard pour leur âge ni pour leur état de santé. Néanmoins, conclut-il, bien que certains trains soient à Attigny un peu plus à la disposition des voyageurs civils, il ne faut pas songer pour le moment à un déplacement que cette bronchite interdit.

*Samedi 22 août.* — Nelly est toute à la joie d'aller demain, en compagnie de plusieurs autres femmes de mobilisés, voir son mari à Reims. Ce n'est pas la première fois que pareille excursion est entreprise par l'une ou l'autre de ces dames. Elles portent du linge et des victuailles à leurs époux, qui sont au dépôt où dans les forts de Reims, et elles reviennent le lendemain un peu rassérénées. Grâce à ces visites, et le village ne voyant plus guère de passage de troupes, on commence à trouver que la guerre est en somme assez douce. L'on voudrait bien qu'elle s'achevât ainsi. Il fait maintenant beau et chaud ; on travaille à la moisson, on n'est plus dérangé. La fatigue ne compte que pour reposer l'esprit.

*Dimanche 23 août.* — Le canon, du côté du nord et de l'est, gronde avec intensité. Il serait puéril aujourd'hui de croire qu'il s'agit d'exercices de tir au camp de Châlons. Le roulement ne cesse pas. Je frissonne de la tête aux pieds ; je pense à la multitude des hommes que la bataille couche dans la mort.

Le médecin arrive et trouve mon mari mieux. J'entrevois la possibilité de nous en aller bientôt.

Un journal, arrivé tout à l'heure, me tombe sous les yeux et m'apprend, entre autres choses, les massacres de Lorraine. Des otages et des femmes ont été fusillés. Que ne donnerais-je pas pour que nous soyons à l'abri de ces horreurs ! Le communiqué, vieux de trois jours, dit que l'ennemi a franchi la Meuse près de Dinant, que les forts de Liége et de Namur tiennent toujours et qu'une grande bataille en Belgique est imminente. Le canon, entendu si distinctement, indiquerait donc que cette bataille est livrée ? O mon Dieu ! donnez-nous la victoire.

*Lundi 24 août.* — Le docteur nous apporte de mauvaises

nouvelles de la guerre. Selon ce qu'il a appris, la bataille de Belgique serait mal engagée pour nous, et les Allemands approcheraient de Sedan. Il fait une navrante description des convois d'émigrants. Il faut s'attendre à ce que, d'une minute à l'autre, les trains venant de Charleville soient supprimés et les voies coupées à bref délai. L'espoir de pouvoir nous en aller à temps diminue. Quand mon mari sera-t-il en état de voyager? Le médecin ne peut encore répondre à cette question.

Le soleil est doux ; l'air est léger et parfumé. Des soldats entrent à la maison et demandent à se rafraîchir. Ils nous disent être des Bretons d'extrême ouest ; leur régiment serait le dernier de ceux appelés vers la Belgique.

Le canon ne cesse plus de tonner. Par moments un fracas énorme au loin, comme d'une ville foudroyée qui s'écroule.

Après les Bretons, des groupes étranges passent. Il semble d'abord que ce soient des équipes de betteraviers flamands accoutumés de venir, en cette saison, travailler à la récolte. Ces hommes portent des baluchons sur le dos; mais, au lieu du pas nonchalant et de l'air en goguette que les flamands avaient ordinairement, ceux d'aujourd'hui marchent rapidement, tête baissée et couverts de poussière. On trouve extraordinaire que tant de betteraviers circulent. Les paysans ardennais n'aiment guère ces étrangers ; on ne les questionne pas ; ils passent vite d'ailleurs et ils comprennent difficilement le français. Serait-ce le commencement de l'exode belge ?

Vers quatre heures, Nelly rentre de Reims, ainsi que ses compagnes de voyage. Ce qu'elles rapportent des bruits de la guerre est terrifiant. Elles ont vu, dans les trains surencombrés, une douloureuse surexcitation ; les gares étaient pleines d'émigrants aux visages de désespoir, attendant leur tour d'être transportés Dieu sait où. Ce qu'on comprend des récits de ces malheureux confirme les atrocités relatées par les journaux. Il y aurait eu des rafles d'habitants, que les Allemands auraient ensuite emmenés en captivité, ou torturés, ou fusillés, ou bien placés comme boucliers devant leurs troupes à l'assaut ; des enfants auraient été séparés de leurs parents et, perdus, seraient morts dans les bois; des nourrissons auraient été tués dans les bras de leurs mamans ; des petits garçons auraient eu les oreilles coupées et des petites filles les poignets tranchés. Partout où passe l'ennemi règnent le pillage,

l'incendie et la destruction. L'horreur meurtrière de la bataille dépasse l'imagination ; la Meuse roule du sang, on passe les rivières à gué sur les cadavres ; la Sambre du côté de Charleroi, obstruée par l'amoncellement des morts, a débordé, inondant de rouge la prairie. Givet, Sedan sont pris, Mézières va l'être... Faut-il ajouter foi à ces récits ? Les émigrants n'auraient-ils pas, en se sauvant, cédé à une panique provoquée par des faits isolés et grossis par l'imagination ? Je suis néanmoins très émue, mon cœur bat la générale.

*Mardi 25 août.* — Le canon se rapproche. Je me lève de bon matin. Il fait blond et la terre est engourdie de rosée.

Telle qu'une ombre chinoise, sur le soleil levant une voiture de luxe à deux chevaux se découpe, arrivant au village par la traverse de Voncq. Elle s'arrête sur la place ; les voyageurs descendent. Ce sont des riches : un vieillard dont la boutonnière s'orne de la rosette de la Légion d'honneur, une dame âgée aux vêtements cossus et fripés, deux servantes. Le cocher est resté sur son siège. Tous paraissent transis. L'aspect des maîtres, hautain et humilié en même temps, est cause que personne n'ose les questionner ; et cependant chacun a le pressentiment que ceux-là sont les précurseurs d'une débâcle inouïe et fatale. On ose d'autant moins les questionner que la dame ayant demandé à acheter des comestibles, on a été obligé de lui répondre négativement. Pour se réchauffer sans doute, ils s'éloignent à pied dans la direction de Chuffilly. Sur un signe du maître, le cocher remet son équipage en marche et suit doucement ; mais, sans que nous le lui ayons demandé, il a eu le temps de nous dire que ses chevaux sont très fatigués, car, partis hier soir de Sedan, ils ont voyagé toute la nuit. Beaucoup d'habitants de cette ville, a-t-il ajouté, se sont enfuis.

La riche caravane n'est pas hors de vue que, venant confirmer nos appréhensions, d'autres familles débouchent de la route d'Attigny, traversent le village et s'enfoncent dans la même direction. Ceux-ci, des pauvres, s'exilent à pied ; des trains trop bondés les ont dégorgés quelque part. Ils marchent le dos voûté ; presque tous portent des ballots, et ils s'en vont plus loin, toujours plus loin, talonnés par la terreur. L'exode, nous le sentons, ne s'arrêtera plus.

Le docteur confirme les récits rapportés de Reims par les villageoises; il en a lui-même recueilli d'identiques de bien des bouches d'émigrants. Les trains d'Attigny à Amagne, annonce-t-il, vont être supprimés. En ce moment, dans les derniers trains monte qui veut, en payant ou sans payer. A la gare d'Attigny, c'est une ruée sur les voies, un assaut des wagons, pour l'accès desquels on se bouscule, on se querelle. Le retour n'est pas garanti. La foule ne se compose plus uniquement de Belges, mais d'Ardennais du nord et du mitan.

Vers midi, un détachement du génie arrive par le chemin de Rilly, suivi de son mystérieux matériel, dont une forge tout allumée traînée par des chevaux. Les hommes traversent lentement le village, en observant à droite et à gauche. Arrivés au petit pont sur le ruisseau de la Loire, ils font halte et, après avoir étudié l'endroit, retirent d'un de leurs fourgons des espèces de boîtes, — rapportent les gamins accourus à leur suite, — boîtes qu'ils se mettent en devoir de faire adhérer à la maçonnerie.

Une vieille amie de Rilly-aux-Oies arrive à la maison. Nous lui demandons si elle a l'intention d'émigrer. C'est par cette question que tout le monde s'aborde aujourd'hui. Or partir, c'est abandonner les aîtres si chers, les souvenirs et tout ce qui attache les personnes d'âge à la vie. On se révolte, on se cabre devant l'occurrence et, dans la rage de se sentir obligé d'obéir à la nécessité, on calomnie ceux qui fuient : ce sont des froussards, des sans-le-sou, qui vont se faire héberger, etc. Mais cela n'empêche pas les malheureux émigrants de se succéder sans interruption sur la route, comme sur l'écran d'un cinématographe. Nous le faisons observer à notre visiteuse. Cela l'émeut... Elle prend congé.

Survient le notaire d'Attigny, en tournée d'adieux, dirait-on. Il nous apprend que toutes les gares de la ligne d'Amagne, y compris celle d'Attigny, sont maintenant fermées. Le pont sur l'Aisne est miné; ceux de Rilly, de Semuy et de Voncq le sont aussi. Pierre expose les probabilités d'une bataille dans la région, le passage de l'Aisne devant en former le motif; il fait remarquer que la plaine où nous sommes est entourée de hauteurs propices. Le notaire se range à cette opinion. Pourtant il quittera Attigny le plus tard possible, bien qu'il soit

décidé à ne pas exposer inutilement les siens et lui-même à des dangers de bombardement et d'invasion. Les papiers importants de son étude sont dès à présent en sûreté (1).

*Mercredi 26 août.* — Le canon a tonné toute la nuit, de trois points cardinaux, eût-on dit. Il se rapproche encore. Les pas de la cavalerie ont résonné comme une grêle serrée sur la route dure et se sont confondus avec le roulement des convois.

Vers sept heures du matin, par les chemins de Rilly et de Voncq, de l'infanterie arrive, très fatiguée. Ces troupiers ont fait de longues marches, se retirant vers le sud du point où ils avaient été amenés. Tout à l'heure, quand ils seront un peu reposés, ils se dirigeront en effet du côté de la Champagne. Ils ont chaud et soif. Comme il n'y a plus rien dans nos caves, des voisines et moi emplissons des seaux aux puits et aux citernes, et les soldats viennent y puiser avec leurs bidons et leurs quarts. Quand ils ont bu, ils s'affalent le long des murs et des haies. Ces hommes n'ont pas vu le feu, mais, à un moment, ils se sont trouvés mêlés à des troupes qui se sont battues. Ils ont appris par elles les causes de la défaite... D'ailleurs on a été dérouté par les méthodes de guerre de l'ennemi : les Allemands creusent, pour s'y cacher, des trous profonds qu'ils recouvrent de chaume, de branches, d'herbes, de façon que nous ne puissions même deviner leur présence ; ils entourent ces terriers de fils de fer presque invisibles et, quand nous arrivons à portée et que nous trébuchons dans les fils, ils tirent et mettent en action leurs mitrailleuses, dissimulées elles aussi ; si bien que nous sommes exterminés sans même avoir vu un casque à pointe.

Le facteur arrive. Il se mêle au rassemblement, écoute les propos et est à son tour questionné. Il n'a ni lettres ni journaux pour personne. Les nouvelles verbales qu'il apporte confirment celles données hier par le notaire : gares fermées, voies rompues ou sur le point de l'être ; Mézières, Charleville, le fort des Ayvelles, Sedan, évacués depuis plusieurs jours. « Ah ! s'exclame-t-il, les grosses pièces des Ayvelles dont la

(1) Nous avons appris par un rapatrié du mois d'avril 1915 que tous les papiers de l'étude de ce notaire ont été, dès les premiers jour de l'occupation allemande, jetés dans la rue et dispersés.

mise en action devait ébranler la terre et briser les vitres dans un rayon de douze kilomètres, elles n'ont même pas été mises en place! » Il ajoute que l'état-major monté, voici dix jours, de Grandpré vers le nord, y est revenu cette nuit. Les paysans frémissent à l'écouter. Une protestation s'élève : « Tu es un fumiste, facteur, tu nous en contes ! — Vous verrez ça tout à l'heure si c'est de la blague! » En tous cas, il a l'ordre de cesser la tournée, et il va condamner l'ouverture de la boîte aux lettres. Après quoi, enfourchant sa bicyclette, sans plus s'arrêter chez personne, rejoignant et dépassant les troupes qui se sont remises en marche, il se dirige à grande vitesse vers Chuffilly.

A peine la place du village est-elle évacuée que du rassemblement des villageois s'élèvent des clameurs. Angoisse, indignation, colère surtout. C'est que, cette fois, la réalité, comme un éclair, les a éblouis. Ils se lamentent avec passion : « Avons-nous été assez bernés, leurrés, moqués par les journaux! Qu'allons-nous devenir? Rivés par le devoir à la terre, et tout de suite par la moisson, voici que nous ne savons plus ce qu'il va advenir de notre grain, de notre bétail. Si seulement le gouvernement avait pris des mesures pour mettre toutes ces richesses à l'abri! Ce sera donc pour le roi de Prusse que les femmes, les gosses et les vieux se seront esquintés jour et nuit à récolter le blé, à entretenir le bétail ; pour l'armée de Guillaume que nos hommes ont, Dieu sait au prix de quelles peines et de quels sacrifices, réussi à créer par sélection une des meilleures races de chevaux de trait ; pour l'empiffrement de cette armée que nous avons rempli nos pâtures et nos étables de bœufs gras et de vaches aux lourds pis? C'était bien la peine de se donner tant de souci et de mal afin de rénover dans la culture, afin de renouveler la richesse agricole! » Le groupe en révolte s'excite à sa propre voix. Des femmes déjà vieilles content ce que fut en 1870-71 l'occupation allemande. Elles rappellent les menaces de meurtre, d'incendie, les sévices, la faim, le typhus, la variole, Voncq brûlé aux trois quarts, les hommes valides s'enfuyant, se cachant dans les oseraies pour être ensuite découverts et emmenés comme otages. « On va donc revoir ces mauvais jours? Ah! vraiment, il n'est pas juste que ce soient toujours les mêmes qui souffrent de la guerre et qui soient dépouillés sans re-

cours (1). » Mais une voix bougonne fait soudain observer que la rosée est tombée et le soleil déjà haut; il serait temps d'aller aux champs.

Tant est tenace l'accoutumance au travail de la terre, que chacun rentre chez soi pour y prendre sa faulx ou sa faucille. Aller aux champs est pour eux comme un besoin physique; certes, les serfs n'étaient pas plus attachés à la glèbe. Le pur paysan est sceptique à l'endroit de tout ce qui n'est pas la nature, la succession des saisons, les travaux spéciaux à chacune de ces saisons. Il ne peut arriver à prendre au sérieux autre chose que cela. Il va jusqu'à ne pas croire à ce qu'il dit lui-même sincèrement, ni à sa pensée, ni même à ce qu'il voit qu'il n'avait jamais vu. Aussi, sous le bruit du canon, le calme revient-il au village. Quelques instants après l'émeute, je croise le dépositaire du *Petit Journal*, esprit fort qui, en riant aux éclats, me demande si j'ajoute foi aux nouvelles apportées ce matin. Quant à lui, cinq minutes de réflexion ont suffi pour le mettre en garde contre les inventions du facteur; il déclare ne rien croire du tout et s'en aller tranquillement à sa besogne. Je lui réponds doucement : « Dans trois ou quatre jours, les Allemands seront ici. » Il rit plus fort et poursuit son chemin, non sans toutefois me faire observer que les avions ne montent plus à présent, c'est-à-dire ne se dirigent plus vers le nord, mais descendent, c'est-à-dire vont vers le midi, en se tenant très haut, si haut qu'on ne les voit et ne les entend qu'à peine.

Vers midi passe une colonne singulière de civils. Ce sont des terrassiers et des employés de chemins de fer encadrés par quelques militaires. Musettes au flanc, rouges de chaleur, poudrés de poussière, les terrassiers, la pelle ou la pioche sur l'épaule, marchent en ordre relatif; les cheminots, eux, suivent comme un troupeau capricieux de béliers noirs. L'un de ces derniers, qui a des parents à Roche, s'échappe du rang et vient à nous; il nous confie que la colonne se compose d'auxiliaires du fort des Ayvelles et d'employés de l'Est aux ateliers de Mohon. Les uns et les autres sont des évacués; ils sont conduits au ralliement, à Vouziers.

Le flot des émigrants grossit d'heure en heure. Ce ne sont

(1) En 1871, les dommages de guerre ne furent pas réparés. A titre de secours, on fut indemnisé au dixième des pertes.

plus des piétons seulement qu'entraîne l'exode. De lourds véhicules passent maintenant, chargés de femmes et d'enfants assis sur de la literie, des malles ou des paquets, et sont suivis de théories de jeunes filles et de vieillards flanquées d'adolescents cyclistes. Tout ce monde a le regard trouble, l'allure ivre. S'ils sont ivres, c'est de terreur. Leurs yeux ont gardé la vision de la bataille, des incendies ; ils entendent encore les cris des mourants et racontent leur fuite parmi des péripéties mal précisées en leur grave émotion. Ils arrivent de Charleville, de Sedan et des bourgs ou des villages de cette région ; ils ont tout abandonné, n'ont qu'un mobile, celui de sauver leur existence, celles de leurs enfants, l'honneur de leurs filles. Un vieux, qui s'est arrêté avec sa charrette où s'entassent des malheureux, me demande un seau d'eau pour son cheval. Comme les autres, il a l'œil fou, l'attitude flageolante. Je le questionne, tandis que sa bête boit. Il me dit être venu de Belgique, des environs de Tirlemont. Des pâturages où il travaillait, il a vu l'envahissement de son terroir par des hordes plus nombreuses que les feuilles d'un chêne de cent ans ; il a assisté à l'incendie de son village, de sa ferme, et, quand il a aperçu ses fils s'enfuir en courant, il a enfourché le premier venu de ses dix-neuf chevaux paissant, le poulain ici présent qu'il nomme « le gamin ». Depuis, sans avoir pu rejoindre ses enfants, il erre. A Gespunsart, on lui a prêté les harnais et la charrette. Maintenant il s'emploie à transporter des émigrants. Où les conduit-il ? Il n'en sait rien. Il devance l'armée française en retraite et ne s'arrêtera que quand elle s'arrêtera. Je lui demande s'il faut accorder créance aux récits d'atrocités. Son visage se fait plus hagard et son maintien plus tremblant. « Ce que j'ai vu, madame, dit-il, est si horrible que je n'oserais le raconter. Ah ! oui, c'est trop affreux, trop ! »

Très émue, je rentre à la maison, près de mon mari qui garde toujours la chambre. Le médecin arrive. Il demande au malade s'il est résolu à demeurer à Roche. « Comme médecin, m'autorisez-vous à partir ? — Non, pas encore aujourd'hui. Pourtant vous allez mieux. Je crois, d'autre part, que nos armées vont tenir l'ennemi en échec pendant quelques jours. Et puis, savez-vous que voyager en chemin de fer est devenu très difficile ? Pour gagner Paris, il faudrait vous faire conduire rapidement à Amagne ou à Rethel et, dans l'une de ces

gares, attendre patiemment un train surencombré, où vous ne trouveriez probablement place que dans un wagon à bestiaux et qui mettrait vingt-quatre heures au moins pour vous mener à destination. Je ne vous vois pas, dans votre état et avec votre nervosité, engagé dans cette aventure. » Evidemment le docteur a raison, le mieux est de se préparer à recevoir les Allemands.

Le médecin parti, j'ai fait venir le beau-père de Nelly et lui ai parlé en ces termes : « Vous allez vous rendre à Attigny chez notre maçon et vous lui direz qu'il faut, entendez-vous, qu'il faut qu'il vienne demain au plus tard ouvrir la séparation de nos logements. » Avec le ton que j'y ai mis, si mon commissionnaire le reproduit, je suis sûre de la venue de l'ouvrier. Aussi, aidée de ma nièce, je confectionne la portière destinée à voiler la communication d'un logement dans l'autre.

Quand arrive le soir, je suis extrêmement fatiguée. Je voudrais me reposer. Mais comment se reposer, quand toujours gronde le canon et que sur la route sonore, sous ma fenêtre, retentit le roulement des convois de l'armée qu'on sait en retraite?

*Jeudi 27 août.* — Avant le lever, un roulement formidable dont tremble la maison. C'est le passage des autobus qui, depuis plusieurs jours, vont au ravitaillement à une vingtaine de kilomètres au sud.

Pierre, qui veut reprendre vite des forces, se lève de bonne heure et descend. Il est à peine installé dans son fauteuil, que le beau-père de notre nièce du Mont-de-Jeux arrive, nous apportant ses adieux et ceux d'Emilie, car ils vont partir. Cette nouvelle nous donne un coup au cœur. « Qu'est-ce qui vous fait prendre cette détermination? demandons-nous. — Le châtelain du Mont-de-Jeux, officier d'état-major, avait avec sa femme convenu d'un signe pour le cas où la fuite deviendrait nécessaire. Le signe a été reçu, la châtelaine m'en a fait part. Elle s'en va aujourd'hui même rejoindre ses sept enfants en Bretagne. — Voyons! vous combattant de 70, quelle impression avez-vous des opérations militaires actuelles? — Aucune, puisque les faits réels sont évidemment cachés au public. Si j'avais été seul, j'aurais, malgré l'infirmité résultée de ma

blessure de 1870, repris du service, fût-ce comme simple soldat; mais mon fils, en partant rejoindre son régiment, a confié à ma garde sa femme et ses enfants. Je suis donc resté, et j'ai le devoir de mettre tout ce monde à l'abri. Emilie se résigne avec peine au départ; c'est moi, pour ainsi dire, qui l'y oblige. Quel deuil c'est pour elle de quitter sa maison et ses habitudes! Il m'a fallu la raisonner longuement pour la décider. — Comment partirez-vous? — A pied. — A pied! Avec les trois petits garçons? — Oui, jusqu'à ce que nous trouvions une gare où les voyageurs soient admis. — Et vos animaux, qu'allez-vous en faire? — Nous lâcherons le porc dans le jardin, nous ouvrirons les portes du colombier, du poulailler, du clapier : leur fera un sort qui voudra. — Où irez-vous? — Nous ne savons. Peut-être en Bretagne. »

L'après-midi, le maçon arrive et débouche dans une cloison la porte murée. Nous installons la portière, qui fonctionne sur sa tringle. La maison ne formant plus désormais qu'une habitation, en cas de besoin, ma nièce, son beau-père et nous, nous pourrons sans sortir nous réfugier les uns chez les autres. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de barreaux de fer, il y a des doubles portes. C'est une forteresse; forteresse illusoire, c'est vrai, mais forteresse tout de même. Est-ce qu'on sait?

Vers trois heures passe, allant vers le sud, un interminable convoi militaire formé, en majeure partie, de véhicules réquisitionnés dans tous les coins de la France; voitures de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes enseignes, de tous attelages, conduites par des militaires ou par des civils. Elles contiennent des chargements divers et sont escortées par des cavaliers. Et voici que les autobus de retour — ils étaient cent vingt ce matin — croisent en trombe le convoi, soulevant des colonnes de poussière qui se rabat et voile tout. Pendant une heure on ne voit plus rien. Les oreilles sont suppliciées par le roulement.

A la nuit tombante, le convoi n'a pas fini de passer. Les habitants du village, rentrés des champs, regardent d'un mauvais œil ce cortège fantastique. Pour un peu, ils le hueraient. Si un tringlot de l'escorte, assoiffé, demande un quart d'eau, on lui désigne d'un air rogue la fontaine, où il est libre de puiser et, s'il s'y attarde avec des camarades, on leur enjoint

aigrement de ne pas salir l'eau. Dans l'esprit simpliste des paysans, une armée qui recule n'a pas su défendre la terre : elle n'est digne d'aucun égard et on le lui fait sentir.

Les terriens de Roche ont des entêtements inexplicables. Il est vrai que ces entêtements sont une vertu. L'invasion est à leur porte, inévitable ; cela ne les empêche pas de s'acharner au travail de la moisson, et ils ne comprennent même pas qu'ils devraient avant tout préserver ce qu'ils possèdent chez eux. Mon mari leur dit : « Pourquoi persister à vous fatiguer dans les champs ? Vous ne voyez donc pas que ce ne sera point vous qui profiterez de ce labeur ? Avisez donc plutôt aux moyens de sauver votre bétail, votre mobilier, en un mot de mettre ce qui est acquis en sûreté. Non ? Voulez-vous que j'essaie de prévenir l'intendance pour qu'elle réquisitionne ? Non ? D'ailleurs je crois qu'il serait trop tard. Pour sauver tout cela vous ne devez compter que sur vous-mêmes. Remplissez les chariots, les charrettes et les tombereaux de meubles, d'ustensiles, d'outils, de grain, attelez les chevaux aux voitures, aux machines, et partez ! Réunissez en troupeaux les juments et les poulains, les bœufs, les vaches, les moutons et chassez ces bonnes bêtes devant vous, dans la direction du midi, loin, toujours plus loin. Chacun de vous démêlera son bien plus tard. — Et avec quoi nourrir les animaux le long de la route ? — Vous les ferez paître dans les champs en bordure du chemin. — On dresserait des verbalisations contre nous. — Bast ! Vous laisserez dresser. Le service que vous aurez rendu à la France en agissant comme je vous l'indique méritera que le gouvernement annule les procès. — On verra, décident-ils. Ça s'arrangera peut-être. En tous cas, il faut encore rester, rapport à la moisson... » C'est qu'ils gardent encore au fond d'eux-mêmes une singulière illusion sur les réalités de la guerre. Malgré le tonnerre de la canonnade s'approchant toujours, l'invasion demeure pour eux un événement très distant et la guerre un luxe, un jeu de gouvernements pour lequel ceux-ci emploient des bras vigoureux qui seraient bien plus utiles à la charrue.

*Vendredi 28 août.* — Le bruit du canon grossit d'heure en heure. A deux heures du matin, ses coups redoublent. Sortie dès l'aube, je vois positivement les vibrations de l'air ; le

soleil en paraît attristé. La bataille est à Raucourt, Launois, Signy-l'Abbaye, c'est-à-dire à vingt-cinq kilomètres de nous. Tout ce qui rôde, tout ce qui s'agite, tout ce qui s'affaire dans la zone d'opérations d'une armée moderne : bribes de régiments de chaque arme, automobiles de chefs, matériels d'ambulances, fourgons de ravitaillement, circule dans toutes les directions. Sans compter les émigrants, dont le flot enfle toujours. Aucun des soldats qui vont ou viennent, et que l'on questionne, ne sait où il va, au delà du village voisin. Auprès des habitants, ils sont sans exigences, sans plaintes ; ils ont l'air résigné. Quelques-uns portent ostensiblement des chapelets, des médailles, des scapulaires ; il est très fréquent de les voir au repos ou en marche faire le signe de la croix et se recueillir comme pour prier. Si le commandement vient détacher quelques hommes d'une compagnie, les partants sont par les camarades embrassés affectueusement. Il en est de même pour les cyclistes, quand ils partent en mission. Les officiers, en général, se montrent bienveillants, mais, remarque pathétique, les officiers deviennent rares et leur regard, en se fixant sur l'horizon, se charge d'une infinie anxiété.

Pendant ce branle-bas, le médecin arrive. Il prend un visage joyeux. « Ne vous inquiétez pas, dit-il, tout va bien ; nous les repoussons ; j'espère pouvoir encore visiter mes malades demain. Vous pouvez partir, ajoute-t-il, après avoir ausculté mon mari, à la condition que ce soit dans une automobile bien close qui vous mène rondement jusqu'à Reims. Là, il y a encore un train par jour pour Paris. Allons, bon voyage, bonne chance ! je ne reviendrai plus. » Et, en nous quittant : « Vous avez bien compris, répète-t-il, une auto fermée, et si vous êtes décidés à partir, ne remettez pas à plus tard. »

Dès que j'en ai le loisir, je cours en voiture m'enquérir d'une auto à Attigny. A ce moment, l'intense va-et-vient du matin s'est atténué, Dieu merci. La route est modérément encombrée d'équipages militaires. Le temps est beau. Dans les champs, je vois un moissonneur faucher placidement une avoine ; des javeleuses derrière lui se hâtent de lier et de dresser les gerbes. Un kilomètre avant d'arriver à Attigny, je trouve de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie bivouaquant à droite et à gauche dans les champs et dans les briqueteries. En entrant dans le bourg, je m'aperçois que j'ai oublié mon lais-

sez-passer, et la rue est barrée par un camion et des herses ! Mais la sentinelle, physionomiste sans doute, après m'avoir regardée, détourne sans mot dire les brancards du camion pour me livrer passage.

Les habitants d'Attigny sont en émoi. Hors des maisons on est attroupé et l'on commente ou délibère. Je m'étonne de voir peu ou point de soldats sur la place et dans les rues. On me dit que les troupes sont postées autour de la ville et que celle-ci leur est consignée. Un brave homme, déjà renommé pour son optimisme exubérant, vient à moi. Il est blême, vieilli. Je m'inquiète de sa santé.« Je suis malade, répond-il ; les mauvaises nouvelles me cassent bras et jambes. Néanmoins j'espère toujours. Oui, c'est sûr, nous serons victorieux ! »

Je m'entends avec le loueur d'automobiles. D'abord il est convenu que le départ aura lieu demain matin : pas de bagages, un sac de nuit tout au plus. Puis, devant l'insistance d'un autre client, surenchérisseur sans doute, l'homme se ravise et ajourne à dimanche.

Quand, rentrée, j'expose à mon mari le résultat de ma négociation, il opine que dimanche, ce sera trop tard. « Mais, ajoute-t-il résigné, nous sommes sans doute destinés à subir l'invasion. »

Il s'agit à présent de faire nos préparatifs. Je commence par appeler Nelly. « Es-tu toujours décidée à ne point quitter Roche ? — Je partirais bien, mais comment mon beau-père s'arrangerait-il tout seul ? Il y a les vaches à traire, la moisson à terminer; il ne voudra pas me laisser partir. — Je te répète, insiste mon mari, que la moisson ne sera pas pour vous et que vous devriez seulement songer à sauver ce que vous tenez en ce moment. Ton beau-père ne comprend pas la situation ; il serait malaisé de la lui faire comprendre. Tu as des chevaux, une voiture, un domestique : il faudrait penser avant tout à mettre en sécurité ton enfant. Pourquoi ne te ferais-tu pas conduire à Reims ? Il y a à Reims, tu le sais, une dame qui t'accueillerait avec joie et chez laquelle tu pourrais demeurer en attendant les événements. — Je verrai, j'en parlerai à mon beau-père. » Je vois bien qu'elle n'osera jamais prendre une décision. Alors, je lui renouvelle mes recommandations : « Si tu restes et que les Allemands viennent à Roche, sois prudente, ouvre-leur notre logis et laisse-les en disposer. Tiens-toi le

moins possible avec eux. Ne ris pas en leur parlant, et veille à ce qu'Hélène, ta fillette, ne leur fasse niches ni grimaces. » Il y a plusieurs jours, je lui ai conseillé de porter sur elle, dans un cache-corset qu'elle ne quitterait ni jour ni nuit, ses billets de banque et son or, valeurs que de connivence avec son beau-père elle avait cachées, avec des bijoux, sous un pavé d'écurie. « Quant aux bijoux, ils seront autant en sécurité dans ton armoire que dans l'écurie, et laisse la clef sur l'armoire afin qu'on n'en enfonce pas les portes... »

J'ai fait timbrer et signer par l'adjoint le sauf-conduit nécessaire.

Ensuite c'est dans la maison l'inévitable visite aux souvenirs. J'explore parmi les chambres et dans les meubles. Et voici que tout à coup une foule d'objets auxquels je n'attachais aucune importance prennent à mes yeux une inestimable valeur. Pourtant il ne faut songer à emporter quoi que ce soit d'encombrant ni de pesant. La plupart de ces objets sont pour moi des reliques. Plutôt que de leur laisser courir le risque d'une profanation, l'idée me vient de les réunir et d'en faire un autodafé; mais je ne puis m'y résoudre, ce serait m'arracher le cœur. Aussi, avec d'infinies précautions, mes mains frémissantes remettent-elles soigneusement en place les choses auxquelles je dis adieu du regard et des lèvres, m'attendrissant davantage sur les plus humbles, à cause des événements qu'elles rappellent. Dans le double fond d'une commode, je place l'argenterie et de très précieux papiers. Tout le reste gardera sa place habituelle et les clés resteront aux portes et aux armoires. Dans la seule petite valise qui se puisse emporter, je serre quelques bibelots légers dont la valeur n'existe que pour moi : ce sont des objets dont rien au monde ne me ferait me séparer.

Nous rassemblons les livres dispersés un peu partout dans les chambres, et nous les rangeons dans les bibliothèques. J'empile le surplus sur le profond rayon d'une armoire ancienne. C'est une volupté, douloureuse aujourd'hui, que de passer les doigts sur les couvertures, d'entr'ouvrir les volumes pour respirer l'odeur d'imprimerie, de se remémorer, au fur et à mesure qu'on les a en main, la circonstance de leur acquisition, les impressions éprouvées à leur lecture. Ces livres, qui faisaient la joie et l'intérêt de la vie, il nous faut

donc les quitter ! En régularisant les piles dans le meuble sculpté, j'ai la sensation de protéger,et vainement, une tombe d'enfant qui serait ornée de fleurs, un jour d'orage, sous l'impitoyable menace des éléments en fureur.

Pierre, fatigué, se met au lit de bonne heure. Pour ne point troubler son repos, je renvoie à demain la préparation de lits frais et la garniture des tables de toilette. Sur la grande table de la salle à manger, je disposerai nappe et serviettes ; car certainement, avant l'arrivée des Allemands, viendront des soldats français.

ISABELLE RIMBAUD.

*(A suivre.)*

# REVUE DE LA QUINZAINE

*HISTOIRE*

## La Maison de Clio.

A un historien de mes amis, je demandais confidentiellement (ces chroniques ont fini par me donner quelques petites entrées dans la Maison de Clio) s'il s'occupait, selon toute vraisemblance, à écrire l'histoire de la Guerre. Cette question dut lui paraître étrange, et très innocente, car il leva les bras, et avec ahurissement : « Ecrire l'histoire de la Guerre ! dit-il. Ecrire l'histoire de la Guerre ! En ce moment !...

— ... Cependant, voyez tout ce qui se publie...

— ... Oui, il faut que marchent les machines rotatives. L'organe crée le besoin. Celui d'écrire, dans nos démocraties, est un produit du machinisme, comme tant d'autres. Et d'ailleurs, écrire étant devenu un métier plus ou moins alimentaire, il faut bien que ce métier aille. De fait, il semble aller. Quand la guerre va, tout va. Elle a remplacé le bâtiment.

— Qu'est-ce que feraient les gens de lettres ?

— Qu'ils ne puissent s'occuper à autre chose, à d'autres livres, c'est là le singulier, en effet, le nouveau (et le fastidieux, cette littérature de guerre n'étant pas, en général, bien fameuse, bien *sincère*). Il y a eu de grandes guerres, moins terribles que celle-ci, sans doute, — mais de grandes guerres tout de même, et les écrivains ont cependant su trouver d'autres sujets (ce qui revient à dire qu'ils *respectaient* celui de la Guerre...). — Ils avaient toujours su, jusqu'ici. Chateaubriand écrivit *les Martyrs* pendant les guerres de l'Empire, Gœthe, ses *Affinités électives*. Est-on devenu tellement plus bête, ou plus malheureux ?

— Plus malheureux.

— Oui..., plus malheureux. Certes, le genre humain n'eut jamais si peu d'esprit. J'admets qu'on ne saurait lui en vouloir, car il est, en effet, tellement plus malheureux qu'aux époques où il le fut le plus. Et, sans doute, rien n'a jamais approché de cette guerre-ci. Est-ce même une guerre ? N'est-ce pas plutôt un cataclysme ; un cataclysme comparable à celui du v^e^ siècle ? Comparable, et pire. C'est le v^e^ siècle, plus la Science, c'est-à-dire plus une aggravation. Mais qu'est-ce que je disais ?...

— Vous regrettiez que la Littérature fût tout entière « mobilisée », elle aussi.

— Oui, car, je le répète, il y a dans ce fait, une grande part de pur (ou d'impur) intérêt personnel. Il ne faut pas croire que la Guerre excite tant que cela les professionnels de la plume. S'il en était autrement, il serait à propos qu'ils écrivissent ; mais il n'en est pas autrement. Ils ont pris ce sujet parce que les esprits sont trop peu libres pour qu'il y en ait un autre, de même que, précédemment, ils avaient toujours pris les sujets à la mode. Quant à se taire, simplement, vous ne voudriez pas ! Professionnel, professionnel ! Mais cela devient particulièrement regrettable quand ils se mettent à écrire l'Histoire.

— C'est donc cela, que ma question vous à fait sursauter ?

— J'ai sursauté ? Soit. Oui. On ne peut écrire l'histoire de la Guerre en ce moment. Et cependant, ils sont un tas qui s'imaginent l'écrire. Je ne vois, jusqu'à nouvel ordre, qu'une opération possible, raisonnable, pour tout historien qui n'est pas un farceur : rassembler les documents et noter les faits. Cette dernière besogne n'est pas d'ailleurs sans se faire. Je crois qu'il y a déjà des procès-verbaux bien établis. Une telle besogne, la plus élémentaire, est suffisamment difficile pour qu'on s'en contente. Elle prendra du temps, se continuera après la Guerre, bon nombre de choses, à côté de ce qui peut se savoir immédiatement, ne devant être connues que peu à peu.

— Ceci, c'est l'histoire narrative, *ad narrandum*, l'histoire proprement dite, au fond, et, certes, il faut attendre. Mais n'admettez-vous pas, cher Historien, que l'histoire *ad probandum*, celle qui renseigne les esprits et munit les consciences, ne puisse s'écrire dès maintenant ?

— Ici encore, je sursauterais presque. Sans doute, dans le chaos de livres qui se publient, quelques-uns, peut-être, resteront. Parmi les publicistes contemporains de la Révolution française, on en compte jusqu'à une demi-douzaine qui soient intéressants par leur façon vraiment philosophique ou scientifique d'étudier les faits. Je lisais justement, l'autre jour, un article de vous là-dessus, dans le *Mercure*, à propos d'un ouvrage de M. Aulard. Je ne sais si, de nos jours, nous aurons la demi-douzaine. En tout cas, la fermeté d'esprit, pour le moment, me paraît rare. On voit trop que le génie de l'espèce humaine est aux abois. Ceux qui n'impriment pas simplement pour imprimer, ceux-là même sont peu sûrs. Honnêtes gens exaspérés, ils souffrent. Que leur demander ? Ils n'ont pas de sang-froid. Ils manquent de la placidité historique, — de ce grand bon sens historique, qui, je le reconnais d'ailleurs, semble parfois dépourvu d'entrailles.

— Qu'y faire ?

— Eh ! oui, aussi, dis-je, s'abstenir, autant que possible. Agir.

Ne point parler. Ne point écrire. J'ai vu, je vois trop d'esprits s'affoler de façon ou d'autres, verser dans l'intolérance, s'obnubiler d'incompréhension, s'entêter péremptoirement dans les habitudes mentales du temps de paix. Le grand Fait qui se dégage, de nos jours, serait-il trop fort? Serait-il trop dérangeant?

— Et quel est-il, ce grand Fait?

— C'est le Fait qui domine l'Histoire : celui de la Force. Ah! oui, on sue sang et eau, dans l'étude des conflits séculaires entre peuples, pour ne pas perdre de vue les idées de droit et de responsabilité. Le Cosmos humain, emporté pas des fatalités enivrantes et incompréhensibles, est terriblement dionysiaque. On sue sang et eau : en vain. Qu'est-ce donc? Serait-ce qu'il n'y a ni droit, ni responsabilité? Qui voudrait le dire! Mais quand on considère, d'une façon un peu concrète, les conditions une fois *données* de la lutte, — données par la nature et l'esprit, — on est tenté, je l'avoue, de prendre, d'une façon tout autre qu'elles n'y ont encore été, les questions du droit et de la responsabilité. Conditions naturelles : c'est un passage naturel pour les invasions que les vallées de la Meuse et de l'Oise, soit qu'on aille du Nord au Sud, comme l'Allemagne, ou du Sud au Nord comme la Révolution. Mais la Belgique se trouve sur le chemin, et le Droit? C'est là le fait de civilisation qu'emporte comme fétu le fait de nature, aux heures abyssales, si... ce fait de civilisation est conditionné, et il s'est trouvé l'être, de manière tant soit peu abstraite. « Un traité, un chiffon de papier! » Comprenez-vous qu'il aurait fallu autre chose qu'un postulat moral pour prévenir de telles paroles! Conditions de l'Esprit maintenant. Comme moteur des actions humaines dans le monde, dans ce bas-monde, j'ai beau le scruter, l'Esprit, je n'y vois que le Désir, le Besoin de Puissance. Droit, Responsabilité, que deviendront-ils dans ce double gouffre naturel et intellectuel? En ce cas, tâchez donc de les fortifier, de leur donner autre chose qu'une existence abstraite! Je m'explique. Vallées de l'Oise, de la Meuse ; n'en faites point seulement un sujet de traité : mais défendez-les par des ouvrages et des stratégies, car le droit c'est la force. *Renforcez*, ici, *doublez*, *réitérez* la Nature à votre avantage, au lieu d'en faire, à votre profond désavantage, un simple objet de science diplomatique. Ah! la Nature est enregistrée, a sa *doublure* dans les chancelleries? Le bel avantage! Elle a, cette Nature, des Appels éternels, des Indications, qu'il faut comprendre, en leur prêtant une oreille qui ne soit point trop pleine des voix cauteleuses des Diplomaties. Et je m'explique encore : Esprit, Désir, Besoin de Puissance? Point de vitupération là-dessus, laissez là le Droit pur. Mais, cet Esprit, ce Désir, ce Besoin, donnez-lui sa mesure, de votre côté, sa limitation, du côté adverse, une satisfaction balancée de part et

d'autre, par de pures opérations de force, par les réalistes opérations préventives dont je viens de parler.

— C'est le point de vue philosophique en Histoire.

— Du moins, en Histoire contemporaine, hélas! Les Histoires passées contiennent autrement de bon sens que l'Histoire des civilisations industrialistes, des civilisations d'argent, des civilisations de jouissance, des civilisations de luxe, d'orgueil et de sottise! Je n'espère pas que les publicistes des parties les plus intéressées l'adoptent, ce point de vue. Ils continuent d'avoir plein la bouche de leur « Droit »! C'est pourquoi, la véritable discipline mentale consisterait à se taire, ou même à écrire *à côté*. Oui, il vaudrait mieux, présentement, écrire *les Martyrs*, si l'on en était capable, que la philosophie du Droit des Moutons, de M. de Lanessan.»

Je pris congé là-dessus de mon ami l'Historien, qui se remit, pour sa part, à des écritures « inactuelles », affirmait-il. Sa maison m'étant ouverte, — la Maison de Clio, — peut-être rapporterai-je encore quelques-uns de ses propos.

EDMOND BARTHÈLEMY.

## *PHILOSOPHIE*

Intellectualisme et Anti-intellectualisme. — A. Cartault : *L'Intellectuel ; Etude psychologique et morale* ; 1 vol. in-8, 5 fr., F. Alcan. — Ed. Berth : *Les Méfaits des Intellectuels*, 1 vol. in-18, 4 fr. Marcel Rivière.— J. Benda : *Sur le succès du Bergsonisme ;* 1 vol. in-18, 3 fr.50, Mercure de France.

Que sera la philosophie française après la guerre? Sera-t-elle bergsonienne, anti-intellectualiste, ou reviendra-t-elle à l'ancien mode de philosopher, le mode intellectualiste? Trouvera-t-elle, en dehors de ces deux formes de pensée un peu épuisées, des voies nouvelles et des attitudes inédites? C'est ce que l'avenir nous apprendra. En attendant, les trois ouvrages que je réunis dans cette chronique et qui datent de quelques semaines avant la guerre permettent une utile mise au point du débat.

Je passerai rapidement sur le premier de ces ouvrages qui n'est guère qu'un portrait — très idéalisé — d'un type d'intellectuel un peu falot et vieillot : l'intellectuel universitaire, tel que le façonnait l'ancienne culture classique. Le signalement qu'en donne l'auteur est d'ailleurs assez vague : « L'intellectuel, c'est celui qui met l'intelligence au-dessus de toutes les autres facultés; qui s'efforce de la porter en lui à son développement le plus normal et le plus complet, qui l'emploie à la recherche désintéressée du vrai par l'application rigoureuse des méthodes scientifiques. » — Paré de qualités et de vertus, l'Intellectuel de M. Cartault est trop anodin et insignifiant pour mériter les reproches formulés par M. Berth dans son livre :

**Les Méfaits des Intellectuels**, comme aussi pour satisfaire aux exigences des sévères disciplines intellectualistes de M. Benda.

Chose curieuse ! Absolument opposés sur le fond du débat, MM. Ed. Berth et Benda ne laissent pas de se rencontrer sur un certain nombre de points — secondaires il, est vrai, — mais qu'il ne sera pas inutile de mentionner, ne fût-ce qu'à titre d'indication sur la complexe psychologie de nos philosophes et sur leur dextérité à retourner en tous sens et sur toutes les faces les questions, les idées et les hommes. C'est ainsi que tous deux se renvoient le reproche d'alexandrisme; tous deux déclinent les suffrages mondains que chacun abandonne généreusement à son adversaire; M. Berth accuse l'Intellectualisme d'être la philosophie du « monde » officiel, des belles dames de la République; M. Benda dit que le « beau monde » est « organiquement bergsonien » ; — tous deux se moquent du féminisme intellectuel et déplorent la moderne féminisation des choses de l'esprit. — N'y a-t-il pas là des traits de mœurs philosophiques, si l'on peut dire, intéressants à noter comme symptômes caractéristiques de la société française cultivée, ou soi-disant telle, quelques mois avant la guerre ? — Autres points de contact ! nos deux adversaires s'attaquent aux mêmes hommes; bien entendu pas pour les mêmes raisons; Socrate, attaqué par M. Berth comme le père du conceptualisme, le prototype de la culture théorique ; — par M. Benda pour la régression qu'il fit subir à la philosophie en arrêtant le relativisme naissant et en limitant la spéculation à l'étude de l'homme et des valeurs morales ; — Gœthe, attaqué par M. Berth comme le prototype de l'intellectualisme olympien ; — par M. Benda comme penseur romantique et comme propagateur d'un spinozisme de pacotille. — Mais ce sont là jeux de philosophes et joûtes d'exégèse idéologique. Le gros morceau est le débat sur la théorie de la connaissance.

La théorie de la connaissance ! M. Berth semble parfois un peu bien la perdre de vue, au cours de son procès de l'Intellectualisme. C'est que l'Intellectualisme représentant pour lui deux choses : une théorie de la connaissance et une doctrine politique et sociale, il lui arrive de confondre les genres et de mêler dans sa critique les griefs politiques aux griefs proprement philosophiques.

Je passerai condamnation sur ce que dit M. Berth de l'Intellectualisme politique et, par exemple, de son incompréhension de la guerre, de la production, etc. Je n'ai affaire ici qu'à la critique de l'Intellectualisme comme théorie de la connaissance. Or cette critique ne paraît pas décisive. Pour déprécier plus aisément l'Intelligence, M. Berth la confond de parti-pris avec certaines de ses formes ou certains de ses usages qui, en effet, sont critiquables : raisonnement sec et ininventif; raison idéologique, scolastique, antiréaliste, antiphysique, comme dirait Rabelais ; manie nomenclatrice

et réglementatrice; esprit primaire, scientiste ou homaisien, etc. — Mais de ce que certaines formes ou certains usages de l'Intelligence sont critiquables, il ne s'ensuit pas que l'Intelligence en elle-même, l'Intelligence considérée dans son exercice normal et dans sa loi essentielle soit convaincue d'impuissance ou de fausseté; il ne s'ensuit pas qu'on soit autorisé à déposséder de sa fonction propre qui est la connaissance pour transférer cette fonction à je ne sais quelles puissances ou activités vagues et mal définies : le sentiment, l'action, l'Intuition bergsonienne.

Cette pauvre Intuition bergsonienne ! Qu'en reste-t-il après la critique de M. Benda ? — Rien ou si peu que rien. M. Benda nous montre que dans ce qu'elle a de proprement bergsonien, c'est-à-dire en tant qu'on la fait rentrer dans une activité à base vitale, sentimentale, instinctive, inintellectuelle, cette intuition n'est pas et ne peut absolument pas être une source ou un moyen de connaissance; que d'autre part si on la fait consister dans une vision rapide, immédiate de rapports saisis par un acte unique de l'esprit, cette intuition ne doit pas être opposée, mais, au contraire, intégrée à l'intelligence.

Cette confusion de l'intuition bergsonienne avec l'intelligence intuitive n'est d'ailleurs qu'un des trompe-l'œil grâce auxquels s'est constitué le bergsonisme, véritable tissu d'équivoques et nichée de sophismes. — Au cours de toute cette critique, M. Benda déploie sa rare puissance de *tenir* une idée, de ne pas la confondre avec d'autres, de la suivre impitoyablement jusqu'au bout. M. Benda pourrait dire de lui-même, en paraphrasant un mot connu : Une arme traînait à terre depuis Renouvier ; je l'ai ramassée. — Cette arme, maniée par lui avec une vigueur inlassable, c'est le principe de contradiction.

On a dit que la critique de M. Benda était cavillatoire; que ses exigences logiques étaient excessives ; qu'aucun système ne résisterait à pareille épreuve. Mais quoi ! il faut bien faire respecter les règles du noble jeu des idées, même si l'on réduit l'intérêt de ce jeu, selon l'avis de Hume, à celui d'une partie de trictrac. Et ces règles se résument toutes dans la loi de non-contradiction. — Les postulats d'une philosophie, peuvent être adoptés arbitrairement, j'entends pour des motifs extrarationnels ; mais une triple loi doit être observée : d'abord ces postulats doivent comporter un sens unique et excluant toute équivoque; ensuite ils ne doivent pas se contredire entre eux ; enfin une fois posés, il est des conséquences qu'il est permis d'en tirer et d'autres qu'il n'est pas loisible d'en faire sortir. L'Intellectualisme remet en honneur, d'une façon opportune, ces vieilles disciplines de la pensée.

Cela ne veut pas dire que le principe de contradiction soit tout ; que l'intelligence toute entière doive être réduite à un pur formalisme logique. Il faut tenir compte du travail spontané de l'imagination

créatrice, de la faculté visionnaire, de l'intelligence stimulée et alimentée par les suggestions profondes du sentiment.

L'Intelligence n'est pas tout ; elle n'est pas indépendante de la sensibilité ; peut être n'est elle qu'une sensibilité plus évoluée, raffinée, fixée et cristallisée. — Le passage de l'inconceptuel au conceptuel, de l'inintellectuel à l'intellectuel est un problème obscur, non résolu, et qui peut-être ne le sera jamais. Mais de quelque façon que se soit opéré ce passage, une chose est certaine ; c'est que l'intelligence, une fois parvenue à sa forme propre et à sa structure définie, n'est et ne peut être que conceptuelle. Les idées peuvent être suggérées par des sentiments et adoptées parce qu'elles satisfont des sentiments. Elles n'en ont pas moins ou peuvent avoir leur valeur et leur réalité propre en tant qu'idées. L'intellectualisme n'atteint pas tout et n'explique pas tout. Il y a dans notre activité psychologique des portions considérables qui échappent à la connaissance et à l'intelligence. Ces régions inintellectuelles et inconceptuelles de notre nature, M. Bergson a eu raison de les reconnaître et de les décrire sous le nom de « données immédiates de la conscience », mais il a, semble-t-il, outrepassé son droit en érigeant cette obscure sensation vitale en source originale et supérieure de connaissance et en édifiant sur des données aussi mal définies ou plutôt indéfinissables toute une théorie de la connaissance et toute une métaphysique.

Quant aux raisons de succès du bergsonisme, la partie du livre de M. Benda qui les expose n'est pas la moins originale ni la moins intéressante. Dans un ouvrage antérieur, M. Benda nous a expliqué comment « les Philosophies dignes de ce nom ont été des *idées* ou ont tâché à l'être et que c'est en tant qu'*idées* , non en tant que *sentiments* qu'elles sont présentées à des milliers d'esprits, qui alors les adoptent pour des raisons sentimentales (1) ». Tel n'est pas le cas du bergsonisme qui, d'après M. Benda, est moins une philosophie qu'un simple état de sensibilité ou plutôt une passion du pur sentir. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le bergsonisme se soit propagé pour des raisons sentimentales. Toutes ces passions, d'après M. Benda, reviennent à une seule : *éprouver un état des sens ou du cœur par la spéculation philosophique*. M. Benda conclut que le bergsonisme, apothéose du pur sentir, est bien la philosophie d'une démocratie.

Cette conclusion un peu inattendue soulèverait quelques questions. Qu'est-ce que M. Benda entend au juste par démocratie ? — Démocratie est-elle, dans sa pensée, synonyme d'inculture ? La démocratie est-elle, par essence, aphilosophique, réfractaire à la réflexion et à la science ? Cela ne paraît pas certain. M. Benda nous parle quelque part (page 142) d'un monde démocratique *sans culture*... ce qui laisserait entendre qu'il n'est pas impossible de concevoir un

(1) J. Benda : *Mon premier testament*, p. 11.

mode démocratique avec culture. Dans une note de la même page, M. Benda distingue du monde « élégant » la classe populaire qui ne lui semble pas du tout atteinte par les doctrines anti-intellectualistes et par la religion du sentir. — Quelle est au juste l'opinion de M. Benda sur la démocratie? Jusqu'à quel point son intellectualisme est-il aristocratique? Dans quelle mesure ferait-il une place à la démocratie dans les destinées de la philosophie ? Ce sont là, peut-être, quelques point d'interrogation qui se poseraient.

G. PALANTE.

## *SCIENCE SOCIALE*

Jean Labadié : *L'Allemagne a-t-elle le secret de l'organisation?* L'Opinion, 3,50. — Emile Picard : *L'Histoire des sciences et les prétentions de la science allemande.* Perrin, 0,60 — Arnold Van Gennep : *Le génie de l'organisation ; la formule française et anglaise opposée à la formule allemande.* Payot 1,50. — Emile Faguet : *Mgr Dupanloup, un grand évêque.* Hachette, 7,50. — Memento.

M. Jean Labadié a eu raison de poser à un certain nombre de penseurs, de savants, et même de politiciens, la question suivante : **L'Allemagne a-t-elle le secret de l'organisation**? C'était, on s'en souvient, ce qu'avait affirmé formidablement le chimiste Ostwald, de Leipzig : « Je vais maintenant vous expliquer le grand secret de l'Allemagne. Nous, ou peut-être plutôt la race germanique, avons découvert le facteur de l'organisation... » Ici, il y avait de quoi se frotter les yeux! Quoi! le monde avait attendu le règne de Guillaume II pour connaître « le facteur de l'organisation »? Pourtant, il y a quelque six ou huit mille ans que les Pharaons avaient très joliment organisé la terre d'Egypte, et comme machine de guerre, l'armée des rois de Ninive était au moins égale à celle des Kaisers (on n'a peut-être pas assez insisté sur la ressemblance de ces deux dominations basées sur la brutalité, le pillage et la férocité terroriste) et, comme discipline sociale, les sujets des Incas en auraient remontré aux social-démocrates! « L'Allemagne, dit encore Ostwald, veut organiser l'Europe qui jusqu'ici n'a pas été organisée. » Quoi! pas même par les Grecs au point de vue de la civilisation rayonnante? pas même par les Romains à celui du maintien de la paix publique? pas même par l'Eglise à celui de la communion spirituelle et morale? Les Allemands seraient-ils par hasard supérieurs aux Hollandais du XVII[e] siècle pour l'expansion du commerce maritime, aux Anglais des siècles suivants pour la protection et l'éducation des autres races, aux Français de tous les temps pour la fusion harmonieuse et cordiale des éléments admis en leur empire? Leur développement économique actuel lui-même est-il comparable à celui des Américains? Peut-être dira-t-on qu'ici nous comprenons mal Ostwald et que ce professeur a voulu seulement dire que l'Allemagne savait

mieux que les autres peuples tirer parti des choses et des hommes; mais alors la question change, d'abord parce que tirer parti signifie exploiter, et que s'il est permis d'exploiter les choses à outrance et sans scrupules, il n'en est pas de même des hommes, et ensuite parce que, malgré tout, l'utilisation des déchets, ou l'application des principes ne sont jamais que des travaux secondaires dans l'ordre économique ou scientifique. Koch et Behring eux-mêmes ne sont que des *feldwebel* par rapport au maréchal Pasteur.

Le substantiel petit livre de M. Emile Picard, de l'Académie des Sciences : **L'Histoire des Sciences et les prétentions de la science allemande** est sur ce point tout à fait instructif. L'Allemagne, dans le domaine scientifique, ne tient qu'une place en somme secondaire; elle ne peut s'enorgueillir au cours des siècles que d'un génie de premier ordre, Kepler. Déjà Leibniz, comme inventeur du calcul infinitésimal, est primé par Fermat ; de même Gauss ne se trouve pas au niveau de Laplace, ni Robert Mayer à celui de Seguin, ni Clausius et Helmholtz à celui de Sadi Carnot (on regrette d'employer ces formules de palmarès, mais à qui la faute ?) L'Allemagne a d'ailleurs assez de très grands noms en musique, et ses noms moins grands sont assez nombreux dans tous les domaines pour qu'on ne puisse pas la traiter de quantité négligable. Mais qu'elle-même cesse de croire qu'elle compte seule dans le monde scientifique, philosophique, artistique et même économique, car cela dépasserait toutes les bornes !

Pour en revenir à l'organisation il est intéressant de constater que l'Allemagne, en dépit de son soi-disant génie, n'est pas plus indemne de bévues que les peuples qui n'ont pas son secret. M. Yves Guyot, dans sa réponse à l'enquête de M. Labadié, cite trois cas, d'ordre financier et industriel, qui sont assez réjouissants. Même au point de vue militaire, je suis persuadé que quand on fera après la guerre le bilan des fautes respectives, le plateau de l'Allemagne fera chavirer la balance. La réponse, très précise aussi, de M. Camille Jullian intéressera plus spécialement les lecteurs de cette revue. Après avoir loué, comme il convient, le *Corpus inscriptionum latinarum*, œuvre d'innombrables savants allemands travaillant sous la direction de Mommsen, notre compatriote ajoute : « Mais l'idée première, le plan essentiel, les premières recherches en sont dues à l'un des nôtres, Jean-François Seguier, de Nîmes... Et quand on voit à la bibliothèque de Nîmes ses énormes manuscrits couverts de sa fine écriture, on demeure confondu... de la merveilleuse organisation qu'avait agencée Seguier. » Et ce qui est dit de Seguier pour le *Corpus* pourrait être dit de Peiresc, de Godefroy, de Le Nain de Tillemont, des *Acta Sanctorum*, de la *Gallia christiana;* rien dans la science allemande ne vaut ces grandes œuvres « organisées ». Bien plus, et

c'est ici que les observations de M. Camille Jullian deviennent curieuses, cette organisation scientifique allemande était en pleine décadence! Les derniers fascicules du *Corpus* sont médiocres, « trop vite faits, pêle-mêle, incomplets dans les préfaces, sans répertoires ». Médiocres aussi les livraisons de la *Real Encyclopédie* de Pauly. Plus que médiocres les cartes Kiepert, jadis l'orgueil de l'Allemagne; « il n'y a qu'un sort possible pour les derniers in-folio de Kiepert : le pilon ».

Que l'organisation allemande fasse illusion quelque temps grâce à la discipline à la fois servile et fervente de ses ouvriers, de ses contremaîtres, tous merveilleux lansquenets scientifiques, c'est certain, mais ce sont les génies qui gagnent les victoires, en science comme en guerre, et les génies ne vivent que de liberté. Le livre de de M. Van Gennep, qui est antérieur à l'Enquête : **Le Génie de l'organisation ; la formule française et anglaise opposée à la formule allemande**, donnait la formule juste : « Allemagne, exploitation par la contrainte ; France et Angleterre, coopération par la liberté. » La crise actuelle aura, en fin de compte, attesté le triomphe de la liberté et la débâcle de toutes les coactions.

§

La mort de l'excellent Emile Faguet ravive mon remords de n'avoir pas encore rendu compte de son livre sur **Mgr Dupanloup** paru un peu avant la guerre, mais la guerre justement est d'une actualité si exigeante! N'importe, le grand évêque d'Orléans méritait qu'un peintre affectueux nous donnât son portrait en pied avant que son souvenir s'embrume, car, hélas, il s'embrumera, le rôle historique du prélat n'ayant été en somme que secondaire. Ce qui était frappant en lui, c'était l'homme, l'âpôtre : comme écrivain, comme théologien, comme politicien, il laisse à désirer; ses essais, que je viens de relire, *l'Athéisme et le péril social*, *Femmes savantes et femmes studieuses*, *la Femme chrétienne et française*, ne dépassent pas le niveau habituel des écrits de ce genre; ses *Lettres sur l'infaillibilité* ne valent pas celles du Père Gratry; son *Avertissement à M. Veuillot* est vibrant de juste indignation, et son mot terrible *Accusator fratrum!* restera collé à la peau du directeur de l'*Univers*. Mais quoi! quand on est libéral, il faudrait admettre la liberté de la presse avec tous ses abus possibles, violences, injures, calomnies! Il est vrai que ce n'est pas commode parfois d'être libéral, et surtout catholique libéral quand on a affaire à un Pie IX, et monarchiste libéral quand on a affaire à un comte de Chambord! Il est d'ailleurs permis d'avoir mauvais caractère, quand on a le caractère noble. Or, Mgr Dupanloup était une belle âme; et Veuillot n'était pas complètement une belle âme; c'est ce qu'il ne faut pas oublier si on était tenté de trouver le prélat parfois désagréable. Le

grand mérite du livre de Faguet est de mettre justement en lumière cette magnanimité : « Nous touchons ici, dit-il, le fond même de l'âme religieuse de Mgr Dupanloup. Son esprit était autoritaire, son âme était tendre, d'abord, et de plus avait une délicatesse, une pudeur qui lui défendait à l'égard d'une autre âme toute violence, toute brusquerie... Au fond de tout cela il y a un grand libéralisme, un respect profond de la liberté humaine qu'après tout Dieu a voulue pour que l'homme ait du mérite, de sorte qu'il est très vrai que c'est contrarier les desseins de Dieu que de les aider trop et surtout de les aider d'une manière indiscrète. »

Et cette fine analyse n'éclaire pas seulement l'âme du grand évêque, elle montre aussi par contre-coup toute la pénétration et toute la délicatesse de l'âme d'Emile Faguet lui-même. Aucun de nos compatriotes ne lui était supérieur en bon sens malicieux et sagesse équilibrée et souriante, en largeur et hauteur et profondeur d'esprit. Vraiment, il donnait, de l'intelligence française, l'idée la plus juste et la plus sympathique. Comme critique littéraire,il était incomplet, je le sais ; il ne fallait pas le questionner sur la poésie, et même sur Balzac il a eu des boutades fâcheuses ; mais comme critique politique, sociologique et philosophique, il est hors pair ; on ne parlera pas mieux qu'il a parlé de Calvin, de Bonald, de Maistre, de Comte. Sa *Politique comparée de Voltaire, Montesquieu et Rousseau* est un livre vraiment classique, et ses dix à douze volumes d'essais sur la morale et la politique des temps présents resteront comme un répertoire de sagesse variée. Il se définissait lui-même un libéral radical, entendez par là un libéral à outrance, et je ne crois pas, en effet, que depuis Burke il ait existé sur terre un homme ayant plus sincèrement aimé la liberté des autres. Tous les jacobinismes de droite ou de gauche l'ont trouvé sur leur route, non point grondant ou mordant, il était trop bien élevé et trop pur Français pour cela, mais souriant et conciliant ; il avait cette pudeur d'âme qu'il louait chez Mgr Dupanloup et il aura pu en mourant se rendre cette justice que sur cent volumes peut-être il n'a jamais écrit une ligne qui ne fût claire, loyale,judicieuse et bienveillante. Pour mon humble part, j'avoue que lui et Gabriel Tarde sont les deux esprits avec qui je me suis trouvé en la plus parfaite et la plus constante communion. Du moins Faguet s'est-il endormi avec la joie d'avoir vu la grande résurrection de la France ; comme Tarde eût été heureux s'il lui avait été donné de vivre, comme lui, quelques années de plus !

MEMENTO. — Georges Maurevert : *L'alcool contre la France*, Pierre Laffitte, 3 fr. 50. La question est à l'ordre du jour et la résistance des mastroquets et des bouilleurs de cru est acharnée ! Avant la guerre, ils étaient les maîtres du Parlement ; le 5 février 1912 les mastroquets ont eu pour eux 360 députés et contre eux 156 seulement. Depuis la guerre, et

grâce à la campagne notamment de la « Ligue française », les Soutiens de l'alcool vacillent, comme il convient. On n'ose plus défendre ouvertement le privilège des bouilleurs de cru qui est au fond le droit de s'alcooliser et d'alcooliser les autres, mais on demande que chacun puisse faire dix litres d'alcool pour soi, ce qui reviendrait vite au même. Aux dernières nouvelles on rachèterait ce droit, et il n'en coûterait que 300 millions aux contribuables ! Trois cents millions ! Vraiment les parlementaires rendent leur défense bien difficile à ceux qui voudraient plaider pour eux ! — Guy de La Rochefoucault : *Une race en péril, les Abris du marin*, G. Crès, 5 fr. Il s'agit de la lutte contre l'alcoolisme en Bretagne ; les Abris du marin offrent aux pêcheurs tous les agréments du cabaret sans ses inconvénients. On ne se rend pas assez compte, en effet, de l'importance sociale du cabaret, mettons aussi de la brasserie ou du café ; ce sont au fond les vraies « Maisons de tous » que voudrait fonder l'apôtre social qu'est M. Henri Oger. L'absence, par exemple, de véritables cabinets de lecture dans une ville comme Paris est honteuse ; il faudrait que dans chaque quartier il y eût au moins un café ayant une salle de journaux, revues, brochures et volumes où l'on pût aller, pour le prix d'un bock, lire les publications nouvelles. Quant aux Palais du peuple, hélas, où sont les milliardaires donateurs ? — André Godard : *Les Réfections françaises. Les jardins-volières*, Perrin, 3 fr. 50. Ce livre touche à la science sociale (tout y touche !) car il montre le tort que fait à l'agriculture et à nos populations rurales la chasse à outrance des petits oiseaux. Tous les oiseaux, sauf ceux de proie, sont à protéger ; même ceux qui picorent quelques fruits ou quelques grains, car ils détruisent autrement d'insectes et de rongeurs. Et puis ce sont de si jolies bêtes ! Une fois de plus le beau et le bien sont d'accord à leur sujet, et aussi le vrai, ce qui réjouira l'ombre de Victor Cousin. — Abbé Jules Pacheu : *Des Béatitudes de l'Evangile, morale de maîtres ou morale d'esclaves*, Tralin, 3 fr. 50. Le livre de M. André Godard touchait à la religion, celui de M. l'abbé Pacheu y est en plein, d'ailleurs sans s'éloigner de l'actualité, comme le montre l'allusion à Nietzsche de son sous-titre. — Edouard Petit *De l'Ecole à la Guerre*, Alcan, 3 fr. 50. Recueil d'articles pleins de documents précieux sur le rôle des instituteurs, des élèves, des œuvres scolaires. La réorganisation, sur des bases de concorde synergique, de tout notre enseignement public, surtout des écoles primaires, devrait être au premier plan des programme des Réfections françaises, comme dit M. André Godard. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet de la plus haute importance.

HENRI MAZEL.

## *QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES*

**Les bénéfices de l'Offensive.** — Les armées russes ont de nouveau fourni, le mois dernier, un magnifique et utile effort. En une vingtaine de jours, du 4 au 23 juin, les troupes des généraux Broussilof et Letchitsky ont enlevé sur le front galicien 198.000 prisonniers non blessés et capturé 229 canons et 644 mitrailleuses, saus parler d'un butin considérable en matériel de toute sorte. Ce

brillant résultat à été obtenu en marquant une avance sensible de terrain sur les ailes de la position, sans cependant être assez importante pour modifier profondément la situation stratégique générale. Par cette vigoureuse action offensive, déclanchée par surprise, le général Broussilof a ainsi pris sa revanche du grave échec subi par son armée, l'année dernière, sur le front de Galicie. On se souvient que le 2 mai 1915 une offensive violente de l'armée de Mackensen emportait les lignes de la Dunajec et de la Biala et, après vingt jours de combats, enlevait à nos alliés 194.000 prisonniers, 128 canons et 368 mitrailleuses. Admettons ces chiffres sans les discuter.

Il est curieux de constater que le nombre de prisonniers, annoncé par les deux adversaires, à la suite de deux actions offensives séparées par plus d'une année, est à peu près le même. Accomplies dans des conditions analogues de surprise et de violence, elles se sont cependant déroulées dans des circonstances d'espace très différentes. La première, dirigée par von Mackensen, agit sur un front resserré, atteignant à peine une centaine de kilomètres, dans le couloir compris entre la Vistule et les Carpathes, elle tend à atteindre des résultats surtout en profondeur. Son effet de surprise, après 24 heures succèdant à une journée de bombardement violent, ne lui vaut qu'une vingtaine de mille prisonniers. Ce n'est qu'après le sixième jour de lutte que ce chiffre s'élève à 80.000, et il lui faut persévérer encore une dizaine de jours pour atteindre au chiffre imposant de 194.000 prisonniers, grâce à des enveloppements partiels d'unités surprises et bousculées qui ne peuvent échapper à l'étreinte. Ainsi, dans ce cas particulier, le phénomène s'accentue avec le temps, à mesure que se développe l'attaque, en coûtant des pertes sensibles à l'assaillant.

Le phénomène inverse se constate dans la série d'offensives brusquées prises par les armées du général Broussilof qui se déclanchent à partir du 4 juin sur toute l'étendue du front de la Volhynie à la Bukovine, soit sur un développement de 400 kilomètres. Autant qu'on peut le conjecturer, cette série d'attaques en échelon livre, dans leur première phase, aux mains de nos alliés un nombre relativement plus considérable de prisonniers que l'offensive de von Mackensen sur la Dunajec, dans le même temps, sans coûter à l'assaillant des pertes en proportion avec celles de l'adversaire. Un enseignement semble donc se dégager ici avec la force de l'évidence : l'offensive brusquée coûte à l'adversaire, qui s'est laissé surprendre, des sacrifices dont l'importance est en rapport direct avec l'étendue du front d'attaque. S'il s'agit de désorganiser l'ennemi, par des coups de boutoirs répétés, de bouleverser ses lignes de défense, en le privant d'un matériel important qu'il est souvent difficile et long de remplacer, il y a tout intérêt à procéder par des attaques brusquées

sur un front aussi étendu que possible. On peut ainsi causer un grand préjudice à l'adversaire sans qu'il soit nécessaire de réaliser une avance de terrain sensible en profondeur. Après la désorganisation d'une armée, les objectifs géographiques tombent d'ailleurs tout seuls. Cette désorganisation, c'est le premier but qu'il faut poursuivre. J'avoue que je n'étais nullement impatient de voir nos alliés entrer à Lemberg ou à Czernowitz : il m'importait davantage d'apprendre qu'ils avaient réussi à couper les lignes de retraite des armées des généraux Bothmer et Pflanzer et à les envelopper au moins partiellement. Ces simples réflexions, au sujet de deux actions offensives entreprises avec des effectifs à peu près d'égale force, mais dans des conditions de temps et d'espace très dissemblables, montreront-elles, avec une clarté suffisante, l'énorme bénéfice que les armées alliées pourraient recueillir d'actions offensives simultanées à large envergure déclanchées par surprise, sur nos différents fronts, même sans intention de percée ? Nous voulons l'espérer.

Le général Broussilof a fourni lui-même les raisons du grand nombre de prisonniers enlevés par ses troupes pendant les premières heures de l'attaque. Avec l'organisation actuelle des fronts de défense, a-t-il remarqué, il est très difficile aux défenseurs surpris de se sauver à travers le dédale de tranchées et de boyaux qu'ils ont mission de défendre ; toute lutte efficace leur devient rapidement impossible, car sur une succession de lignes minces il ne peut y avoir la cohésion qui règne au sein d'une troupe massée. Sans compter les unités qui se laissent prendre au gîte, comme cela s'est produit sur d'autres fronts, par défaut de vigilance ; sans parler de ceux qui se laissent prendre par lassitude.

Une observation d'un ordre plus important encore peut être faite au sujet des actions offensives de grande envergure qui ont eu lieu sur les différents fronts depuis le début de la guerre. Chaque fois qu'un des belligérants a conduit une action offensive, brusquée, en la poussant à fond au moins pendant un certain temps, il a déclaré après l'opération des pertes très inférieures à celles infligées à l'adversaire. Il y a là un fait constant, qui, malgré les déformations de tous les communiqués, quelle que soit leur source, doit comporter un fond de vérité. Il n'est d'ailleurs pas pour nous surprendre ; il s'explique très naturellement et il est de plus en conformité avec les enseignements du passé. Ainsi l'offensive française du 25 septembre 1915 et des jours suivants sur notre front de Champagne coûte à l'ennemi 30.000 prisonniers non blessés, 120 canons et au total, d'après notre Etat-major, la valeur de 3 corps d'armée ; et celui-ci déclare dans son compte rendu que ce brillant succès a été acheté au prix « de pertes relativement faibles ». Il nous serait difficile aujourd'hui, étant donné le laconisme des comptes rendus livrés à la publicité, de

fournir en nombre d'autres exemples venant à l'appui de notre thèse. Voici cependant une précision de plus haut intérêt : au cours de l'offensive dans le secteur d'Arras, en mai 1915, une division de notre XXXIIIe corps attaquant sur le front Ablain-Carency-Lorette-Souchez, accuse avoir enlevé 3200 prisonniers à l'adversaire et avoir enterré après l'action 3000 cadavres ennemis. Si l'on admet que cette division s'est battue contre des forces égales, c'est-à-dire contre une division, elle aurait infligé au défenseur des pertes atteignant près de 50 o/o de son effectif. Quant à ses propres pertes, elle n'avouait que 3200 tués, disparus et blessés, pour la plupart légèrement. C'est un neutre, M. Jean Debrit, qui signale ce fait ; son témoignage n'est donc pas suspect. D'ailleurs ce fait le surprend quelque peu. Il écrit : « Une attaque frontale de positions fortifiées, qui ne coûte à l'assaillant que le tiers de ce que la défense a coûté à l'adversaire, voici de quoi dérouter les notions classiques de la guerre les mieux établies. » Ce n'est pas notre avis. Au surplus, M. Jean Debrit en trouve lui-même l'explication, car il laisse entendre qu'avec la préparation actuelle de l'artillerie, tirant sur des défenseurs immobiles dans des ouvrages repérés, et le copieux arrosage que l'on connaît, il arrive que l'infanterie assaillante se trouve dispensée de toute lutte un peu vive. Elle ne fait qu'occuper le terrain au fur et à mesure qu'il est déblayé par les obus. C'est une observation que l'on a pu faire également pendant notre offensive en Champagne ; le fait s'est renouvelé aux Eparges, où, après une intense préparation de l'artillerie, nos troupes ont atteint le sommet du plateau sans éprouver de pertes. Ce n'est qu'une fois installées sur le plateau immobiles dans leurs retranchements, repérés par l'artillerie adverse, qu'elles eurent à supporter des pertes effroyables.

§

L'offensive tactique n'entraîne donc des sacrifices élevés que lorsque, s'épuisant elle-même, elle se trouve en présence d'un front qui a eu le temps de se réorganiser. A partir de cet instant, les fronts s'immobilisent de nouveau, l'offensive doit se cramponner au terrain et se transformer en défensive tactique, jusqu'au moment où, le calme revenu dans les lignes ennemies, elle puisse repartir sur de nouveaux frais, après avoir créé derechef les conditions favorables : surprise et violence, par l'intensité des effectifs. Il semble donc que si l'on doit renoncer à percer le front de l'adversaire, le meilleur moyen de lui nuire est de procéder à une succession d'offensives tactiques, qui le désorganiseront plus rapidement et plus sûrement que la guerre d'entonnoirs, plus coûteuse que l'on ne pense, et dont les sacrifices restent stériles. Remarquons que notre ennemi est dans la situation d'un assiégé. Toutes les attaques que nous livrerons sur son front de défense seront convergentes ; toutes les siennes ne peuvent être que

divergentes. Les premières tendent à concentrer nos efforts; les siennes ont pour effet de l'épuiser. Son intérêt est qu'on ne l'attaque pas, et pour masquer sa situation difficile, grâce à ses réserves d'hommes, dont hélas ! on est trop enclin à voir venir la fin, il donne de temps en temps des coups de boutoir que permettent une certaine inertie et peut-être une confiance excessive chez le parti opposé. Il en tire au moins des victoires morales, si l'on ne veut pas voir plus loin, qui raffermissent ses troupes et influencent les neutres.

Il n'est donc pas exact d'affirmer, comme certains protagonistes d'une doctrine que l'on veut donner comme officielle, que l'offensive « est la plus coûteuse des opérations », que le parti le plus sage est d'y renoncer et qu'en particulier l'offensive générale sur tous les fronts est une « bourde » qu'il faut résolument écarter. L'esprit d'orgueil des spécialistes est quelquefois à donner le vertige. Pour nous, il paraît essentiel de distinguer entre l'offensive, minutieusement préparée, qui se déclanche brusquement et que l'on poursuit jusqu'au moment où l'on constate que les effets de désorganisation ont cessé, et celle qui s'obstine contre une organisation puissante, que des succès partiels restent incapables de maîtriser. Il n'est pas d'exemple plus frappant, dans cet ordre d'idées, que celui de Verdun qui dure depuis plus de quatre mois. Le 21 février, une offensive tactique, exécutée par surprise sur un front d'attaque resserré, a permis aux Allemands de nous enlever un chiffre élevé de prisonniers et un nombre respectable de canons, sans éprouver de leur côté des pertes sensibles. C'est le bénéfice de toute surprise de ce genre, que nous venons de nous appliquer à mettre en lumière. Mais après trois jours, notre front était réorganisé, consolidé, et depuis ce moment on peut dire vraiment que l'offensive continuée avec acharnement par l'adversaire est probablement « la plus coûteuse des opérations ». Tant mieux s'il en est ainsi. Mais ceci est affaire de l'Etat-major allemand, et on devrait être assuré que, malgré son orgueil, il ne perd pas de vue les réalités. Cessons donc de lui prodiguer des avertissements et de lui crier casse-cou.

JEAN NOREL.

## *QUESTIONS COLONIALES*

**Le pangermanisme colonial sous Guillaume II** (**de 1888 à 1914**). Avec une préface de Charles Andler. Paris, Louis Conard, éditeur, 1916. — Dans l'intéressante collection de Documents sur le pangermanisme publiée sous la direction de M. Charles Andler, celui-ci a rassemblé sous ce titre *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II* (de 1888 à 1914) une série d'extraits d'auteurs allemands sur les essais d'expansion de l'Empire

pendant ces vingt-cinq dernières années. Ces extraits judicieusement choisis sont empruntés d'abord à ceux que M. Charles Andler dénomme les « théoriciens officieux du colonialisme allemand ». M. Alfred Zimmermann, économiste et historien, expose le point de vue de Bismarck en 1868. Le chancelier de fer était, à cette époque, tout à fait opposé à l'acquisition de colonies par l'État. Pendant la guerre de 1870, il résiste même aux chauvins allemands qui réclamaient l'annexion des colonies françaises. « Je ne veux pas du tout de colonies, déclare-t-il. Elles ne sont bonnes que comme bureaux de placement... Toutes ces affaires coloniales seraient pour nous comme la fourrure de zibeline doublée de soie des familles nobles polonaises qui n'ont pas de chemises. » En 1884, cependant, il se convertit au colonialisme et se montre partisan des colonies d'exploitation avec constitution de grandes compagnies à monopole. En 1886, il rend le Reichstag responsable des premiers déboires coloniaux de l'Allemagne. Le baron Karl von Stengel, haut fonctionnaire bavarois, membre de la *Société coloniale* et de la *Ligue navale* (*Flottenverein*), pangermaniste militant, constate l'échec du principe bismarckien en matière de politique coloniale. A son avis, l'Etat ne saurait s'en remettre à l'initiative privée du soin de fonder ou de gérer des colonies. Pour M. Ferdinand Wohltmann, technicien de l'agronomie coloniale, il n'est pas douteux que l'Allemagne ait besoin de colonies. C'est un droit en même temps qu'un devoir pour elle d'en posséder et l'expérience réalisée de 1885 à 1897 prouve qu'elle a été à la hauteur de la tâche colonisatrice qu'elle a assumée. A en croire l'amiral Bartholomæus von Werner, les colonies d'exploitation seraient préférables pour l'Allemagne aux colonies de peuplement, car elles sont « les seules qui procurent à la métropole du prestige et « de la force, qui offrent à l'excédent de population non seulement « une seconde patrie, mais conservent à la vieille terre natale les émi« grants qui s'y rendent et sont une source de richesse pour les colons « comme pour la mère-patrie. » Entre temps, l'amiral déplore la faiblesse du sentiment national allemand à l'étranger. L'agitation récente des progermains en Amérique n'a aucunement justifié ce jugement évidemment superficiel. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'il convient toujours de se méfier des Allemands surtout lorsqu'il se dénigrent eux-mêmes. Les dénigrements systématiques des Boches vis-à-vis d'eux-mêmes ne sont jamais désintéressés et ne tendent qu'à égarer le jugement de l'adversaire. Le célèbre polémiste Harden, notamment, a élevé cette tactique à la hauteur d'une institution. M. Bernhard Dernburg, financier de grande envergure, ancien secrétaire de la *Deutsche Bank*, directeur des colonies au ministère des Affaires dès 1906, professe que « le mouvement colonial allemand est une question nationale au premier chef ». Tout bon Allemand, tout

commerçant intelligent, grand ou petit, doit collaborer à la solution de cette question, dans l'intérêt de la grande patrie allemande. Avec M. Richard Krauel, vétéran du service consulaire et diplomatique, le point de vue change : il faut venir en aide aux colons allemands installés en pays étranger, favoriser leurs intérêts matériels, sans songer à des annexions politiques. C'est la conception célèbre du coucou. M. Albert Schaeffle est modeste : « On ne saurait, dit-« il, viser à germaniser l'Amérique du Nord. Nos efforts ne peu-« vent tendre qu'à obtenir une récompense durable pour l'appoint « considérable de notre labeur, une récompense se traduisant par des « relations commerciales. »

Dans le second chapitre de son recueil, M. Charles Andler a groupé des extraits significatifs d'auteurs relatifs aux principales organisations de propagande coloniale pangermaniste. M. Max Vosberg-Rekow, homme d'affaires, avocat consultant et publiciste, est le fondateur de la *Société pour la préparation des traités de commerce*. Par lui, la civilisation des peuples est liée à leur développement économique. L'Angleterre, à cet égard, peut servir de modèle, mais, les aptitudes de l'Allemagne ne le cédant en rien à celles de l'Angleterre, tous les espoirs sur mer et outre-mer lui sont permis. En 1894, M. Friedrich Lange fonde le *Deutsche Bund* (l'Alliance allemande) ou *Reines Deutschtum* (Ligue pour le germanisme pur). Il n'est pas satisfait de la politique coloniale allemande, alourdie par la bureaucratie centralisatrice qui étouffe les initiatives sous la paperasse. Il souhaite que tous les partis sans exception se convertissent à la politique mondiale, qui est la politique de la lutte, de la guerre, la grande loi de l'humanité. Le professeur bavarois Johannes Unold a contribué à la fondation du groupe *Kampf um das Deutschtum* (la lutte pour le germanisme). Ce qui l'intéresse par-dessus tout c'est la place prépondérante que doit se faire l'Allemagne dans l'Amérique espagnole : c'est elle qui doit recueillir la succession de Charles-Quint. Les Allemands ont là une mission civilisatrice supérieure à remplir. M. Julius Gœbel, de Francfort-sur-le-Mein, consacre son lourd pédantisme à l'étude du développement nécessaire de la culture allemande, de son infiltration croissante aux Etats-Unis, qui doivent être la terre d'élection du Germanisme. L'Autrichien Emil Jung rêve, lui, d'infiltration allemande en Océanie. Ces gens sont insatiables : tous les terroirs leur sont bons et idoines. Par contre, M. Heinrich Calmbach, scribe de la Ligue pangermaniste et rédacteur de l'*All-deutscher Katechismus*, ne se rallie pas à la conception du coucou qui pond ses œufs dans le nid d'autrui. « Dirigeons, conseille-t-il, notre émigration vers des colonies qui soient à nous et conservons ainsi pour nous le germanisme désireux d'émigrer ». M. Heinrich Class, avocat de Mayence, appartient à la catégorie des violents qui

poussent le gouvernement aux résolutions brutales et irréparables en lui reprochant sa faiblesse. Il veut que tout l'Ouest du Maroc appartienne à l'Allemagne. Il trouve à cette annexion nécessaire des raisons militaires, économiques et sanitaires, réfute toutes objections à cet égard et va même jusqu'à escompter, dans cette fin, une entente avec l'Angleterre et n'a pas assez de mépris pour l'attitude neutre de l'Autriche dans les affaires du Maroc. Enfin, il constate amèrement qu'au cours de ces mêmes affaires, l'attitude des dirigeants allemands a complètement « manqué d'intelligence ». M. Joachim von Bülow, au contraire, est un pangermaniste modéré. Au temps d'Agadir, il considère une occupation immédiate du Maroc par l'Allemagne comme inopportune et il ajoute, non sans cynisme, que « la France fera au Maroc les affaires de l'Allemagne ». Sans la guerre actuelle, c'eût, peut-être, hélas ! été vrai !

Voici maintenant les explorateurs allemands en Orient : l'orientaliste autrichien Aloys Sprenger découvre que l'Asie Mineure se prêterait à merveille à la colonisation allemande. En 1898, la ligue pangermaniste publie, dans le même esprit, un manifeste officiel aux termes duquel « la Turquie doit appartenir à l'Allemagne comme l'Egypte appartient à l'Angleterre ». Un lâche pseudonyme, *Amicus patriæ*, affirme que l'Allemagne a le droit de continuer en Turquie son œuvre de colonisation poursuivie séculairement par le refoulement des Slaves. Albrecht Wirth, partisan d'une expansion allemande sur le continent européen, la veut voir s'étendre également à l'Asie Mineure. Enfin, M. Hermann von Staden, contant le voyage du Kronprinz aux Indes, lui attribue d'importantes fins politiques pour un proche avenir.

Dans la troisième et dernière partie de son recueil, M. Charles Andler étudie le pangermanisme colonial dans ses rapports avec les principaux partis politiques allemands, et tel qu'il se manifeste dans ses revues et dans ses journaux. Dans la *Konservative Korrespondenz*, le prince de Bülow analyse à son point de vue la question du Maroc, « grelot que l'on pouvait agiter » en cas de besoin. M. Theodor Schiemann, dans la *Gazette de la Croix*, approuve avec réserve l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911. Il est l'inventeur de la fameuse formule aux termes de laquelle, dans une guerre anglo-allemande, la France, neutre ou non, servirait « d'otage » à l'Allemagne. M. Friedrich Naumann, fondateur du parti « national-social », envisage comme irréductible le conflit de l'Angleterre et de l'Allemagne en Orient. Il estime que les massacres de chrétiens en Orient n'intéressent pas l'Allemagne, que celle-ci doit régner dans la Méditerranée et, pour commencer, imposer une administration allemande à la Turquie. M. Gerhard Hildebrand, qui appartient à l'aile droite du parti socialiste-démocratique, constate la disproportion

choquante qui existe entre l'étendue de certains Empires coloniaux et la population des Etats possesseurs. Il faut des colonies pour l'Allemagne socialiste et, partisan de la paix, il veut une paix fondée sur l'égalité des droits. M. Paul Rohrbach, national libéral impérialiste, ancien théologien, est un des meilleurs écrivains coloniaux de l'Allemagne dont il a visité la plupart des établissements d'outre-mer. Tour à tour, il dogmatise à propos de la nécessité pour l'Allemagne de conquérir des débouchés au loin, du chemin de fer de Bagdad, de l'expansion intellectuelle et économique allemande, en Turquie, de l'influence allemande en Chine. Il proclame : « L'idée allemande, comme celle de Rome, ne peut être que maîtresse du monde ou elle ne sera absolument pas ! » Pas trop mauvais prophète, il prédit : « La guerre sera décidée sur le sol oriental. Il y va des Dardanelles ! Il y va de l'Egypte ! » Le célèbre Maximilian Harden, pangermaniste national-libéral-outrancier, est le type de ces écrivains ou polémistes, de ces aboyeurs jamais satisfaits qui attaquent sans cesse les dirigeants de l'Empire, en leur reprochant leur couardise et leur incapacité. Il les met en présence de la grande ombre de Bismarck et, par ce rapprochement insidieux, met en valeur leur médiocrité. Tactique facile et qui revient à stimuler les chefs en les couvrant d'outrages. Sa manière est trop connue pour que j'y insiste...

En somme, sous la plume de tous ces écrivains et publicistes, théoriciens purs ou hommes d'action, nous retrouvons diversement formulée selon les caractères et les talents, mais toujours identique quant à l'inspiration et au but, la conception de l'Allemagne supérieure, du peuple élu qui doit civiliser le monde et le dominer.

Dans les circonstances actuelles, alors que nous sommes au plus fort de la lutte, il est bien difficile de réaliser un jugement impartial. Si objectif qu'on se veuille être, on prend parti et la position « au-dessus de la mêlée » n'appelle que des coups de pied au derrière bien mérités de la part de ceux qui sont « dans la mêlée » et se font tuer.

Il apparaît donc inopportun de formuler une opinion arrêtée sur la valeur et les vraies directions de l'esprit colonial allemand. Tous ces écrivains, dont M. Charles Andler nous donne de copieux extraits, d'ailleurs fort judicieusement choisis, nous apparaîtraient comme d'insupportables mystiques mégalomanes, si, parallèlement, nous négligions de considérer le *fait* considérable qui correspondait à toute cette littérature, et ce fait, c'était tout simplement l'emprise toute puissante de l'empire allemand sur le monde entier.

Littérature de matamores, soit, mais aussi réalisation d'ogres formidablement armés. L'une pourrait excuser l'autre. Il est incontestable qu'à ne considérer que le fait, à la veille de la guerre, les Allemands, tard venus dans la vie coloniale, avaient mené à bien de cu-

rieuses entreprises coloniales, et que Tsingtao, notamment, se présentait comme une colonie modèle en pays étranger. Le fait donnerait donc raison à la bande des hurleurs du Deutschtum. Ceci, pour parler comme Guglielmo Ferrero, à ne se placer qu'au point de vue de *la quantité.* Mais le fait, pour être sainement jugé, doit être aussi, et surtout, envisagé au point de vue de *la qualité.* Or, considérée sous cet angle, la colonisation allemande, les premiers battements d'aile de l'aigle sur les territoires lointains, s'avèrent comme singulièrement médiocres et terre à terre : c'est de la besogne de rapace, sans élégance, sans noblesse, partant, sans solidité. Certains Allemands moins aveuglés par la folie mystique de la toute-puissance le reconnaissent eux-mêmes. C'est ainsi que Bernhard Dernburg avoue que c'était bizarrement préluder à la mise en valeur de l'Afrique Occidentale allemande que de faire crever de faim et de soif au désert toute la main-d'œuvre utilisable du pays sous les espèces de 150.000 malheureux Herreros. Les Allemands se sont, à bon droit, toujours méfié des doctrines humanitaristes. Ce n'est pas moi qui les en blâmerai. Rien de plus malsain, de plus naïf pour un peuple que ces doctrines amollisantes et destructrices de toute énergie. Mais, il y a une mesure à garder et cette mesure, en bonnes brutes qu'ils sont, les Allemands ne s'en sont point préoccupés. La raison du plus fort est toujours la meilleure et la vie, dans son évolution, se soucie assez peu de la justice et du droit. La justice et le droit, sans force qui les soutienne, sans artillerie lourde, pure billevesées! Mais il y a des catégories à établir, dans la force, des nuances à ménager, des réactions à prévoir. Les Allemands n'ont prévu ni les nuances ni les réactions. Or, c'est une terrible faillite que celle de la force qui se croyait toute puissante, quand elle rencontre des réactions insurmontables et se heurte à une coalition intraitable d'individus et de peuples qui, eux aussi, veulent vivre, qui, eux aussi, forts de leurs traditions et de leur passé, ne veulent point céder le pas. C'est là le point faible du *Kolossal* ! Ne se préoccuper que des réalités, c'est parfait, mais encore faut-il aller au fond des réalités qui ne sont parfois que de passagères apparences. A n'envisager la force allemande qu'au point de vue colonial, il faut reconnaître que son œuvre fut médiocre. Un ancien colon de l'Afrique Occidentale allemande a traduit ainsi la pensée profonde de l'Allemagne coloniale : « l'Etat moderne, en tant que puissance coloniale, « commet vis-à-vis de ses sujets le plus grand des crimes lorsque, « se laissant hypnotiser et dominer par de confuses idées humani- « taires, il épargne, aux dépens de ses propres nationaux, des races « nègres vouées à disparaître. C'est pourquoi, il est nécessaire de « faire dans le sud-ouest table rase. » Cette assertion ne peut être formulée que par une brute en délire, et, en déshonorant à jamais la saine et logique conception de la Force, légitimerait les lamentations

des indigénophiles pleurards. Elle ne peut, de plus, émaner que d'un imbécile, qui, sous couleur de réalisation prompte, perd de vue les contingences les plus immédiates. En effet, les Européens, eussent-ils même une santé d'Allemands, ne peuvent travailler manuellement dans les pays équatoriaux et tropicaux. Supprimer la main-d'œuvre locale, massacrer la population indigène sous couleur de pangermanisme, c'est s'interdire à tout jamais toute œuvre coloniale sérieuse.

A rapprocher des résultats atteints par les coloniaux allemands ceux obtenus en Angleterre ou en France, il faut bien reconnaître qu'en dépit de toutes les erreurs commises et de la part trop grande faite à certaines conceptions théoriques qui ne valent pas pour l'exportation, c'est la France et l'Angleterre qui ont « le mieux agi et le plus pratiquement ». Le fait des deux empires coloniaux de la France et de l'Angleterre demeurant soumis et bien en main après vingt-quatre mois d'une guerre à alternatives diverses, est tout à l'éloge de la domination française et de la domination britannique. Si le hasard avait donné l'Inde aux Allemands, auraient-ils fait table rase des deux cent cinquante millions d'Indous qui l'habitent ? En vérité, la force comme la faiblesse a ses folies. Ces Allemands abîment et gâtent tout ce qu'ils touchent. D'une conception claire et logique en rapports étroits avec la vie ils ont fait une théorie de possédés mystiques se traduisant dans les faits par une effroyable boucherie.

A se placer, pour une fois, au-dessus de la mêlée, c'est là le crime le plus abominable des Boches : faute d'un peu d'idéal, faute de mesure, faute aussi *d'esprit de finesse*, ils ont travesti la belle et saine loi du *Fait* en un stupide serment d'apaches !

CARL SIGER.

## *LES JOURNAUX*

*Emile Faguet, critique rétrospectif* (L'Opinion, 10 juin). — *Chants de guerre allemands* (Le Temps, 17 juin). — *L'Amour de la France pour la France* (Le Journal, 19 juin).

Emile Faguet a assez longtemps survécu à son talent pour qu'on puisse déjà porter sur son œuvre un jugement certain. Il a tenu une grande place dans la critique, et pourtant il ne fut pas un grand critique, car il ne fut, en somme, qu'un critique rétrospectif, rejugeant la production des siècles passés. Il ne fut, en aucune façon, un créateur de valeurs actuelles, parce qu'il ne comprit pas le présent : il n'a jamais révélé aucun écrivain nouveau. Fils de professeur et professeur lui-même, il était buté au classicisme et le cherchait jusque dans les manifestations les plus dévergondées de notre dernière littérature. On lui a reproché de n'avoir pas compris Baudelaire : il fut sincère en l'avouant, car sa sensibilité s'était refermée

sur la poésie du XVIIe siècle, qu'il connaissait merveilleusement. Sur ce sujet il avait plus tôt fait d'écrire un livre, que d'autres un article. Le XVIIIe fut aussi de sa part l'objet de nombreux volumes, provoqués par des ouvrages d'actualité. Ses livres ne sont d'ailleurs que des conversations écrites, d'un style haché, coupé de mille redites, de reticences, de reprises de motifs indéfiniment développés... Il n'y a peut-être pas une page vraiment écrite dans toute l'œuvre de Faguet, et on se demande ce que la postérité, encombrée de tant de volumes, en retiendra. Peut-être ces tout petits livres sur *l'Amitié*, *l'Amour*, *le Patriotisme*, etc., qui sont du Sénèque à la portée des bourgeois. Faguet a dit lui-même combien l'art de Flaubert le déconcertait, lui paraissait un inutile décor, à lui qui avait un tel impuissant dédain de l'art. Cette sorte de vulgarité de style, on la retrouve dans ses idées qui ne sont d'ailleurs que des idées très courantes, très assimilables aux cerveaux des petites oies blanches des *Annales*.

Ce style de Faguet, dilué à l'infini,est la manifestation d'une sorte de maladie: la verbomanie, ici transposée en scriptomanie. Les psychiatres étudieront son cas.

Il y a de lui un livre intitulé : *En lisant Nietzsche*, très significatif de sa manière, de sa méthode qui est de ne pas avoir de méthodes. Il lit et écrit en même temps les réflexions que soulève cette lecture. Mais il ne synthétise pas l'œuvre lue ; c'est dès la première page, dès la première ligne qu'il part, explique, critique, contredit, ne jugeant sa propre pensée que jetée devant lui sur le papier. Il a écrit sur tout, et jamais avec une incompétence absolue, excepté sur la poésie peut-être : il ne découvrit que Rostand, et c'est moins le poète que le dramaturge qui le charmait. En fait, Emile Faguet n'excella que dans la critique rétrospective; il demeure un professeur de belles-lettres. Son meilleur livre est le premier qu'il publia sur le *Théâtre au XVIe siècle*.

Mais voici la petite étude que M. François Albert consacre à Emile Faguet dans **l'Opinion** ; elle nous dira tout ce qu'il y avait de séduisant et de sympathique chez cet homme peu combatif et qui a subi la gloire plus qu'il ne l'a désirée.

C'est une des intelligences les plus vives, les plus curieuses, les plus encyclopédiques de notre époque qui disparaît, l'une des plus sympathiques aussi, car le zèle sincère qu'il apportait à la défense de ses opinions ne l'incita jamais aux polémiques personnelles et son indulgence égalait sa compréhensive souplesse.

Laborieux et simple, il n'a pas connu dans la vie de joie meilleure que celle de lire, à moins que ce ne soit aussi celle d'écrire, car il n'était pas de lecture qui ne suscitât aussitôt chez lui la réaction d'où jaillissaient un, deux, plusieurs articles, qu'il couchait sur le papier au plus vite, pour la

seule satisfaction de son esprit, sans même se demander s'ils verraient ensuite le jour de l'impression. Je suis convaincu qu'on trouvera chez lui, ainsi que dans maints bureaux de rédaction, d'innombrables manuscrits, sur les sujets les plus divers, et dont il avait, tout le premier, perdu le souvenir. Ils étaient tombés de sa plume comme des fruits mûrs. A ses yeux, nulle autre occupation n'était digne de la vie d'un sage que de s'initier à tout ce que des esprits cultivés, de quelque génération et de quelque nationalité qu'ils fussent, avaient pu penser sur tous les sujets qui ont exercé la réflexion humaine. Il sortait peu, ne voyageait pas du tout, n'avait pas contemplé d'autre paysage que celui de la rive gauche et celui de son Poitou. En revanche, son avidité à connaître tous les paysages intérieurs qui se sont révélés par les livres était insatiable. Tous l'intéressaient : barde archaïque ou poète ultra-décadent, métaphysicien perdu dans l'absolu ou fantaisiste épistolier, classique voué à l'eurythmie ou romantique débridé — il savourait avec une égale ardeur la jouissance de s'assimiler ces divers types d'humanité, de les pénétrer, de les retourner, de les disséquer. Nul ne fut plus accueillant, plus éclectique, et plus *fouilleur* d'intelligences que cet essayiste supérieurement intelligent lui-même, au sens que Thiers donnait à ce mot : l'art de comprendre et de faire comprendre.

D'où il ne faudrait néanmoins pas conclure que cet amateur qui dégustait avec délice la pensée d'autrui fût simplement un dilettante. Nul scepticisme en sa manière. Après avoir étudié et démonté le mécanisme des styles ou des systèmes, il critiquait et il jugeait. Alors il manifestait des opinions fort arrêtées sur quelques grands problèmes très généraux. Il était libéral avec entêtement, presque avec mysticisme et se défiait d'instinct de toute intervention de l'Etat, dès qu'elle excédait ses tâches essentielles d'ordre et de police. Il était traditionaliste et plus enclin à s'inspirer des exemples du passé que des aspirations d'avenir. Il était classique, c'est-à-dire épris d'équilibre, de mesure, de « bon sens » — comme on l'entendait au dix-septième siècle. Il n'a eu qu'une bête noire, lui qu'on savait si universellement bienveillant : Voltaire, à qui il ne semble pas avoir pardonné le caractère surtout négatif de son œuvre. N'exagérons pas cependant, car Faguet ne savait pas haïr à fond : aussi sur le talent de ce même Voltaire a-t-il écrit des pages parfaites, de même que son goût classique ne l'empêchait pas de connaître Victor Hugo par cœur et de s'extasier devant ses métaphores comme un enfant aux jeux du cirque.

Ces quelques principes solidement admis, Emile F[illegible]uet devenait d'un hardiesse et d'une indépendance d'esprit dans le déta[illegible] de ses jugements qui, souvent, surprenait et déconcertait. Alors, on le découvrait presque révolutionnaire. Et c'est en quoi surtout il séduisait la jeunesse étudiante, qui le considérait comme un « avancé », parce qu'il avait apporté en Sorbonne comme un courant d'air vif, une largeur de goût, un éveil à toutes les idées, un désir de s'ouvrir à toutes les suggestions, dont ces murs austères n'avaient jamais connu d'exemple. Sa prodigieuse lucidité le mettait d'emblée en harmonie intellectuelle avec tous les interlocuteurs, qu'ils fussent les grands maîtres d'autrefois ou les humbles débutants du jour. Et, comme il trouvait de tous quelque chose à retenir, donc à louer, donc à encourager, sa compréhension sympathique faisait figure de hardiesse

et ce traditionaliste était aimé comme un novateur qui eût avec irrévérence secoué la poussière de vieilles superstitions.

Ce grand patriote, que hanta constamment l'anxiété de la revanche, était bien de son pays et plus spécialement du Poitou, auquel il appartenait par ses plus anciennes origines. Il en avait la clairvoyance avisée, le fin bon sens, le perpétuel besoin de se tenir au courant, d'élargir son horizon, une certaine âpreté au travail, une haute indépendance de caractère, une incontestable audace de pensée — étant mis en réserve, comme en une arche sainte, certains points de repère intellectuels ou sentimentaux auxquels il semblerait dangereux de toucher.

Il en avait aussi l'extérieur un peu fruste. Nul souci d'élégance ; une ignorance complète du luxe. Son appartement était un laboratoire d'où il sortait en habit de travail. Il faisait tous les jours à peu près la même promenade, comme un bourgeois de province. Il marchait le nez au vent en fumant son cigare. Il s'arrêtait au moindre spectacle, souriait, hochait la tête, marmottait quelques paroles : une pointe, une formule lui étaient venus à l'esprit et il les notait intérieurement. Puis il allait acheter un journal, très vivement le parcourait, s'arrêtait soudain, l'air un peu songeur : il avait trouvé un sujet d'article. De là, il se rendait en Sorbonne ou dans quelque « librairie », pour parler comme Montaigne. Il feuilletait allègrement, avec amour, un, deux bouquins, s'agitait, gesticulait : il avait conçu le plan d'un nouveau livre.

Traditionaliste qui semblait aux timides un novateur : voilà la raison de son succès.

§

Je trouve dans **le Temps** cet article de M. Lucien Delabrousse sur *Les Chants de guerre allemands*. Si, écrit-il, la guerre est l'industrie nationale de la Prusse, cette industrie a été aidée, dans une large mesure, par l'enseignement des universités et de l'école, ainsi que par l'action des poètes sur les foules :

A la veille de la guerre de 1813, à laquelle les Allemands ont donné le nom de « guerre de la délivrance », Stein et Scharnhorst furent puissamment secondés dans la tâche de soulever la Prusse et l'Allemagne contre les Français, non seulement par le philosophe Fichte, l'auteur des « Discours à la nation allemande », mais par deux poètes, Théodore Kœrner et Maurice Arndt. Le premier, qu'on a surnommé le Tyrtée de l'Allemagne, et qui tomba frappé à mort dans un combat près de Rosenberg, avait lancé ce refrain :

> Le Dieu juste est avec nous ; hurrah ! frères, sur l'ennemi !
> Hurrah ! pour affranchir le Rhin, notre père !
> Hurrah ! pour venger notre mère l'Allemagne !

Quant à Arndt, qu'on appelait *Franzosenfresser* (dévoreur de Français), la sauvage énergie de ses chants transportait d'admiration et d'enthousiasme les combattants de Lutzen, de Dresde et de Leipzig.

Tout le monde sait qu'en 1814 et en 1815, la Prusse et les nations germaniques avaient l'espoir que le congrès de Vienne ferait don à l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine. Lorsque l'Europe opposa un refus à ces

outrecuidantes prétentions, il y eut une explosion de colère dans tous les pays allemands. Les poètes se firent les interprètes du sentiment populaire. Voici en quels termes s'exprimait, en 1820, Alexandre von Schleinitz :

O Strasbourg, Strasbourg, ville magnifique que nous enleva la Perfide, Strasbourg, ô Strasbourg, nous ne t'abandonnerons jamais, tu nous attires par tes charmes. Nous voulons te protéger. Tu seras notre plus beau joyau. Jamais nous ne t'avons oubliée.

Et s'adressant à la cathédrale, il ajoutait :

Toujours, hélas ! nous te regarderons avec tristesse et amour, ô cathédrale ! autrefois l'honneur et la gloire de l'Allemagne.

Cinquante ans plus tard, des tranchées allemandes creusées devant la place forte s'élevait un autre chant :

O Strasbourg, ville admirablement belle où sont enfermés tant de soldats.
... O Strasbourg, ô Strasbourg, la ville de mon cœur, éveille-toi de tes rêves ténébreux, tu dois être sauvée !
L'heure a sonné, tes frères accourent en foule. Un héros aux cheveux argentés marche sur le brigand.
Si ce héros me sauve mon enfant, je lui tendrai la main ; qu'alors il soit appelé empereur dans tout le pays allemand.

C'était l'heure où, de la Bavière et de Bade, des trains de plaisir amenaient des foules allemandes voir un inoubliable spectacle : celui de Strasbourg en flammes ! Les compatriotes d'Alexandre von Schleinitz avaient manifesté leur amour pour la cathédrale, cette merveille de l'art gothique, en la criblant d'obus, et affirmé leurs sentiments de fraternité à l'égard des Alsaciens, par ce bombardement sauvage des mois d'août et de septem- 1870, qui couvrit le sol de la vieille cité alsacienne de sang et de ruines.

Après Schleinitz vint Becker dont le chant de guerre : *Die Wacht am Rhein*, amena l'immortelle riposte d'Alfred de Musset :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.

Tandis que les hommes que la révolution de février 1848 avait portés au pouvoir en France donnaient aux gouvernements de l'Europe des assurances pacifiques, un autre poète adressait aux Allemands ces excitations furieuses :

Bondissez comme une mer sans rivages par-dessus les Français. Tous les champs, tous les lieux, faites-les blanchir avec leurs ossements. Ceux que que les vautours et les renards auront épargnés, jetez-les aux poissons. Arrêtez le Rhin en construisant des digues avec leurs cadavres. C'est une joyeuse chasse comme lorsque les chasseurs suivent la trace du loup. Assommez-les ; le jugement de l'histoire ne vous demandera pas pourquoi.

La guerre de 1870-1871 fit voir que les Allemands avaient entendu ces conseils et les avaient suivis. Le traité qui mit fin à cette guerre leur donna Strasbourg et Metz, l'Alsace et une partie de la Lorraine. Se sont-ils au moins montrés satisfaits après le démembrement de la France ?

Voici le chant de l'armée bavaroise :

Les hussards chantent, la poudre gronde, nous suivons tous le général Wrede qui, pour nous, a déjà gagné mainte bataille...
— Frères, si nous n'avons pas un sou, entrons en France, nous trouverons de l'argent là-bas !

— Frères, si nous n'avons pas de souliers, allons en France pieds nus ; là-bas on trouve à se vêtir et à se chausser.

— Frères, si nous n'avons pas de vin à boire, il y en a en France; allons là-bas, nous défoncerons les tonneaux des Français!

— Frères, ne craignez pas de tirer ni de frapper! Toujours en avant! Toujours contre la France et les Français!... Les hussards chantent, la poudre gronde », etc.

Vers 1873, un certain Wilhelm Jensey publia, sous ce titre : *Biens perdus et retrouvés*, un chant dont les premières strophes racontaient un voyage en France. Le train courait sur les rails. Aux arrêts retentissaient les noms de Nancy, de Thionville, de Sarreguemines, de Montbéliard, que le vent d'Allemagne transformait en ceux-ci : *Nanzig, Diedenhofen, Saargemund* et *Mümpelgard*. Voici la fin :

« Et si vous dormez, vous les Français, nous sommes éveillés maintenant ; nous avons entendu résonner à nos oreilles les vieux noms d'autrefois !

» Souffle dans le cor, souffle ta fanfare, compère ! En route pour réclamer notre héritage. En route pour *Nanzig, Diedenhofen, Saargemund* et *Mümpelgard !* »

Mais nous nous sommes réveillés, nous les Français, et nous aussi voici que nous réclamons notre héritage.

§

Voici les très belles paroles que M. Henri de Regnier écrit à ce sujet dans le **Journal** : *La Grande Conquête morale :*

Je crois que cette guerre, en son héroïque atrocité, en ses douloureux sacrifices, en ses misères et en ses gloires, aura donné à la France, à un degré plus haut, plus conscient, plus fort, plus sacré, le respect et l'amour d'elle-même. L'amour de la France pour la France sera la grande, la profonde conséquence de l'après-guerre, sa grande conquête morale, sa plus magnifique récompense. Ce sera le signe distinctif de la période qui s'ouvrira alors. Après l'épreuve qu'elle aura subie, la France s'aimera davantage et mieux ; elle s'estimera à sa vraie valeur avec une juste fierté. Elle s'aimera non pas d'un amour de vanité et d'égoïsme, mais d'un amour ému, grave, réfléchi. La France aimera la France.

Certes, ce sentiment existait déjà chez les Français d'avant 1914, mais quelle ampleur, quelle force, quelle exaltation il aura pris durant ces âpres et sanglantes années traversées! Certes, malgré certaines discordances superficielles, ce sentiment d'amour pour la Patrie était bien vivant en nous avec l'acceptation de tous les devoirs et de tous les sacrifices qu'il comporte. On l'a bien vu lorsque tous les cœurs français ont battu à l'unisson, dans un sublime élan de colère et d'enthousiasme. C'est qu'à ce moment la nation entière a compris qu'il s'agissait vraiment de l'existence même de la Patrie. Cette fois, comme au temps de la première République et du premier Empire, ce n'était plus contre un régime ou contre un homme que se ruait l'ennemi, c'était contre la France qu'il précipitait ses hordes conquérantes. C'était elle qu'il voulait anéantir.

Et le miracle eut lieu, et ce fut l'amour qui l'accomplit. Miracle admira-

ble ! L'image de la Patrie s'en est transfigurée et il lui en restera à jamais, aux yeux de ses fils, une auréole de gloire. Que cet amour de la France pour elle-même ne supprime aucune des difficultés de demain, il serait vain de le méconnaître, mais combien il aidera puissamment à les surmonter ! Les blessures guérissent mieux dans la lumière et quelle plus radieuse clarté que celle d'une aurore d'espérance et de certitude !

Puissent ces paroles être des paroles prophétiques.

R. DE BURY.

## *MUSIQUE*

**Wagner et les Français** (*Suite*). — M. Poueigh a d'ailleurs une manière à lui de citer. Comme j'ai dû le faire jusqu'ici, je reproduis les assertions à propos desquelles il me fouaille, en soulignant toujours en *italiques* ce que M. Poueigh en retrancha.

Wagner eût pu nous insulter et nous haïr *sans cesser d'être le prodigieux génie dont le respect s'impose à nous comme à tout l'univers.* Or, il ne l'a point fait : ceux qui le prétendent ignorent ce dont ils parlent ou sont des imposteurs. Il eut toujours, bien au contraire, un faible, une attirance à notre égard ; *il n'a jamais manqué de nous rendre justice, et même avec chaleur et émotion, chaque fois qu'il en rencontra des prétextes, et il faut bien avouer que, musicalement, ils étaient plutôt rares de son temps. Si certes il nous critiqua,—(dame ! on n'est pas parfaits...) — la citation de M. Ch.-H. Hirsch dans le Mercure du 1er janvier démontre que ses jugements sur ses compatriotes n'étaient pas moins cruels que ceux qu'il a portés à notre endroit.*

Voilà ce que j'ai écrit et dont je prends la responsabilité. Et, comme c'est « la vérité », la preuve m'en est bien facile. Ce ne seront pas M. Tissot ni Mme Bernardini qui répondront pour moi, mais les actes et les paroles mêmes de Wagner. En 1839, Wagner fut attiré par Paris comme le papillon par la lumière. Chef d'orchestre inconnu à Magdebourg et à Riga, le goût perverti par le répertoire qu'il lui fallait y diriger, détourné des classiques par la médiocrité des exécutions allemandes, il venait à Paris avec, sur le chantier, un opéra dans le style italien dont il espérait récolter « le succès » et la fortune. *Une Communication à mes Amis*, publiée en 1851, douze ans après, nous renseigne sur son état d'âme à ce moment :

Quand j'assistais, ce qui du reste n'était pas très fréquent, aux brillantes représentations du Grand Opéra, montait en moi une ardeur orgueilleuse qui m'exaltait jusqu'à l'envie, jusqu'à l'espérance, jusqu'à la certitude même d'y pouvoir triompher un jour : faire servir cette splendeur à traduire une intention artistique susceptible de déchaîner l'enthousiasme m'apparaissait comme le point culminant de l'art, et je ne me sentais pas le moins du monde incapable d'y atteindre. (Œ. IV, 48/9.)

Cette vision prophétique ne devait pas se réaliser de son vivant.

Au lieu de cela, dans cette capitale européenne du théâtre, l'auteur de *Rienzi* ne trouva que des déboires, mais en revanche, nos concerts du Conservatoire lui révèlent le génie de Beethoven, qu'alors il méconnaissait ; il y « éprouve une émotion d'autant plus profonde qu'elle était inattendue », et qui « l'initie de nouveau aux merveilleux secrets de l'art véritable ». Il proclame : « Celui qui veut connaître à fond la *Neuvième Symphonie* de Beethoven doit l'entendre exécutée par l'Orchestre du Conservatoire de Paris. » (Œ. 27). Et, dans *Ma Vie* (I, 294), il ajoute :

La période décadente de mon goût, qui avait précisément commencé par le trouble où m'avait jeté l'exécution [en Allemagne] de l'œuvre de Beethoven et qui s'était malheureusement développée pendant mon insipide carrière de directeur de théâtre, prit fin dans la honte et le repentir.

Il entend *Roméo et Juliette* de Berlioz et « un monde nouveau s'ouvre pour lui ». Dans *Ma Vie*, dictée trente ans plus tard à sa femme Cosima, après les articles haineux dont Berlioz avait salué ses concerts de 1860 et la joie qu'il avait affichée à la chute de *Tannhaeuser*, Wagner redit son admiration émue pour la *Symphonie funèbre et triomphale* et conclut : « Je compris alors la grandeur et l'énergie de cette nature d'artiste incomparable, unique au monde. »

Redevenu chez nous « musicien » et pur artiste, il y prend enfin, par surcroît, conscience de son propre génie. Il compose à Meudon *le Vaisseau-Fantôme* en sept semaines. Ce sont là des choses qui ne s'oublient pas. Aussi, malgré ses déceptions, ses irritations, ses dégoûts, qu'il formula parfois avec la vivacité impulsive naturelle à son tempérament, Paris conservera pour lui l'attrait presque invincible de ces souvenirs de jeunesse exubérante et passionnée. Il y revient en 1850, exilé, et dans l'assez manifeste dessein de s'y établir et d'y créer son œuvre. Il écrit à Liszt, de Zurich, le 5 décembre 1849 :

La question que j'ai à résoudre à l'égard de Paris m'est devenue claire ; la voici : rester immuablement fidèle à mes aspirations personnelles et, cependant, dans ce que j'entreprends et fais, avoir toujours Paris en vue... demeurer ce que je suis, et, en tant que tel, me proposer sans ambages de parler intelligiblement aux Français.

Il s'aperçut bien vite de l'incompatibilité essentielle qui séparait son art de celui qui régnait alors sur nos scènes lyriques, et ne lui en interdisait pas moins l'accès que les intrigues de la presse et des milieux théâtraux sournoisement entretenues par la jalousie de Meyerbeer flairant un rival. Il partit donc bientôt, cruellement détrompé, et néanmoins, peu après, de Zurich, le 2 octobre 1850, après avoir relaté quelques appréciations allemandes sur ses ouvrages, il écrivait encore à Liszt :

Combien je me suis réjouis, au contraire, de voir un Français, qui est tellement plus loin de moi, utiliser tes indications pour une étude aussi compréhensive que celle de Nerval dans le feuilleton de *la Presse*. Il y a maintes erreurs là-dedans, mais cela n'importe guère au fond. Nerval n'en a pas moins su se faire et exposer d'après toi une image de mon art clairement et nettement conforme à mes idées. — Ah ! le plus terrible c'est un littérateur allemand bel esprit !

Il nous revient en 1853, sans but précis, pour le plaisir d'être à Paris en compagnie de Liszt qu'il y appelle, la même année, de Saint-Moritz :

Dis-moi, cher Liszt, as-tu définitivement renoncé à aller à Paris ? Un rendez-vous avec toi là-bas me serait pourtant bien plus agréable qu'au milieu de la trivialité de Bâle.

Et voici l'un des traits que, dans *Ma Vie* (III, 89), il rapporte de ce voyage :

Une impression des plus stimulantes, et presque comparable à celle que m'avait produite jadis la *Symphonie avec chœurs* au Conservatoire, fut celle que je ressentis à l'audition des quatuors en *mi* ♭ et en *ut* ♯ mineur de Beethoven, à laquelle nous avions été invités par la Société des Quatuors Maurin-Chevillard. A ma très heureuse surprise, je reconnus de nouveau les avantages énormes du zèle intelligent par lequel les Français se rendent maîtres des trésors d'une musique qu'en Allemagne on traite encore si brutalement. A Paris seulement, j'appris à connaître vraiment le quatuor en *ut* ♯ mineur, et, pour la première fois, je compris clairement sa mélodie. Ce séjour à Paris ne m'eût-il laissé que cet unique souvenir, celui-ci eût suffi pour me rendre cette époque inoubliable.

En 1859, réfugié à Venise après la crise douloureuse qui l'avait obligé de quitter Mathilde Wesendonck et d'abandonner « l'Asile », c'est encore vers Paris que se dirigent ses pensées, et de nouveau avec la velléité d'y élire pour toujours domicile. Il écrit à Liszt, le 23 février :

Ton conseil de m'établir durablement à Paris, au cas où l'Allemagne me demeurerait fermée, concorde absolument avec mes propres intentions... Je ne puis supporter plus longtemps cette ambiance de torpeur. Le manque de toute excitation extérieure à la vie et à l'action me ruine la santé. Paris est le séjour fixé pour moi par le destin.

Et de Lucerne, le 19 août 1859 :

Je ne puis rien te dire sur mon sort. Je ne sais encore de quel côté je me tournerai. Mon désir est de choisir Paris pour résidence — en y vivant d'ailleurs tout à fait retiré.

Il y arrive donc en janvier 1860. Il devait y rester plus d'un an, et il faut lire, dans son autobiographie, le récit de ses relations cordiales avec Foucher de Careil, Champfleury, Baudelaire, Villot, Gustave Doré et même aussi M. Saint-Saëns, alors en son vingt-cin-

quième printemps. C'est ici que se place, après le four de ses concerts de 1860, l'aventure de *Tannhaeuser* tombé sous la cabale des membres du Jockey-Club qui, expliquait gravement à Wagner le Ministre d'Etat, Comte Walewski, « ne dînant qu'à huit heures et n'arrivant au théâtre qu'à dix », exigeaient « un ballet au milieu du second acte ». Et c'est en les termes suivants que, dans un compte-rendu pour l'Allemagne, publié dans le supplément de la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 7 avril 1861, Wagner en exprima sa rancune à l'égard des Français :

A ce qu'il me semble, vous avez été, sur le caractère de cette représentation, tenu intentionnellement dans l'erreur jusqu'à présent, et vous auriez grand tort d'en tirer, en général, une appréciation du public parisien, flatteuse pour le public allemand, mais injuste en vérité. Je persiste, au contraire, à attribuer au public français des qualités très agréables, notamment une compréhension très vive et un sentiment de la justice véritablement magnanime. Un public, je dis : un grand public, duquel je suis personnellement inconnu, qui a appris journellement, sur moi, par les journaux et les bavardages des oisifs, les choses les plus absurdes, et qu'on a travaillé contre moi avec une rage presque sans exemple, voir ce public, prodiguant à plusieurs reprises, et pendant des quarts d'heure, d'épuisantes manifestations enthousiastes, se battre contre un clan pour moi, cela devait me toucher chaleureusement, eussé-je été l'homme le plus indifférent du monde. (Œ. VIII, 16.)

La chute de ses espérances était cependant profonde. Avant la représentation, en effet, dans une lettre privée, il mandait à Wesendonck, le 20 octobre 1860 : « On répète à l'Opéra *Tannhaeuser*... Dans aucun théâtre, je n'ai encore trouvé une ponctualité pareille et des soins si minutieux consacrés à chaque détail... Je déclare hautement que je n'ai encore jamais été à pareille fête et qu'en Allemagne cela ne m'arrivera certainement jamais. » Le 13 septembre, dans une lettre qu'il faudrait citer tout entière et où c'est lui qui souligne, il avait écrit à Liszt :

Pour l'instant, je suis tout à mes plans parisiens qui me détournent heureusement de songer à ma misère allemande à venir. Je ne sais quels bruits vous sont parvenus de soi-disant difficultés qui me seraient opposées : ils partent peut-être d'une bonne intention, mais n'en sont pas moins erronés. *Jamais encore les moyens d'une exécution parfaite n'ont été mis à ma disposition d'une façon aussi complète et absolue* que cette fois à Paris pour la représentation de *Tannhaeuser* au Grand Opéra... C'est avec un véritable dégoût que je pense maintenant à l'Allemagne et aux entreprises que j'y avais projetées... Crois-moi, nous n'avons pas de patrie...

En 1862, enfin, il est de nouveau dans nos murs à l'Hôtel Voltaire, et voici l'un des témoignages « de haine et de mépris » qu'il en consigne longtemps après dans son autobiographie (III. 359) :

Le séjour que j'ai fait cette fois à Paris a laissé dans ma mémoire un souvenir de véritable bien-être. La raison en est que chaque jour je pouvais enrichir mon manuscrit des *Maîtres-Chanteurs* de vers nombreux et satisfaisants. Comment aussi ne pas être de bonne humeur, lorsqu'en levant les yeux de mon papier,pour réfléchir à mes divertissantes rimes et sentences, j'apercevais de mon troisième étage le fourmillement humain qui animait les quais et les nombreux ponts de la grande cité ; et plus loin les Tuileries, le Louvre et l'Hôtel de Ville !

Pour finir, qu'on veuille savourer ce chapelet de citations dont je marque, avec l'origine, la date de publication :

Gluck et Mozart, de même que les très rares compositeurs qui sont leurs proches, — parmi lesquels il faut compter notamment les maîtres de l'école française du commencement de ce siècle, — nous servent, sur l'océan morne et ténébreux de la musique d'opéra, d'astres conducteurs solitaires... (1850 — Œ. III, 175.)

Définissons en deux mots le malaise dont souffrent presque jusqu'à la ruine tous les théâtres de l'Europe : il provient de ce que, à la seule exception des premiers théâtres d'opéra italien, *il n'existe d'autres théâtres originaux que ceux de Paris ; tous les autres n'en sont que des copies.* Paris, est, entre les exceptions que je viens de citer, la seule ville au monde où ne soient représentées que des pièces écrites et disposées dans leur ensemble uniquement pour la scène où elles se jouent... (1851 —Œ. VII,35.)

Il arrive de loin en loin dans la vie publique anglaise et française que l'on parle de « vertus anglaises », « françaises » ; au contraire, les Allemands ont coutume de vanter à tout bout de champ la « *profondeur allemande* »,le « sérieux allemand », la « fidélité allemande » et autres choses du même genre. Par malheur, il est patent qu'en la plupart des cas cette évocation n'est pas absolument fondée... (1878 — G. S. X., 37.)

Une excellente interprétation des *Maîtres-Chanteurs* par le Hoftheater de Munich y reçut l'accueil le plus chaleureux. Mais il est singulier que ce furent quelques spectateurs *français* qui y assistaient, qui reconnurent avec une grande vivacité l'élément populaire de mon œuvre et le saluèrent comme tel : rien, au contraire, ne trahit une impression semblable sur la partie du public munichois que j'avais eue surtout en vue... (1879 — G. S. X., 120.)

Mes festivals de Bayreuth ont été jugés par les Anglais et les Français avec plus de justesse et d'intelligence que par la grande majorité de la presse allemande. Je crois devoir attribuer ce fait à ce que le Français et l'Anglais cultivés sont préparés par leur culture personnelle et originale à reconnaître précisément ce qui est personnel et original dans une œuvre de culture à eux jusque-là étrangère. (*Lettre ouverte à Gabriel Monod*, 1876.)

En 1879, causant avec Heinrich von Stein, Wagner proclamait carrément que « de toutes les grandes villes, il n'aimait que Paris ; que Paris seul l'avait intéressé », et il ne cachait pas son « chagrin » de ce que les transformations de notre capitale eussent entraîné la destruction de certaines « vieilles rues, qu'il connaissait si bien ». L'année suivante à Naples, en 1880, la conversation ayant

évoqué *Tannhaeuser*, il rappela avec chaleur la manière dont « le public français avait magnifiquement combattu pour lui », mais ajoutant que « la lutte était impossible contre les « Jockeys », contre ce Club dont les Ambassadeurs allemands s'honoraient de faire partie ». Et il s'emportait âprement contre « la grossièreté brutale de cette société mondaine qui se pique d'une politesse si raffinée », et dont il distinguait formellement, comme on voit, le véritable « public français ». (*Glasenapp*, VI, 280, 303.)

En 1850, le proscrit Wagner déclarait, dans *l'Œuvre d'Art de l'Avenir :* « Des deux moments capitaux du développement de l'humanité, — celui de la Race et de la Nationalité d'une part, de l'autre celui de la Non-nationalité et l'Universel — c'est vers l'accomplissement du second que nous marchons. » (*G. S.*, III, 61.) En 1860, dans sa lettre à Liszt, il s'écriait : « Crois-moi : nous n'avons pas de patrie... » Au soir de sa vie, après avoir rêvé d'une « renaissance allemande », le grand artiste désillusionné écrivait, en 1880, à Hans de Wolzogen : « Il fait sombre dans mon cœur d'Allemand, et je pense de plus en plus à quitter, moi et les miens, l'Empire allemand pour l'Amérique. Mais il doit y avoir d'abord *Parsifal.* » Il donna, en effet, *Parsifal* en 1882, et mourut le 13 février 1883 à Venise.

On accordera que Wagner constituerait un « pangermaniste » au moins singulier. A la lecture des pages qui précèdent, on reconnaîtra peut-être qu'il n'était rien moins qu'excessif de taxer d'*inexactitude* l'affirmation de « la haine de Wagner contre la France, de son mépris pour l'art et l'esprit français », et d'avancer *qu'il n'a jamais manqué de nous rendre justice chaque fois qu'il en rencontra des prétextes*. On a même dû se convaincre, avec *Tannhaeuser*, qu'il le fit en des circonstances où on n'aurait guère pu lui en vouloir s'il s'en était privé.

J'en arrive à l'allégation de M. Poueigh des « *abominables instincts qu'exalte et magnifie la Tétralogie wagnérienne, soif de l'or, soif du sang...* », à propos de quoi j'hésitais « si c'était le coup de pied de l'âne ou bien l'application de la maxime illustre de Basile ». Il paraît que ce n'était ni l'un ni l'autre. M. Poueigh avoue — (« N'avouez jamais ! » opinait Anastay) — « qu'il ne douta et ne disconvint nullement qu'à la fin du drame les héros wagnériens aient tous expié leurs crimes ». Mais M. Poueigh n'en « prétend » pas moins « que, *tout au long des quatre volets de l'Anneau du Nibelung*, le puissant lyrisme de Wagner met en scène, exalte et magnifie tous les mauvais instincts de sa race ». Le *distinguo* est subtil et ces Messieurs du « Caousou » en apprécieront « l'élégance ». On pourrait soutenir ainsi que *Phèdre* autant qu'*Œdipe roi*, que n'ignore point M. Poueigh, « exalte et magnifie » l'inceste, *Tartufe*, que M. Poueigh connaît sans aucun doute, l'hypocrisie, *Hamlet* l'a-

dultère et l'assassinat, *Horace*, avec Camille, ce gibier de conseil de guerre, l'exécration de la patrie et la haute trahison, etc. etc. Et, à ce compte, on chercherait à bien peu près en vain quels chefs-d'œuvre tragiques échapperaient à la réprobation de M. Poueigh, car il n'est pas besoin de « Paul Lindau » pour savoir que, sauf peut-être exception infime, ils « tombent » tous sous la vindicte « de notre Code Pénal ». Il est même de fait, par-dessus le marché, que les Dieux et Déesses de l'Olympe d'Athènes et de Rome passeraient aujourd'hui par fournées en correctionnelle ou aux assises à côté de leurs confrères du Walhall. Et on pourrait demander à M. Poueigh, « tout au long des quatre volets de *l'Anneau* », de quelle « soif de l'or et du sang » sont altérés Siegmund, Sieglinde et Gutrune, de quels « abominables instincts » *exaltés*, de quels « forfaits » irrachetables et *magnifiés* sont châtiés Siegfried et Brünnhilde. On pourrait lui demander bien d'autres choses. Mais c'est déjà beaucoup trop s'être occupé de M. Poueigh. Il sied de le laisser avec son *distinguo*. Les deux font la paire. M. Poueigh se targue « d'avoir toujours le courage d'écrire sa pensée ». B'est très bien d'être courageux, surtout quand on est malade. Mais M. Poueigh est trop modeste : il aurait pu dire « le toupet ».

JEAN MARNOLD.

## *LETTRES ANGLAISES*

Henry James. — Stopford Augustus Brooke. — Wilfrid Ward. — « Frank Danby ». — William Angus Knight. — G. McLean Harper : *William Woodsworth : His Life, Works, and Influence*, 2 vol., 24 s., John Murray, — W. H. Helm : *Vigée-Lebrun, Her Life, Work and Friendships*, 21., Putchinson.

La littérature anglaise a subi récemment des pertes sensibles. La mort d'**Henry James** a attristé tous ceux qui connaissaient cet homme de grand cœur, dont l'œuvre a des admirateurs fervents et des détracteurs obstinés. Le samedi 18 mars, le Rev. **Stopford Augustus Brooke** mourait à sa résidence habituelle de Ewhurst, dans le beau comté de Surrey. Il avait quatre-vingt-quatre ans, étant né en 1832 à Letterkenny, comté de Donegal en Irlande, où sa famille était fixée depuis deux cents ans. Parmi ses ancêtres, il comptait Henry Brooke, protestant irlandais militant, auteur du *Fool of Quality* et d'un grand nombre d'œuvres éphémères, premier directeur du *Freeman's Journal*, fondé à Dublin en 1763. Bien qu'ayant vécu en Angleterre, le Rev. Stopford Brooke resta en grande sympathie avec le peuple d'Irlande et avec la littérature d'influence celtique. En 1899, il succéda à Sir Charles Gavan Duffy comme président de l'Irish Literary Society, et l'année suivante il recueillait, avec son gendre, Mr T. W. Rolleston, un *Treasury of Irish Poetry*, dont il écrivait l'introduction.

Le Rev. Stopford Brooke fit à Trinity College, Dublin, des études très brillantes, obtenant entre autres un prix de poésie ; cependant il se fit ordonner dans le ministère pastoral en 1857, se conformant ainsi à un statut universitaire qui ne fut aboli qu'une vingtaine d'années plus tard. Après avoir été vicaire de plusieurs paroisses de Londres, il passa deux ans à Berlin, de 1863 à 1865, comme chapelain de la princesse royale, femme du Kronprinz Frédéric-Charles, plus tard Frédéric III, et mère du présent kaiser.

La carrière ecclésiastique du Rév. Stoford Brooke ne nous intéresse que relativement, en ce sens qu'elle donne l'exemple d'un effort d'affranchissement fréquent chez les hommes de sa génération et des générations précédentes, contraints plus ou moins, par d'intolérantes règles, à entrer dans le giron de l'Eglise établie ou à renoncer à tous privilèges. La plupart se sont soumis aveuglément, acceptant le dogme, s'imposant une foi, et quelques-uns essayèrent d'élargir un horizon trop fermé, de donner quelque élasticité aux doctrines. Le Rev. Stopford Brooke fut de ceux-ci et il devint l'un des plus marquants parmi les chefs du mouvement libéral qui se dessina dans l'Eglise d'Angleterre, il y a près de 50 ans. Il était nettement « Broad Church », et il témoigna de ses sympathies lorsqu'en 1874 il invita l'évêque Colenso, champion de la fameuse controverse sur le Pentateuque, à prêcher dans son église — provoquant ainsi l'intervention de l'évêque de Londres qui menaça d'interdit son subordonné. Mais en 1880, les convictions religieuses de Brooke, qui avaient toujours été des plus larges, ne lui permirent pas d'accepter les doctrines nouvelles de l'Eglise anglicane concernant la question des miracles et en particulier celui de l'Incarnation. Il se sépara de ses supérieurs et conserva son église où lui restèrent un grand nombre de fidèles et où il en vint de nouveaux. Prédicateur disert et lettré, très sensible à la beauté, ses sermons étaient goûtés par des auditeurs capables d'apprécier à la fois des doctrines libérales en religion et des discours d'une forme élégante et imagée, qui parfois étaient de simples dissertations littéraires. Il continua d'exercer son ministère jusqu'en 1894.

Ses travaux littéraires se composent surtout d'études critiques, dans lesquelles il se préoccupe moins d'une érudition méticuleuse que du souci de comprendre le caractère et d'apprécier la beauté des œuvres qui le séduisent. Il composa un manuel de littérature anglaise qui n'est pas sans mérite, et une *History of Early English Literature* à laquelle il a apporté autant d'intelligence que de soin. Mais toutes ses prédilections allaient à la poésie, et ses conférences sur Wordsworth, réunies dans sa *Theology in the English Poets*, contiennent quelques-unes des remarques les plus pénétrantes qu'on ait faites sur le sentiment religieux en poésie. Peut-être son meilleur ouvrage critique est-il représenté par son ouvrage sur *Tennyson*,

poète avec qui il se trouvait en sympathie particulière ; sa critique, toute de pénétration subjective prend, parfois un ton fort dogmatique qui rebute son lecteur, comme ce fut le cas avec son étude de *Browning* où la versalité et la puissance intellectuelle de son sujet le dépassèrent. Il étudia d'une façon plus sommaire Blake, Scott, Keats, Shelley, Clough, Matthew Arnold, D. G. Rossetti et William Morris, et enfin son œuvre de critique anglais ne serait pas complet sans ses dissertations sur *Ten Plays of Shakespare*. Ses poésies personnelles, qui forment deux petits recueils, sont l'agréable passe-temps d'un bel esprit qui appréciait les poètes plus qu'il n'était poète lui-même.

§

**Wilfrid Ward**, mort le 10 avril dernier, était un écrivain catholique, ou plutôt un catholique militant qui écrivait ; moins militant que son père, cependant, et l'on s'est même parfois demandé si, n'étant pas né catholique, il le serait devenu. Ses œuvres les plus marquantes sont un ouvrage sur son père, publié en deux parties : *W. G. Ward and the Oxford Movement*, et *W. G. Ward and the Catholic Revival*, que suivirent tour à tour *The Life and Times of Cardinal Wiseman* et *The Life of Cardinal Newman*. Entre temps, il avait consacré une délicate étude biographique au poète *Aubrey de Vere*. Lorsqu'il s'agira d'écrire une histoire d'ensemble, du mouvement catholique romain qui agita quelques esprits inquiets au cours du XIX[e] siècle, les volumes de Wilfrid Ward seront une source précieuse de matériaux et d'information. Il dépeint ses modèles avec beaucoup de perspicacité et il les place dans leur attitude exacte vis-à-vis de la pensée de leur époque et des tendances générales du moment. En 1906, il avait pris la direction de la *Dublin Review* que son père avait dirigée de 1860 à 1870 en y collaborant copieusement. En 1896, il avait fondé avec le D[r] Gore, plus tard évêque d'Oxford, et M[r] Balfour, actuellement premier lord de l'Amirauté, la « Synthetic Society » qui se proposait de rechercher « une philosophie pratique de la croyance religieuse », et qui compta, jusqu'en 1908, parmi ses membres des hommes comme Sir Oliver Lodge, Lord Bryce, Lord Haldane, Lord Hugh Cecil, le père Tyrrell, George Wyndham, Frederic Myers, Sir Alfred Lyall, le professeur Dicey, Henry Sidgwich, Alfred Lyttelton, et tant d'autres.

§

Une série de romans à succès avait fait la célébrité de *Mrs Julia Frankau* qui les publiait sous le pseudonyme de **Frank Danby**. Née en 1864 à Dublin, elle était la fille d'un peintre nommé Davis, et israélite, qui s'adonna, avec un succès matériel palpable, à la photographie ; la famille était évidemment douée puisqu'un frère de Julia s'acquit une renommée et des biens, sous le nom de Owen Hall,

en écrivant des livrets de vaudevilles et de farces musicales. Avant d'épouser un marchand de cigares, bien connu dans la Cité, dont la situation de fortune la mit à l'abri du besoin, Julia Davis travailla à diverses occupations pour « gagner sa vie »; elle broda des chasubles et adressa des bandes. Ce n'est pas à ce genre de préparation qu'elle acquit l'art d'écrire. Du reste, elle ne brille pas spécialement par les qualités du style. Elle n'eut d'autre instruction que ce que put lui dispenser la femme de Paul Lafargue, qui était la petite-fille de Karl Marx, et donnait des leçons aux enfants de ses coreligionnaires. Sur le conseil de Mr George Moore, elle publia, il y a environ 25 ans, une sorte de récit dépeignant la vie juive à Londres. Le livre eut sept éditions consécutives et il s'en vendit plus de cent mille exemplaires en Amérique. Un autre roman suivit, deux ans plus tard, après quoi Mrs Frankau se spécialisa dans la recherche et l'étude des estampes du XVIII^e^ siècle. Elle y devint fort compétente et publia deux ou trois ouvrages sur ce sujet. Puis elle revint au roman avec *Pigs in Clover* en 1902, roman dans le goût faisandé qui fit sensation, et se vendit fort bien. Il fut suivi d'une dizaine d'autres, dont un posthume. Elle mourut le 17 mars dernier. Le plus grave des journaux quotidiens anglais terminait sa notice nécrologique par ces... éloges : « Mrs Frankau consacra la plus grande partie de sa vie privée, ou demi-publique, au jeu de bridge ; elle était fort empressée et experte aux travaux d'aiguille. »

§

Le professeur **William Angus Knight**, qui enseigna la morale à l'Université St-Andrews, a attaché son nom à la gloire de Wordsworth. Ce ne sont pas ses *Colloquia Peripatetica* ni ses *Studies in Philosophy and Literature*, non plus que les innombrables anthologies et les séries d'éditions classiques auxquelles il travailla qui lui valent notre attention. Dans un petit livre curieux : *The English Lakes Districts interpreted in the Poems of Wordsworth*, il s'est donné une peine touchante pour situer les localités auxquelles se rapportent les vers du poète. En outre, il fonda la « Wordsworth Society » qui resta constituée pendant six ans. De 1881 à 1889, il publia la *Variorum Edition of Wordsworth's Poems*, puis en 1896 et 97, une édition en 12 volumes dés œuvres de William Wordsworth et de Dorothy Wordsworth, et enfin, il réussit à compiler, en trois précieux volumes, les *Letters of the Wordsworth Family*.

§

Il y a quelques semaines, un professeur américain, Mr G. McLean Harper, publiait deux gros volumes sur **William Wordsworth: His Life, Works and Influence**, résultat de dix ans de travail assidu. Le biographe a accompli, avec un laborieux scrupule, la

tâche qu'il s'était assignée; il a même réussi à découvrir une lettre ou deux relatives à la jeunesse de Wordsworth qui fit jadis l'objet des soins accomplis de M. Emile Legouis. Wordsworth retrouve une vie nouvelle dans la période tragique que nous traversons, après plus d'un siècle. Il doit ce renouveau aux sentiments que lui inspirait la Révolution et les luttes pour la liberté, à son républicanisme, somme toute, et plus tard au profond patriotisme que lui inspira l'Angleterre luttant contre la tyrannie napoléonienne. Le remarquable ouvrage du professeur Harper vient à son heure.

§

Le nom de Madame Vigée-Lebrun évoque à l'esprit un des taleaux qui ont été le plus popularisé, et qui a gardé assez d'élégance et de grâce pour ne s'être jamais vulgarisé. Le portrait qu'elle a peint d'elle-même embrassée par sa fille est un sujet qu'on a vu sur toutes les boîtes de dragées et tous les calendriers, et cependant le reste de l'œuvre de cette artiste, qui fut remarquablement féconde, reste relativement inconnu. Le Louvre compte huit de ses toiles aimables ; à Rouen se trouve le portrait de Madame Grassini, et à Toulouse on peut admirer le très beau portrait de la baronne de Crussol, qui figura au Salon de 1785 à côté des portraits du Dauphin et de « Madame fille du Roi », dus au même pinceau. Peintre à la mode, elle eut pour modèle les personnages aristocratiques des pays dans lesquels elle séjourna, et la plupart de ses toiles sont ainsi demeurées dans des collections particulières. Elle a relaté, dans ses mémoires, les visites qu'elle fit en Angleterre, où l'on tient son œuvre en haute estime. Un de ses admirateurs, Mr W. H. Helm, a publié récemment un magnifique volume, **Vigée-Lebrun: her Life, Work and Friendships**, où il a rassemblé avec une remarquable érudition tout ce qu'il est possible de savoir sur l'artiste et sur son œuvre, et dépeinte et racontée ainsi, d'une façon aussi complète, Madame Vigée-Lebrun apparaît sous un jour singulièrement captivant. Des illustrations nombreuses, dont quelques-unes reproduisent des tableaux, assez peu connus, accompagnent un texte toujours intéressant et l'érudit biographe n'a pas manqué de compléter les mérites de son livre par un excellent et précieux catalogue des œuvres de l'artiste.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

Martin Aldao : *La Novela de Torcuato Mendez*, Madrid, Victoriano Suarez. — Eduardo Barrios : *El Niño que enloquecio de Amor*, Santiago, Imprenta New-York. — Alcides Arguedas : *Vida Criolla*, Paris, Ollendorff. — Hernan Diaz Arrieta : *La Sombra Inquieta*, Santiago, Imprenta New-York. — Edmundo Montagne : *El fin del Mundo*, Buenos-Aires, Matalou.

Malgré la profonde répercussion que la guerre a eue en Améri-

que on peut dire que les lettres hispano-américaines ont suivi leur cours normal; prosateurs et poètes ont continué de publier, avec une plus grande régularité peut-être que dans les pays neutres d'Europe. Dernièrement, nos lettres ont éprouvé une perte douloureuse par la mort de notre grand poète Ruben Dario. Nous avons été un des admirateurs et des amis intimes du maître. Prochainement, nous publierons une étude détaillée dans laquelle nous nous efforcerons de révéler son œuvre à la nation qui a été pour lui comme une patrie intellectuelle. Aujourd'hui, nous parlerons de quelques romanciers à propos de leurs récents ouvrages.

Avec la même vigueur ardente et spontanée que la poésie lyrique il y a quelque dix ans, la prose d'imagination, le conte, la nouvelle, le roman florissent aujourd'hui dans la littérature hispano-américaine. De nombreux écrivains jeunes s'adonnent à ce genre avec un singulier enthousiasme, pendant que beaucoup d'aînés l'abordent de même, fût-ce occasionnellement. C'est que notre littérature, ayant accompli déjà sa première période, la période lyrique, est entrée dans son second cycle.

A la vérité, la prose imaginative a été cultivée en Amérique dès les temps reculés de la colonisation espagnole. A cette époque plus d'un missionnaire ou d'un capitaine lettré contait en narrations fantasques ses aventures ou ses conquêtes imaginaires. Vers la seconde moitié du XIXe siècle, le roman atteignait un certain développement, une certaine splendeur passagère causés par l'éblouissement produit par les modèles romantiques ; cependant, ses manifestations, inspirées directement de ces modèles, ne pouvaient traduire la véritable vie hispano-américaine en une forme appropriée et personnelle. Toutefois, parmi ces innombrables tentatives il y eut quelques belles œuvres, comme le fameux roman *Maria* du Colombien Jorge Isac, l'idylle historique *Amalia*, de l'Argentin José Marmol, et certains romans de mœurs du chilien A. Blest-Gana.

Le roman moderne, c'est-à-dire le récit d'un fragment de la vie dans lequel les personnages vivants et humains se meuvent dans une ambiance morale définie, sur un fond matériel bien dépeint, le roman vériste et psychologique, a été seulement lancé chez nous il y a une quinzaine d'années, avec le mouvement moderniste. Bien que les poètes fussent alors les principaux acteurs de ce mouvement, quelques romanciers se manifestèrent aussi sous son influence, avec des essais aussi nouveaux que réussis; bientôt ces derniers s'accrurent d'année en année jusqu'à former la pléiade compacte et enthousiaste d'aujourd'hui.

Tout en ayant le même idéal de faire le roman moderne, nos nouveaux romanciers se différencient par le choix du sujet et par la plus ou moins grande signification nationale qu'ils prétendent don-

ner à leur œuvre. Ainsi certains, parmi lesquels la plupart de ceux qui débutèrent il y a une quinzaine d'années, se sont proposé de conter l'existence dorée des capitales, choisissant comme protagonistes des types raffinés, exceptionnels, et prenant pour décor les endroits fréquentés par le monde élégant, ce qui leur a permis de tisser de subtiles psychologies, de dépeindre de vives et piquantes mondanités. D'autres, parmi lesquels nombre de jeunes, venus plus tard, se sont consacrés à interpréter la vie des champs, ou celle de la classe moyenne des villes, représentent l'homme, autochtone, non encore dénaturalisé par le cosmopolitisme envahissant, ce qui leur a fait réaliser dans leurs livres des tableaux aussi vivants que caractéristiques de la vie hispano-américaine. Mais tous, dans l'ensemble, montrent dans leurs efforts une préparation solide et un bon goût authentique, de sorte que nous pouvons dire avec raison que nous possédons un groupe de véritables romanciers ayant créé le roman du Nouveau Monde Espagnol.

M. Martin Aldao, Argentin, s'est placé au nombre des meilleurs romanciers de son pays par la publication de **La Novela de Torcuato Mendez**. Il y a quelques années, il avait fait paraître un recueil de nouvelles et d'impressions de voyage, *Perfiles y Escenas*, d'un tour facile et délicat. Son roman d'aujourd'hui est une œuvre d'une mesure et d'une force de facture qui accusent une maîtrise consommée; les personnages se font connaître sans présentation artificielle, dans le cours même de la narration, les paysages se détachent par traits aussi sobres que caractéristiques, les dialogues s'entrelacent spontanés et concis, le style coule fluide et transparent comme s'il cherchait à ne pas se faire sentir. L'histoire est celle de beaucoup d'Argentins riches et sans occupation qui viennent en Europe en voyage d'agrément sans durée limitée, et qui, rentrés dans leur patrie après plusieurs années, se trouvent mécontents de tout, nostalgiques, sans que cela les empêche de s'éprendre de quelqu'une de leurs jolies compatriotes aux regards de feu et au sourire de rose. Torcuato Mendez a voyagé ainsi en Europe, allègrement, longtemps; à Paris, il a vécu un amour caché avec une femme de son pays; puis à Buenos-Aires, las et mélancolique, il s'éprend d'une jeune fille, sœur cadette de son ancienne amante. De là une idylle rapide qui s'achève douloureusement : l'amante, jalouse, parle; l'innocente fiancée se retire déconcertée et l'amant, cachant la douleur sous sa correcttion mondaine, part de nouveau vers l'Europe fascinante. Cependant, avec ce sujet commun et banal, M. Aldao a su faire un tableau de la vie argentine vivant et délicat; du cosmopolitisme vulgaire et ostentatoire comme du « créolisme » excessif et grossier de son pays il a pris seulement les traits caractéristiques et fins; de même, du castillan pas très pur que parlent ses compatriotes il n'a

employé que l'indispensable pour donner de la couleur à la conversation. Il est vrai que les personnages principaux ne se détachent pas suffisamment au cours de l'action ; mais il y a certains types secondaires d'une vie et d'un caractère admirable, comme Pedernal, philosophe formé par la maladie et les tristes expériences, et Fernandez Vieyles, personnification du poète « criollo » présomptueux et vain ; nous devons confesser, en retour, que Mortaquito est un « farrista » innocent à côté du véritable noceur argentin. Il est vrai encore qu'au travers du roman nous ne voyons que très vaguement se dresser la grande métropole hispano-américaine avec son agitation extraordinaire de vie neuve et cosmopolite, exacerbée par la fièvre de l'or. Le goût affiné de l'auteur lui a fait exclure cela volontairement peut-être, comme un prurit de discrétion l'a conduit à s'enclore en un style fin et léger, mais qui ne nous laisse pas l'émerveillement d'une image nouvelle.

M. Edouardo Barrios, Chilien, un des plus remarquables dans le brillant groupe des romanciers de son pays, vient de publier un ouvrage aussi beau que singulier : **El Niño que enloqueció de Amor**. Il y a peu d'années, M. Barrios s'était fait connaître par un recueil de nouvelles où l'on note déjà ses qualités en germe. Ensuite il donna à la scène quelques pièces d'une psychologie profonde, bien observée et d'un effet puissant obtenu par les moyens les plus naturels ; premièrement un drame, *Mercaderes en el Templo*, puis une comédie, *Por el decoro*, et récemment un autre drame, *Lo que niega la Vida*, qui a été un brillant succès.

Aujourd'hui, M. Barrios nous offre un roman sur l'enfant, mais un roman sur l'enfant peu commun. La plupart des écrivains qui ont tenté ce genre de récits, ont représenté l'enfant ordinaire, vif ou songeur, que tout intéresse et qui ne s'inquiète de rien, qui aime le jeu ou qui s'émerveille des contes bleus, comme le doux David Copperfield de Dickens et le divertissant Poil de Carotte de Jules Renard ; quelques-uns ont dépeint l'enfant ssntimental, qui s'éprend d'une petite fille, et, parfois, d'un enfant de son âge, d'un amour tout idéal mais grisant et passionné, ainsi l'étrange Nétochka de Dostoïewski et le tendre Nicolas Pécolas de Louis Dumur. Combien peu ont traité convenablement de l'enfant, pas très rare dans la réalité cependant, qui, par une fatale précocité, se consume dans les tourments de passion ou d'idées dont l'esprit des hommes est agité.

*El Niño que enloqueció de Amor* est un de ces étranges petits malheureux. Sensible et timide extrêmement, il ne se plaît pas aux jeux enfantins, parle peu et rougit à la moindre émotion. La fatalité a éveillé sa petite âme avant le temps. Il aime d'un amour passionné, absurde, non un enfant de son âge, mais une jeune fille qui a l'âge des réalisations sentimentales. C'est un sentiment délicieux et an-

goissant qui l'oblige, quand il voit l'aimée, à fuir se cacher au plus profond de la maison, et quand il la sent absente le fait rêver d'elle, se représenter les moindres détails de ses attraits et de sa toilette. Comprenant la sympathie qu'elle lui inspire, la jeune fille l'aime en retour comme on peut aimer un enfant, l'embrasse, l'emmène en promenade et une fois même lui demande, en riant, s'il veut être son mari. Voici qu'un soir, passant devant sa maison, il la voit avec surprise converser avec un jeune homme inconnu. Sans pouvoir se contenir, il entre, et comme l'inconnu lui parle d'un ton protecteur, il éclate en fureur et répond par des insultes. Le charme est rompu pour toujours. Néanmoins, pour l'anniversaire de la jeune fille, il va lui rendre visite. Il la voit passer avec son fiancé dans le salon en fête et remarque qu'à la dérobée celui-ci l'embrasse sur la joue. Alors il n'en peut plus, sort en courant et, sans savoir que faire, se jette sous la table de la salle à manger en pleurant et en criant.

Le caractère de cet étrange enfant sentimental nous apparaît, au cours de cet émouvant récit, non seulement vivant, mais débordant de vie et de passion. Sa petite âme douce et fervente, qui d'abord rêve et vibre bercée par l'illusion, puis bientôt bouleversée par la jalousie s'irrite et se soulève jusqu'à éclater, est surprise et suivie en ses tribulations d'une manière admirable. Son changement un peu brusque, qui pourrait paraître invraisemblable chez un homme, est parfaitement naturel. Les enfants, même les plus timides, privés tyranniquement de ce qu'ils désirent avec véhémence, crient, ou tout au moins pleurent ; et bien qu'ils en aient envie, par dépit, déchireraient l'objet, pantin ou livre d'images, qui leur avait été refusé. Mais le plus admirable peut-être de cette œuvre, c'est la forme. Non la forme de journal intime sous lequel elle est écrite, peu adéquate, certes, à une œuvre sur l'enfance. Nous voulons parler du style, d'une transparence telle que parfois il se fait imperceptible, comme ces coupes extrêmement fines à travers lesquelles on voit les choses à nu, et d'un tel naturel qu'il nous donne l'illusion d'entendre le petit protagoniste nous confier de vive voix son étrange histoire. C'est que l'auteur, sans doute, pour donner vraisemblance à la forme de journal de son livre, a réalisé le prodige d'écrire comme on parle, en écartant les images plus ou moins artificielles de la littérature et en employant ce raccourcis et ces tours de phrase ingénus que les primitifs de la langue ne dédaignaient pas de mettre en leurs écrits, mais qui aujourd'hui ne s'emploient que dans le langage parlé.

M. Alcides Arguedas, Bolivien, qui se fit remarquer il y a peu de temps comme publiciste et sociologue érudit et hardi avec son courageux livre *Un pais enfermo*, se montre avec son nouvel ouvrage, **Vida criolla**, romancier vigoureux et sagace, doté d'un grand pouvoir d'observation et doué d'un style imagé et nerveux que

l'on ne pouvait prévoir d'après la forme naturellement incolore de son premier volume. *Vida Criolla*, plutôt que le roman d'un individu ou d'un cas personnel, est le roman de la vie bolivienne ou du moins de la ville de La Paz, vie à la fois large et mesquine, assombrie par la tradition coloniale ignare et légendaire,autant qu'illuminée par les idées modernes et le milieu superbe et neuf. Les personnages principaux, l'intrigue sentimentale et politique en laquelle ils agissent nous intéressent moins que certains tableaux fort pittoresques de la vie locale et que quelques vibrantes descriptions du paysage bolivien. Il est vrai qu'il y a des types très bien caractérisés, comme celui d'Isabelle, la vieille fille prétentieuse et vipérine,des scènes très bien traitées comme l'escapade amoureuse de Ramirez et d'Elena à travers la campagne fleurie ; mais tout cela s'estompe devant l'impression que nous produit, par exemple, la curieuse description de la fête traditionnelle de « alacitas » ou la brillante peinture du fossé profond et dangereux des rios Luribary et Caracato... L'auteur, qui est un nationaliste, aussi large et généreux que sincère et fervent, peut être satisfait du résultat de son œuvre. Il nous a fait une surprise avec ce livre ; il n'est pas douteux que son talent multiple et fécond ne nous en réserve d'autres.

M. Hernan Diaz Arrieta, Chilien, vient d'obtenir un succès mérité avec son premier livre,**La Sombra Inquieta**. Auparavant, on avait lu de lui quelques nouvelles ou articles de critique publiés dans la presse, qui montraient un esprit perspicace et un goût délicat. Son livre est une petite œuvre d'un art fin et d'une observation pénétrante du milieu ambiant. Le souci de la forme y rivalise avec le désir de donner l'impression de la vie et le souci de faire une critique sociale parfois impitoyable. C'est le journal intime d'un jeune écrivain de nature véhémente bien que pondérée, où sont notées les diverses impressions de sa vie quotidienne, où il parle de son amitié passionnée pour une jeune femme lettrée, étrange, qui joint au charme de sa silhouette de cygne et de sa voix lointaine la séduction de son esprit déconcertant et de sa pauvre âme dolente. Et voilà que de ces pages confidentielles, écrites jour par jour, sans plan préétabli, se dresse vibrante de vie la figure de cette femme exceptionnelle qui, avec une égale désinvolture,publie dans les journaux des articles singuliers, interprète au piano Grieg et Mendelsohn ou disserte sur les problèmes intellectuels les plus ardus, et, comme Madame de Récamier, charme tout le monde sans que personne ne la trouble. Non moins vivante s'en détache la silhouette du jeune écrivain, qui, en présence de l'aimée, reste comme enchanté, avec l'impression de « celui qui retrouve une chose perdue anxieusement cherchée », mais qui, devant le monde qui l'entoure, observe et ironise avec une clairvoyance peu commune. Autour de ces deux figu-

res centrales se dressent de nombreux personnages de littérature ou du monde élégant : femmes de lettre qui se targuent de culture française et ne connaissent même pas de nom Mallarmé, critiques de vingt ans qui se vantent d'aimer en art tout ce qui est « vénérable » et de mépriser tout ce qui est jeune, dames d'un orgueil comique, qui considèrent les personnes de la basse classe comme des êtres d'une espèce distincte....

Comme il convient à une œuvre intime, ce livre est d'une forme simple, discrète, où les images et les taches de couleur, disséminées parcimonieusement, brillent d'un feu précis de pierreries ; forme toute en raccourcis, aussi concise que suggestive, où quatre traits heureux évoquent fidèlement un caractère, où deux taches brillantes suggèrent admirablement un paysage. Malheureusement, M. Diaz Arrieta emploie parfois des mots usités seulement en son pays, chose censurable à notre avis, non parce qu'elle est contraire à la préoccupation du purisme, mais parce qu'elle s'oppose à l'idéal d'universalité auquel doit tendre toute œuvre artistique.

Nous avons fait la connaissance de M. Diaz Arrieta à notre dernier voyage en Amérique. Il avait depuis peu quitté le collège des pères du Sacré-Cœur et commencé de suivre la carrière des lettres. Il souffrait donc encore de fanatisme religieux et littéraire ; puis scandalisé par le succès dans les lettres de certaines médiocrités audacieuses, il vacillait sur le chemin qu'il allait suivre. Nous lui conseillâmes de s'armer de dédain, de chercher librement « sa » vérité et de cultiver l'artiste qu'il y avait en lui. Nous sommes satisfait de lui avoir parlé ainsi.

Nous n'achèverons pas cette chronique sans dire deux mots du délicat écrivain uruguayen Edmundo Montagne et de son dernier livre **El Fin del Mundo**. Dans ses ouvrages antérieurs, M. Montagne s'était révélé poète fin et vibrant ; nous l'avons présenté sous cet aspect. Aujourd'hui, il nous apparaît romancier vigoureux et délicat. *El Fin del Mundo* est un recueil de nouvelles prises de la vie réelle, pleines de coloris, non exemptes d'esprit et d'humour ; c'est un livre très agréable,

FRANCISCO CONTRERAS.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE*

Victor Tissot : *L'Allemagne casquée*, Paris, Librairie académique Perrin, 3 fr. 50. — Abbé Wetterlé : *L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas*, Paris, l'Edition française illustrée, 3 fr. 50. — *Abbé Wetterlé : Propos de guerre ;* 1re et 2e série, Paris, l'Edition française illustrée, à 3 fr. 50. — Hubert Bourgin : *La Culture allemande devant la civilisation moderne*, Paris, Henri Didier, 0 fr. 75. — Jose Weiss : *L'Alternative : Paix armée ou fédération*, Londres, Chancery lane Printing works (traduit de l'anglais par l'auteur). — Louis Rouquette : *La propagande germanique aux Etats-Unis*, Chapelot, 2 fr. — Léon Wastelier du

Parc : *Souvenirs d'un réfugié*, Perrin, 3 fr. 50. — E. Gomez-Carrillo : *Le sourire sous la mitraille*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Jean Léry : *La bataille dans la forêt*, Hachette, 2 fr. — Baron A. de Maricourt : *Le drame de Senlis*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Emile Verhaeren : *Parmi les Cendres ; la Belgique dévastée*, Frontispice de Huygens, Collection « Bellum », G. Crès et Cie, 1 fr. 50. — Pierre Hamp : *Le travail invincible*, édition de « La Nouvelle Revue française », 1 fr. 25. — Maurice Genevoix : *Sous Verdun* (août-octobre 1914), préface d'Ernest Lavisse, Hachette et Cie, 3 fr. 50. — André Tudesq : *Les Compagnons de l'Aventure* (Dardanelles-Egée-Adriatique-Méditerranée), Attinger frères, 3 fr. 50. — *Dictionnaire des termes et de l'argot du poilu*, Librairie Larousse, 2 fr. 50.

Au moment où la France est en train de réviser ses opinions sur l'Allemagne, M. Victor Tissot a eu l'excellente idée de rappeler au grand public qu'il fut un des premiers à juger les Allemands avec clairvoyance. Ceux-ci ne le lui avaient jamais pardonné et, avant la guerre, outre-Rhin, il n'y avait pas d'homme plus détesté que lui. Mais chez nous on l'accusait d'avoir exagéré les travers de nos voisins que l'opinion libérale, contre toute évidence, s'efforçait de présenter comme un peuple inoffensif, uniquement préoccupé de progrès intellectuel, matériel et moral.

Quand M. Victor Tissot publia son *Voyage au pays des Milliards*, écrit fort justement Onésime Reclus, dans sa préface, ce fut, à côté d'adhésions enthousiastes, un prodigieux charivari. Alors l'âme française montra, comme tant de fois auparavant et depuis, sa faculté d'oubli, sa bonté naturelle, sa générosité chevaleresque. On avait perdu la mémoire des abominations de 1870-1871, des mensonges, des fraudes qui avaient précédé la guerre, des duretés de la paix, de l'arrogance des vainqueurs...

Onésime Reclus aurait pu ajouter que certaines gens avaient intérêt à faire oublier tout cela. Mais M. Victor Tissot, qui a aujourd'hui soixante-douze ans, ne s'était pas laissé troubler par de vagues idées humanitaires pour absoudre l'Allemagne. Il avait jugé sur place des effets de la victoire de 1870 et s'était convaincu que l'empire, une fois lancé sur la voie du succès, ne s'arrêterait pas en chemin. Aujourd'hui il triomphe aisément de ses contradicteurs. En réunissant sous le titre de l'**Allemagne Casquée** les meilleures pages du *Pays des Milliards*, des *Prussiens en Allemagne*, il les a rajeunies en y ajoutant quelques chapitres qui situent ses enquêtes en pleine actualités. De nombreuses notes, dont quelques-unes sont empruntées aux excellents travaux de M. Victor Cambon, constituent en outre une utile mise à jour.

M. Victor Tissot a entrepris ses premiers voyages en Allemagne au lendemain de la guerre franco-allemande. C'est donc bien le « pays des milliards » qu'il a vu en observateur attentif, pays pauvre, mais qui, grâce à la rançon que nous lui avions payée, s'acheminait déjà vers une prospérité insolente. C'était l'époque du *Gründertum*, de cette ivresse de la spéculation qui faillit, une première fois, pré-

cipiter l'empire à la banqueroute, mais dont celui-ci se tira mieux qu'il ne fit en 1914, quand il lui fallut déchaîner la guerre pour remettre ses affaires à flot. Pourtant, les chapitres de M. Tissot datent à peine, tant les travers et les vices des Germains ont un caractère permanent. C'est à peine si l'on s'aperçoit, par des allusions et des événements bien oubliés aujourd'hui (le *Kulturkampf* par exemple), par des rappels de la récente guerre, qu'ils sont plutôt d'avant-hier que d'hier. Quand M. Tissot voyageait, Guillaume II n'avait pas encore inauguré sa « mission », l'avenir de l'Allemagne n'était pas encore sur l'eau. Mais il a entrevu les débuts de l'expansion économique et deviné le parti que l'empire allait en tirer. Ses impressions sont pleines de réminiscences historiques. Esprit très orné, il sait voir en lettré et en savant les sites qu'il parcourt. A Dusseldorf, il visite la maison natale de Henri Heine; à Francfort et à Weimar, il recherche les traces de Gœthe; à Sans-Souci, il évoque l'ombre de Voltaire. Quand il traverse les provinces rhénanes, le visiteur retrouve à chaque pas et presque malgré lui les souvenirs de l'occupation française. Là, comme partout ailleurs en Allemagne, la haine a fait son œuvre. On nous déteste, on nous jalouse avec le même enthousiasme qu'on avait mis jadis à nous servir.

L'auteur ne s'est pas laissé éblouir par les miracles de l'organisation allemande. Il a visité les usines Krupp à Essen et le port de Hambourg, Leipzig et ses foires; tout cela lui a semblé beaucoup moins prodigieux qu'on ne nous l'a dit dans la suite. Involontairement on se rappelle les reportages sensationnels d'autres journalistes qui, avec une béate complaisance, nous citaient en exemple les mirifiques trouvailles du génie tudesque et invitaient la France à se mettre à son école. Chez M. Tissot il y a trop de bon sens français, trop de réserve clairvoyante pour que le colossal puisse avoir prise sur lui. Il discerne la fin dernière de tout cela et sait que, si l'Allemagne s'organise, ce n'est pas pour faire le bonheur de ses sujets, pour développer sa civilisation, mais pour asseoir sa domination sur le monde. Relisez le court chapitre qu'il consacre au Nouveau Musée de Berlin et qui s'intitule « fresques prophétiques ». Il y décrit les images de Kaulbach qui décorent le grand escalier et auxquelles le peintre travailla pendant dix-neuf ans. . . . . . . . . . . . . .

Ses peintures... sont comme le cri de guerre de la nation germanique, et ce sont des prophéties terribles dont nous n'avons vu que le commencement et que sont chargées d'accomplir les générations futures. La « mission historique de l'Allemagne » est tracée sur ces murs comme un Mané, Thécel, Pharès. . . . . . . . . . . . . . .

Les fresques de Kaulbach ont été achevées en 1866, au moment où les victoires de la Prusse étaient encore célébrées chez nous comme *nos* victoires. « L'artiste belliqueux peut revendiquer sa part

dans la propagande nationale de haine contre la France »,ajoute l'auteur. Rendons hommage à la clairvoyance de M. Victor Tissot, puisque aussi bien ses avertissements étaient si longtemps restés lettre morte.

Autres ouvrages sur l'Allemagne, autre méthode d'observation. M. l'abbé Wetterlé, ancien directeur du *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, ancien député de la circonscription de Ribeauvillé au Reichstag, depuis qu'il s'est réfugié en France, au mois d'août 1914, est devenu un des collaborateurs les plus féconds et les plus écoutés de la grande presse française. Il a publié, en moins de deux ans, une demi-douzaine de volumes à trois cinquante et au moins autant d'ouvrages de moindre importance. D'une plume facile, il a traité tour à tour tous les sujets d'actualité en s'efforçant avant tout de faire aimer et comprendre l'Alsace-Lorraine, de faire comprendre et détester l'Allemagne. Voici tout d'abord deux séries de **Propos de Guerre**, où les faits du jour servent de thèmes à d'utiles méditations. M. Wetterlé instruit son public sans le fatiguer. Il met en lumière telle particularité de l'Allemagne qui explique la conduite de nos ennemis pendant la guerre et note les réactions de l'âme française en face des brutalités allemandes. Sa mémoire prodigieuse lui rappelle mille petits faits qu'il convient de mettre en relief et qui éclairent une situation mieux que de longs développements sociologiques.

L'écrivain alsacien a été mêlé pendant près de vingt ans à la vie parlementaire allemande. Il a été en relations étroites avec certains membres du groupe du centre ou du groupe polonais. Initié à tous les détails de la politique impériale, il en a saisi les multiples rouages et discerné les faiblesses. Sa certitude de la victoire tient à sa connaissance profonde des habitudes germaniques. Il prévoyait l'agression des deux empires et, dès 1912, s'était replié sur ses positions alsaciennes en rompant à peu près tous les liens qui pouvaient l'attacher à ses collègues allemands. Quand la guerre éclata, sa situation était donc celle d'un homme absolument indépendant et c'est avec une parfaite indépendance qu'il nous offre ce tableau de l'**Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas**. Ainsi qu'il le dit lui-même, c'est une série de « rapides esquisses », où il se propose de montrer « ce qui a fait la puissance et ce qui a préparé l'effondrement de l'empire germanique ».

En Alsace-Lorraine, écrit-il dans sa conclusion, nous étions aux premières loges pour observer les rapides progrès de l'intoxication des foules. Chaque jour nos fonctionnaires immigrés se montraient plus hargneux et plus impertinents, le ton de la presse officieuse devenait constamment plus agressif, dans les écoles publiques le chauvinisme le plus combatif s'étalait sans plus aucun ménagement, et de plus en plus l'officier, le vaniteux per-

sonnage dans lequel l'Allemagne, démesurément ambitieuse, avait placé toutes ses espérances, imposait ses exigences et ses préjugés aux autorités civiles. Pour qui savait ouvrir les yeux et surveiller la marche des événements, le doute n'était plus possible.

Pour la grande guerre d'aujourd'hui, la préméditation chez les dirigeants de la politique allemande ne fait donc pas de doute, mais la préméditation permanente qui a son origine dans l'âme même de la nation allemande, dès qu'elle n'est pas absorbée par des divisions intestines, cette préméditation ne saurait s'expliquer par des arguments tirés des circonstances actuelles. Pour M. Wetterlé, l'histoire contemporaine seule importe. Il appuie toutes ses déductions sur l'observation directe. Cet écrivain est sans littérature, j'entends qu'il n'invoque aucun texte pour prouver la véracité de ses dires. La matière imprimée, pour lui qui passa presque toute sa vie dans les journaux, semble ne pas exister. J'ai déjà dit combien il se fie à l'exactitude de sa mémoire. C'est donc proprement ce qu'il a vu et observé qu'il détaille à ses lecteurs en petits tableaux vifs et précis. Quand il s'agit de renseigner sur la vie sociale et mondaine des Allemands, il ne nous parlera que de ce qu'il a aperçu de ses propres yeux. La presse qu'il lit, ce sont les grands journaux, le *Berliner Tageblatt*, le *Tag* et la *Gazette de Francfort*, et s'il ne cite que deux revues, la *Woche* et le *Deutschtum im Ausland*, c'est qu'il n'en a jamais lu d'autres. On voit l'avantage et le danger de la méthode directe.

Il y a trente ans exactement, Jacques Saint-Cère nous avait déjà donné un petit volume qui porte presque le même titre que celui de M. l'abbé Wetterlé. *L'Allemagne telle qu'elle est* était aussi un de ces « livres vécus », dont l'auteur avait promené son objectif à la cour et à la ville, au parlement et dans les brasseries. Les titres des chapitres, le ton même du récit, la sobriété dans l'expression rapprochent les deux ouvrages. « Ouvrons l'œil et le bon. Ces gens-là nous détestent plus encore qu'avant 70 », avait conclu Jacques Saint-Cère, plus d'un an avant le vote du Septennat militaire qui est de 1887. Lui aussi avait vu l'Allemagne « qu'on ne voyait pas ». Mais nous avions peut-être des raisons pour ne pas prendre au sérieux ses leçons.

Par une série de formules heureuses, M. Hubert Bourgin a essayé de définir la **Culture allemande** qu'il oppose à « la civilisation moderne ». Les problèmes qu'il soulève sont de nature assez complexe, mais nous craignons fort qu'il ait mis sur le compte de la culture allemande certains défauts qui sont inhérents au peuple tudesque.

... Les effets supérieurs de la culture allemande sont, selon M. Bourgin, pour l'intelligence, la puissance, la capacité de travail et d'application, la force d'assimilation, la méthode ; pour le caractère, la vigueur, la discipline, la résistance ; pour la sensibilité, la robustesse et la patience ;...

d'autre part, ses pires effets ou ses pires échecs, c'est-à-dire les vices qu'elle n'empêche pas ou ceux qu'elle produit comme les fruits d'une artificielle perversité, sont la sécheresse et l'incompréhension intellectuelle, la dislocation du caractère, poussées jusqu'à la lâcheté, la rudesse, la grossièreté et la brutalité des sentiments.

Mais on objectera que si les Allemands sont *incivilisables*, le fait ne s'explique pas par leur culture. La « formation de l'individu moral », au contraire, n'a eu aucune prise sur eux, parce qu'ils ont voulu élever en principe la fidélité à l'instinct primitif. Pour le *Urvolk* qui est le « sel de la terre », c'est tout un que la pensée soit serve ou qu'elle ne le soit pas et « l'organisation même de la société » n'a pas été capable d'étouffer des vices qui, sous le déguisement d'une culture savante et marchande, forment le fond même du génie germanique.

HENRI ALBERT.

§

Dans sa brochure **L'Alternative : Paix armée ou Fédération**, M. Jose Weiss, qui est à la fois peintre et aviateur, paraît-il, et qui de plus doit-être exempt de tout chauvinisme exclusif étant alsacien d'origine, français de naissance et anglais de nationalité, propose l'établissement d'un Etat fédéral européen en faveur de qui les Puissances renonceront à leur souveraineté, et il est certain que du coup la paix régnerait ; du moins en Europe, car cet Etat fédéral pourrait avoir maille à partir avec l'Amérique ou l'Extrême Orient ; mais comment obtenir des Puissances qu'elle renoncent à leur souveraineté ? Jamais l'Allemagne, notamment, n'acceptera d'être *una inter pares*, à moins que sa mentalité ne change du tout au tout. Ce qu'on peut seulement espérer dans cet ordre d'idées, c'est ce que proposait M. Maurice Hauriou dans un article très remarqué du *Figaro*, du 27 mai, que les Puissances libérales et démocratiques d'Occident contractent une alliance perpétuelle, avec institution d'un organisme central qui dirigerait leur politique extérieure, ce qui serait en somme une Confédération dirigée contre les Puissances autoritaires et autocrates de l'Europe centrale. L'équilibre européen serait alors à trois pieds (et le trépied, on le sait, réalise le maximum de stabilité), l'Occident, le Mitteleuropa, et la Slavie ; et il faudrait trouver un autre trépied aux antipodes : Etats-Unis, Japon, mais le troisième ?

HENRI MAZEL.

§

Avec la **Propagande germanique aux Etats-Unis**, M. Louis Rouquette a surtout étudié celle qui a été faite, — et qui dure encore, du reste, — dans l'Ouest américain, du côté de San Francisco. Les démonstrations qui ont eu lieu dans la région orien-

tale, les Etats de l'Océan Atlantique, sont en effet plus connues. L'opinion américaine a fini par s'établir, malgré la propagande et les menées allemandes, — mais qui ont eu le tort d'oublier surtout que la plupart des Américains ne sont pas d'origine germanique. Les Yankees, de fait, sont trop imbus et fiers de leurs idées sur la liberté pour pactiser avec le militarisme prussien. Les Allemands d'Amérique travaillent, sans doute depuis longtemps, dans l'intérêt du Vaterland; ils ont été jusqu'à considérer les Etats-Unis comme une terre d'avenir pour leur race, et de son côté l'Empire allemand s'est préoccupé d'une mainmise économique sur le pays, le menaçant en outre d'une agression sur le canal de Panama dont le projet ne se déguise même pas, tant qu'il s'est trouvé donner aux Etats-Unis un intérêt presque direct à la victoire des Alliés. — Le livre de M. Louis Rouquette étudie l'organisation de la propagande allemande en Amérique, — dont le résultat, au moins, a été de faire douter là-bas des atrocités germaniques, comme de la participation de l'élément civil aux hostilités, etc., et il est une remarque fort juste faite par l'auteur, — c'est que l'Allemand, en si mauvaise posture qu'il soit, ne se décourage pour mieux dire jamais; chez lui, c'est de l'entêtement sans doute, mais ce travers, dans bien des cas, devient de la force de caractère. Le peuple, qui les appelle des *têtes carrées*, dit de même que l'Allemand à la tête dure, — et le mauvais côté de cette manie, c'est de vouloir prouver qu'on a raison quand il est avéré qu'on a tort; mentir, tromper, affirmer le faux et l'invraisemblable pour arriver quand même au résultat, — même répréhensible. L'Allemand en somme a un but; il continue aux Etats-Unis sa propagande, les tentatives de « séparatisme » — s'il est permis d'employer ce vocable barbare — et voudrait « délivrer le pays de l'influence anglaise », en faire tout uniment une colonie allemande. Les pangermanistes, sans doute, ne sont pas en majorité aux Etats-Unis; mais ils s'agitent ferme, — et les deux partis en somme restent sur leurs positions. Le président Wilson lui-même, qui voudrait ménager la chèvre et le chou, n'a pas une presse toujours laudative. A propos de la violation de la Belgique et des souscriptions ouvertes pour secourir les Belges, il y eut des criailleries indécentes de la presse pro-germanique, qui contesta de même ce qu'on racontait des atrocités allemandes. Depuis, on put égorger un million d'Arméniens sans émouvoir davantage les partisans de la « Kultur », si habiles à travestir et arranger les choses qu'ils purent ouvertement s'apitoyer sur les malheurs de l'Allemagne, blâmer la déclaration faite du coton contrebande de guerre, s'élever contre l'hégémonie anglaise, et approuver l'Allemagne de combattre pour la « liberté des mers ». Ce fut ensuite la campagne contre l'emprunt, — qui se fit tout de même et pour lequel les journaux hostiles acceptèrent quand même des annonces, comme pour prouver que

le commerce ne perd jamais ses droits; contre les fournitures de munitions enfin, et surtout parce qu'il s'agissait de les employer à détruire les troupes allemandes. Sur cela des discours demandant la paix, — la paix favorable à l'Allemagne ; des diatribes contre le Président et son « cabinet de nullités » ; enfin les manifestations tapageuses de l'Exposition de San Francisco, — une « journée allemande » qui dura une semaine, avec défilés au pas de parade, discours et serments de fidélité à la patrie allemande, érection d'une *kolossale* Croix de Fer, « faite de clous à têtes carrées », évidemment symboliques, qu'on planta « au profit du fonds de secours de guerre » de l'Empire d'Allemagne. — On peut laisser de côté la « propagande par le fait », les divers attentats que nous racontèrent les journaux. Tout cela, du reste, n'a pas produit énormément d'émotion. C'est qu'aux Etats-Unis il y a toujours le « business » qui passe avant toute chose. L'Amérique ne prendra sans doute pas parti dans le conflit actuel, mais aura certainement réussi à s'enrichir pendant que les nations d'Europe s'apauvrissent ; — à augmenter sa fortune déjà démesurée, — et les gens pratiques voudront bien penser que c'est un résultat nullement négligeable.

Avec les **Souvenirs d'un réfugié**, M. L. Wastelier du Parc apporte un récit surtout de choses vues, des impressions au jour le jour durant les premiers mois de la guerre. « Je me suis efforcé, dit-il lui-même, de raconter sans parti-pris ce que j'ai vu et entendu autour de moi dans le Nord au début de la mobilisation, au cours de la première occupation allemande, puis à Paris et dans la région où j'ai vécu les longs mois d'attente dont on ne prévoit pas le terme en cette fin de décembre 1915. » Et M. Wastelier du Parc, qui habitait Douai, nous donne avec son récit les débuts de la guerre ; bientôt l'invasion, — qui fut cachée par les journaux tant qu'il fut possible et qu'il n'apprit qu'au cours d'un voyage du côté de Compiègne. Au retour il dut regagner Douai à bicyclette et donne sur l'occupation de la ville par les Bavarois d'intéressants détails. Il réussit à en sortir et se réfugie à Boulogne où il séjourne dorénavant, mais quand même avec l'espoir que la guerre prendra fin bientôt, et qu'on arrivera à chasser l'ennemi. A propos de cette situation précaire, des tracasseries de l'administration, des nouvelles apprises souvent par des pessimistes, son journal est plutôt d'un homme désabusé, désenchanté, et que de hâtives promenades au dehors des excursions à Paris, à Abbeville, à Dieppe, ensuite à Saint-Aubin et au Tréport ne réussissent pas toujours à remonter suffisamment. On peut excuser ce travers, car il restera toujours, dans son volume, des choses à retenir : sur la misère des réfugiés et les justes réclamations qu'ils formulent ; sur l'occupation de Lille, dont l'histoire, lorsqu'on pourra l'écrire impartialement, ne sera pas un des chapitres les moins curieux de cette

aventure ; des indications très édifiantes, encore, sur la préparation par l'Allemagne de la guerre dans la région du Nord, etc. M. Wastelier du Parc rapporte en somme beaucoup de détails, indique nombre de petits faits qu'on devra recueillir. Son récit, s'il ne conduit pas sur les champs de bataille, est précieux pour les à-côtés de la guerre; c'est une œuvre de sincérité sinon d'enthousiasme ; mais il semble bien que les réfugiés de nos territoires envahis, — traités le plus souvent sinon comme des pestiférés, du moins comme des gêneurs — peuvent en manquer quelquefois.

De M. L. Gomez-Carrillo dont nous avons eu déjà un volume d'impressions de guerre : *Parmi les Ruines* (*de la Marne au Grand Couronné*), j'ai plaisir à présenter encore **le Sourire sous la Mitraille**, un nouveau recueil d'articles qui nous conduit d'abord dans les plaines de l'Artois, à Carancy, Neuville-Saint-Vaast, Saint-Eloy, Ablain-Saint-Nazaire et retrace les combats acharnés de la région ; puis ce sont les rues dévastées d'Arras, dont il évoque la vie fastueuse d'autrefois, les cortèges et les cavalcades, ainsi que les larges ripailles. Le beffroi s'était déjà effondré sous les projectiles allemands, lors de la visite de l'auteur ; de l'Hôtel de ville il n'existait plus que des murailles informes, ainsi que des maisons de la Petite place ; mais sur la Grande, le décor subsistait avec les façades de ses anciennes maisons. — peut-être jusqu'à une nouvelle rafale d'obus qui devait tout détruire. Le récit nous mène ensuite en Alsace-Lorraine, et il en décrit les délicieux paysages ; il donne la physionomie de Thann, raconte les combats de Metzeral, l'occupation de Saint-Dié par les Allemands, les combats de l'Hartmannswillerkopf. Sur cela c'est toujours le bombardement, le sifflemment des projectiles, les attaques d'un côté ou de l'autre. Le récit de M. Gomez-Carrillo est volontiers imagé, haut en couleurs. — violent comme la guerre elle-même. Il se termine avec des pages curieuses sur l'occupation d'Amiens, — dont la cathédrale fut heureusement préservée, — et donne également le récit d'une visite aux prisonniers de guerre, — courtoisement traités alors que les nôtres le sont bien rarement, — et sur lesquels ce livre, surtout à propos des carnets de route où la plupart racontent leurs proueuses, apporte des indications que, pour le moins, on peut dire curieuses.

Le secteur de l'Argonne a eu moins de publicité que celui de l'Yser, mais on s'y est quand même consciencieusement battu, comme le raconte M. Jean Léry avec **la Bataille dans la forêt** (*Argonne 1915*). — C'est un délicieux pays boisé, plein d'eaux vives, où l'on trouve les noms maintenant familiers de la Fontaine aux Charmes, Vienne-le-Château, Bagatelle, le saillant de Marie-Thérèse, le Four de Paris, les Hurlus, etc. — Dans cette région de l'Argonne, c'est surtout une guerre de tranchées, « à coups de bombes, de pé-

tards, de grenades, à la baïonnette, au couteau, à la pelle, à la pioche, avec un acharnement et une furie qu'on ne soupçonne pas ». — Mais l'auteur donne aussi des détails rétrospectifs comme le combat pour la possession du château de Mondément, remontant à la bataille de la Marne, qui s'étendit jusque de ce côté. Un dernier récit est consacré à la bataille de Champagne, entre Servon et le bois de la Grurie (25 sept.), qui fut contrariée par le brouillard et la pluie, mais nous laissa quand même 25.000 prisonniers et 150 canons. — La relation de M. Jean Léry, très sobre et qui se borne à donner les « impressions d'un témoin », est d'ailleurs intéressante. C'est un des bons documents qui ont été publiés sur la guerre, et l'on peut même dire un de ceux qui méritent surtout d'être gardés.

A la librairie Bloud, M. A. de Maricourt fait paraître le récit complété, dont nous avons eu déjà des fragments, du **Drame de Senlis**. Le plus important avait été donné par le *Tour de France*, mais l'édition actuelle, en outre, comporte une illustration différente, le plan de la ville et une carte de la région. — La relation de M. de Maricourt, je le dirai à regret cependant, se ressent des terribles conditions dans lesquelles elle a été griffonnée ; il avoue lui-même son imperfection, tout en déclarant qu'il n'a pas cru devoir la refaire. On peut penser qu'il a eu tort, car les pages dans lesquelles il se résumait au *Tour de France* étaient incontestablement meilleures. — Dès la mobilisation, il s'était mis de la Croix-Rouge, qui installa un de ses hôpitaux dans l'ancienne abbaye de Saint-Vincent, proche la Nonette, et s'il put observer nombre de petits faits, d'autres ne lui furent que rapportés ou restèrent dans l'ombre ; il n'en parle souvent que par ouï-dire, — parfois comme si nous les connaissions déjà. Certes, lorsque nous voudrons avoir la physionomie réelle de tel ou tel épisode de la guerre présente, même en l'isolant comme il est possible de le faire pour l'occupation de Senlis, il faudra confronter nombre de relations ou de témoignages, explorer les lieux, souvent interroger sur place, — en somme, faire impartialement une enquête, et en la relatant s'inquiéter de la topographie de l'endroit dont on parle. Le récit de M. de Maricourt, malgré son discours, arrive pourtant à une certaine grandeur tragique ; mais il désigne trop souvent des choses que le lecteur ignore, et, malgré les témoignages apportés depuis le début, nous ne savons pas encore quels sont exactement les quartiers de Senlis qui ont souffert ; quels sont les édifices détruits ou seulement abîmés ; — quelles furent en somme les péripéties du drame. En de telles circonstances, les faits surtout importent et il semblerait assez naturel de demander à ceux qui racontent un peu de précision et, — que M. de Maricourt veuille m'excuser si je m'exprime de la sorte, — un désordre moins loquace.

CHARLES MERKI.

§

Avec quelle ardeur magnifique, en ses vers et en sa prose, plus constamment encore depuis que dure la guerre, Emile Verhaeren exalte la beauté, la grandeur de sa contrée natale ! Cette fois, c'est moins la haine nécessaire qui l'emporte et flamboie, que l'attendrissement du souvenir sacré. Il la revoit, en sa mémoire, telle qu'il la connut jadis, maintenant **parmi les Cendres, la Belgique dévastée** où s'éveillèrent son intelligence et son imagination, sa pensée et son cœur. « Bruges et Anvers, la ville mystique et la ville sensuelle », exercèrent tour à tour sur son esprit leur prestige différent ; de la ferveur recueillie et de la volupté acharnée il tira, presque à son insu quoique avec un pareil amour, le plus haut des enseignements d'art. Van Eyck en lui s'unit à Rubens, et c'est pourquoi il fond dans une telle plénitude toute spontanée, en son œuvre, le double aspect du visage sacré de sa patrie flamande. A Louvain il a appris à méditer, il a pénétré les secrets des grands maîtres qui y étaient en honneur, le rude et grave Thierri Bouts, le plus délicat et gracieux Quentin Metzys, car toute la peinture flamande n'est pas, comme on le répète sans cesse, seulement force par Van Eyck ou emportement par Rubens ; elle est aussi distinction et élégance par la lignée de Quentin Metzys et d'Anton van Dyck. Verhaeren se plaît aussi à rendre hommage au professeur de l'Université, M. Léon de Monge, qui, spécialiste des romans de chevalerie et du merveilleux des légendes celtiques, lui fit « aimer, tout en les lardant de ses sarcasmes, Hugo, Musset, Vigny, Gautier, Baudelaire... » Et il évoque les belles camaraderies de ce temps-là d'où sortit, de l'union de ces poètes si divers, Verhaeren, Albert Giraud, Rodenbach, Ivan Gilkin, le mouvement de *la Jeune Belgique*, c'est-à-dire le renouveau du goût littéraire en Belgique.

Il dépeint, il caractérise avec une précision superbe ces chères villes où il a vécu et qu'il aime de tout son cœur profond. Mais il ne les isole pas d'entre les villes et les campagnes de « la Flandre et la Wallonie martyres ». Il ne leur dédie pas des épitaphes, car « la vie demeure sous leur cendre comme le printemps circule, descend et remonte à fleur de sol, sous l'hiver ».

Verhaeren n'est pas de ceux qui oublient que son pays s'est relevé à plusieurs reprises de crises non moins douloureuses et non moins sombres que la crise qu'il subit à présent. Les monuments de son passé évoquent la grandeur tragique de ses anciennes destinées. Ce n'est pas en vain que le courage, la ferveur et l'acharnement de la Belgique auront servi la plus grande des causes humaines. Le Belge aura « aimé, haï, voulu, crié, chanté, pleuré, avec une intensité telle que toute notre existence nationale passée ne vaut pas cette minute soudaine et superbe vécue sous la foudre ». Aussi ne doit-il

y avoir aucune place pour la plainte dans le cœur d'un Belge qui a la conscience de la grandeur de sa patrie. Que des femmes fugitives se lamentent, que chacun pleure ses morts et son bonheur détruit, son foyer ruiné, rien sans doute de plus légitime. Seulement il faut qu'on vive les yeux fixés sur le but et le haut chemin à suivre. Il faut qu'on se garde grand et fervent dans la victoire assurée comme on le fut spontanément à l'heure du danger. Ah! que la plupart trouvent en eux la fermeté et la volonté du noble poète, et les Belges assurent à leur pays délivré et refait une gloire, une auréole chaleureuse et éclatante, dans les domaines les plus variés de l'industrie, du commerce, comme dans les champs purs de l'art, des lettres et de la pensée. Ah, comme, avec lui, je souhaite, j'espère, j'ai confiance que sa voix vivifiante sera entendue et comprise !

ANDRÉ FONTAINAS.

§

M. Pierre Hamp, qui fait la guerre sur le front, a qualité pour s'apercevoir si elle a des vertus. Il nous dit dans **le Travail invincible** que sa plus grande est de faire aimer le travail, et nous montre ses compagnons de tranchées se prenant à chérir leur métier d'autrefois que la guerre leur apprend à regretter : « Ceux qui à l'atelier regardaient trop souvent la pendule et disaient : « Elle est gelée », maintenant espèrent l'heure de tenir l'outil. Il n'y a pas de plus grand bonheur que d'aimer son métier. Ainsi la guerre prépare des hommes heureux. Elle fait regretter ce que nous supportons sans joie. Elle rend au travail un charme que nous ne voulions point lui connaître. » La guerre apprend, nous dit encore M. Pierre Hamp, à l'homme à vivre avec simplicité en le contraignant à limiter ses besoins à l'infini. Elle lui enseigne par-dessus tout que la victoire appartient à celui qui fait bien son métier : « Il n'y a rien eu aux Thermopyles que de la conscience professionnelle. » Ainsi *le Travail invincible* est une sorte de méditation sur la guerre et sur le travail. Sans une seule de ces descriptions, comme il en fut déjà trop fait, et dont nous ne retenons le plus souvent rien, l'auteur nous promène dans une Flandre blessée, martyrisée par la guerre et où le travail n'a pas cessé ; avec lui nous pénétrons l'âme d'une noble province. Mais il se demande douloureusement si, dans la reconstitution industrielle de demain, une place demeurera pour les métiers des vieux tisseurs de Flandre, « ces orfèvres de la toile ». « Leur métier va-t-il mourir et laisser, dans le travail des hommes, le même regret que pour toutes les œuvres aux secrets perdus : la poterie étrusque, la teinture de Carthage, les émaux de Palissy ? »

En attendant, la guerre n'a pas arrêté le travail dans l'argileuse plaine qui « ressemble, l'hiver, à la mer » : les blés ont continué de

monter sur cette terre ébranlée par le canon et qui n'a pas cessé un instant d'être travaillée. « La guerre, nous fait observer M. Pierre Hamp, n'est pour l'homme des champs qu'une intempérie. Il s'y soumet et continue sa besogne pleine d'éternité. » Voilà qui est vraiment très beau ! Dans les villes, les ouvriers ont aussi poursuivi leur travail jusque sous les obus. Ainsi périt notamment Valentine Vandenbussche, en même temps que deux autres ouvrières furent blessées : « La grandeur de ces ouvrières, écrit le soldat écrivain du *Travail invincible*, égale celle des héros inconnus morts, la conscience contente d'avoir fait ce qu'ils estimaient probes de faire. » L'ouvrière aura pendant cette guerre défendu son usine comme le soldat sa tranchée et la France lui devra le maintien d'une partie de sa fortune publique. Il en est aussi qui, en tissant des sacs pour la fortification des tranchées, ont fait une besogne plus directement utile à la défense nationale. Les métiers ne se sont arrêtés que dans les villes prises par les Allemands, quand ceux-ci ont voulu, comme à Lille, faire confectionner aux ouvrières des sacs destinés à rendre la terre de France inexpugnable aux Français. Les moulins eux-mêmes n'ont pas cessé de tourner jusque sous les rafales d'artillerie. Et M. Pierre Hamp déclare : « Il y a un patriotisme guerrier qui est le sublime, car il comporte d'affronter la mort. Il y a un patriotisme ouvrier qui est d'aller au travail. » Il conclut, parlant de la Flandre : « Et c'est ici le pays où l'ouvrière ne s'arrête pas dans sa besogne pour le bruit du canon. »

Dans ce petit livre qui est une suite de véritables poèmes en prose, cette guerre est vue dans sa réalité de guerre d'armées, mais aussi surtout de guerre de travail ; et il s'en dégage l'amour du travail consciencieusement fait, l'amour du métier tel que le possédaient nos artisans d'autrefois et tel que la guerre le ranime, nous assure M. Pierre Hamp, dans le cœur de ceux d'aujourd'hui ; un amour que les poètes et les écrivains doivent célébrer et dont il leur appartient de donner l'exemple dans leur art. Ce sera peut-être la rançon de tant de sang répandu que de nous avoir ramené ainsi à la conscience de quelques grandes vérités qui permirent à l'homme de se dégager de la barbarie, et sans lesquelles il y retournerait. *Le Travail invincible* doit signifier *La France invincible*.

Plus nous avancerons dans la guerre actuelle, plus nous lirons des livres sincères écrits sur elle. Après la paix, nous aurons sans doute les livres cruels. Il faut nous attendre à toute une littérature horrible qui sera aussi déplorable et aussi fausse que la littérature édulcorée qui nous montre une guerre adoucie faite par des soldats toujours joyeux, à chaque minute tous héroïques, qui trouvent la guerre charmante et dont les tranchées sont aménagées avec tout le confort moderne. Il y aura eu ainsi une littérature de guerre enguirlandée de

roses et de lauriers en papier peint : il y aura demain une autre littérature aussi fausse qui essayera d'abaisser cette guerre. Les meilleures œuvres sur la guerre seront celles qui demeureront dans la grande vérité humaine, qui auront été écrites par ceux qui n'auront pas cherché à exploiter la guerre au bénéfice d'une opinion ou d'une idée, qu'elle soit philosophique,sociale ou religieuse, mais qui,ayant su voir, auront su exprimer ce qu'ils ont vu et senti ; cela ne veut pas dire d'ailleurs qu'aucune pensée ne se dégagera de leurs récits ; il y a toujours place, dans le récit de l'acteur ou du témoin d'un fait, pour sa réflexion personnelle. **Sous Verdun** (août-octobre 1914), de Maurice Genevoix, prendra certainement place parmi les bons livres sur la guerre. M. Ernest Lavisse qui en a écrit la préface nous dit que M. Maurice Genevoix était encore élève de l'Ecole Normale Supérieure quand la guerre éclata, et il venait d'achever une étude sur Maupassant. On retrouve dans son récit les qualités de concision, de vision réaliste qu'on peut en effet attendre d'un écrivain qui a dû pratiquer beaucoup Guy de Maupassant.

Le grand reportage, quand il est fait par un journaliste qui a des qualités d'écrivain, peut être considéré comme un genre littéraire tout moderne, qui dérive de celui des vieux chroniqueurs ; il en est une adaptation aux besoins d'une époque qui possède une presse soucieuse de satisfaire un public affamé d'informations. Celui-ci veut non seulement être informé d'un événement,mais encore avoir l'illusion d'y assister en lisant son journal.Comme il importe à tout journal de donner cette relation dans le temps le plus court possible afin de n'être pas devancé par ses concurrents, c'est moins un don d'écrivain qui est exigé d'un bon reporter que la faculté, si l'on peut dire, de fabriquer rapidement. Il suffit à un bon journaliste de donner à son lecteur l'illusion d'une réalité un peu grosse : celle qu'est capable d'imaginer sinon d'exprimer un lecteur moyen ; celui-ci la retrouvant dans son journal en est naturellement flatté. Ce sont de grands reportages qu'a réunis M. André Tudesq dans ses **Compagnons de l'Aventure**. Mais le meilleur compliment qui puisse être fait à M. Tudesq, c'est qu'on ne s'en douterait pas : aussi son livre mérite-t-il d'être lu. M. Tudesq nous promène sur la mer, aux Dardanelles, dans l'Egée, en Adriatique, en Méditerranée, tantôt sur des chalutiers, tantôt sur des torpilleurs, ou en sous-marin. C'est un livre d'aventures que cet ouvrage sur la guerre en Orient. En le lisant, nous oublions presque qu'il s'agit précisément de cette guerre-ci. Les récits de M. Tudesq semblent nous transporter déjà dans la légende. Il nous montre cette guerre comme l'imagineront sans doute les historiens imaginatifs de l'avenir, et il se révèle en plus d'un endroit comme une sorte de disciple de Kipling.

Si maintenant vous désirez vous initier aux termes militaires em-

ployés pendant cette guerre et à l'argot des poilus, prenez le **Dictionnaire des termes militaires et de l'argot des poilus**. Mais il faudrait se garder de croire que l'emploi de la plupart de ces termes d'argot soit particulier aux « poilus », qui d'ailleurs sur le front s'appellent encore plus volontiers des *bonhommes*, ce qui pour sentir moins le boulevard n'en rappelle que davantage le vieux et bon territoire de France. La plupart de ces termes d'argot ne sont même pas particulièrement militaires. Ainsi : *grimpant* ou *falzar* ou *fendant* pour désigner un pantalon, *liquette* pour chemise, *mornifle* pour gifle, *morlingue* pour porte-monnaie sont des termes pittoresques qui étaient employés dans les faubourgs bien avant cette guerre. Les rédacteurs de ce dictionnaire ont désiré être à peu près complets et ne répugnent pas à l'occasion aux références. Nous lisons à la page 191 : *Merde*, interjection. Exclamation de mépris, d'indignation, etc... *Un général anglais leur cria : « Braves Français, rendez-vous !» Cambronne répondit : « Merde ! »* (V. Hugo). Ils croient devoir nous avertir néanmoins dans leur préface qu'ils ont omis les termes que condamne leur extrême crudité. C'est dommage, car ce ne sont pas toujours les moins savoureux. Et puis, peut-être que des gens du monde que leur sexe, leur âge ou leurs maladies éloigna des tranchées en concluront-ils que tous les mots de ce petit dictionnaire sont employables. Au cours des prochains hivers, des dames convaincues cependant de l'excellence de leur éducation, s'entretenant de leur linge, pourraient bien parler désormais de leurs *liquettes*, de leurs *grimpants*, de leurs *falzars* ou de leurs *fendants* ; elles n'allongeront plus à leurs rejetons que des *mornifles*, et déploreront d'avoir égaré leur *morlingue*. Ce sera peut-être une conséquence drôle de la guerre. Mais cette drôlerie sera-t-elle toujours tellement drôle ?

GEORGES LE CARDONNEL.

## *A L'ÉTRANGER*

### Italie.

ITALIE ET ALLEMAGNE. — Les événements de ces deux ans ont porté l'Italie à un examen de conscience, à une profonde révision des faits et des idées de ces dernières décades Le caractère, l'instinct et l'idéal de notre nation ne sont pas si faciles à définir : l'histoire ne nous donne pas d'indications très sûres : Naples, Venise, Florence Turin, sans compter Rome, quelle diversité d'histoires particulières ! Comment en déduire des idées unitaires ? L'Italie est chose nouvelle dans le monde depuis l'empire romain : elle est en devenir, elle est au commencement !

En regardant en nous-mêmes nous avons trouvé, il n'y a pas à s'en

émerveiller, des reflets d'autres nations depuis longtemps puissantes et rayonnantes, des influences idéales peut-être excessives pour notre caractère juvénile et d'autres matérielles, tyranniques. L'influence de la France est grande, mais plus sur la littérature et sur l'art que sur tout le reste, et une critique vigilante s'y exerce constamment. Celle de l'Allemagne, très faible en art, nulle en littérature, a été prépondérante et oppressive sur l'enseignement et surtout dans la vie économique et dans l'action politique.

Il faudrait un économiste doublé d'un puissant romancier pour tracer un tableau de la pénétration allemande dans les nations d'Europe. En Italie, ce fut une invasion.

On connaît la méthode. Une banque allemande à enseigne italienne, avec très peu de capitaux, mais avec une direction habile et sans scrupules, aide avec son crédit de bonnes entreprises industrielles, en encourage de nouvelles, et leur impose outils et machines allemandes ; elle appelle des filiales de maisons allemandes en les affublant d'un nom italien ; elle place partout des directeurs, des administrateurs, des chefs techniques et des contremaîtres allemands ; elle s'empare, au moyen de systèmes ingénieux et variés, des principales activités industrielles et commerciales italiennes organisées sous forme de sociétés anonymes. La « Banca Commerciale Italiana » en contrôlait, de ces sociétés, pour une valeur globale de trois milliards. Elle tenait la marine marchande, les industries métallurgiques, mécaniques, électriques, textiles, chimiques, et au premier plan les fournitures pour l'armée et la marine. Un courageux publiciste, Giovanni Preziosi, a révélé cette vaste entreprise dans un livre d'un intérêt poignant : *La Germania alla conquista dell' Italia* (*La Voce*, Firenze). La lecture en est utile non seulement pour l'Italie, mais pour tous les pays alliés, puisque la haute finance allemande ne cesse pas de lutter partout pour garder ses positions.

Utile au commencement, il faut bien le dire, cette banque devint néfaste à l'initiative italienne et surtout dangereuse pour son action politique. L'émancipation ne devrait pas être trop difficile, puisque les capitaux allemands y sont minimes (3 millions sur 150) : avec un capital ridicule les Allemands exploitaient jusqu'à 800 millions de mouvement annuel d'argent italien !

L'université allemande a ébloui le monde entier et nous avons, nous aussi, subi cette fascination. Beaucoup de jeunes gens, à peine sortis de nos niversités, allaient se perfectionner, avec des bourses gouvernementales, en Allemagne et en revenaient apôtres de la science allemande et du germanisme. S'ils étaient sans grande influence sur la jeunesse en général, leur jugement était décisif dans les concours des professeurs secondaires et supérieurs.

Tandis que la librairie française nous envoyait ses romans, bons

ou mauvais, et les chefs-d'œuvres de toutes les littératures traduits dans sa langue si claire et accueillante, la librairie allemande nous envoyait ses gros manuels, ses répertoires encyclopédiques, les atlas, etc. Ainsi on lisait des histoires de l'art où une part disproportionnée était faite à l'art allemand et où le traducteur était obligé de développer à notre usage la part assignée à l'art italien ; on parcourait des histoires universelles ou même particulières de l'Italie dominées par l'idée germanique, on consultait des répertoires d'où était exilé le monde latin. La commodité des illustrations déjà faites séduisait l'éditeur italien (ou allemand italianisé). N'oublions pas les livres en couleurs pour enfants, d'un mauvais goût repoussant.

Les grammaires latines et grecques étaient traduites de l'allemand. Les lycéens étudiaient les textes classiques dans des éditions allemandes ; le danger eût été moins grand, si les maîtres les eussent dûment interprétés en initiant les élèves au sens des humanités ; mais l'esprit était étouffé par la lettre, et le résultat de ces études purement philologiques était la haine du latin et du grec et l'ignorance de ce que furent nos aïeux.

On peut rire de ces anthropologues allemands qui s'annexaient notre histoire et nos grands hommes, de Michel-Ange à Garibaldi ; mais il y avait aussi des savants pour affirmer que la limite géographique de la péninsule était l'Isonzo ; et un P. D. Fischer, par exemple, dans un livre traduit et très estimé en Italie, d'ailleurs remarquable, *L'Italia e gl'Italiani* (1903) oubliait son calme scientifique pour sermonner les *irrédentisti* et leur apprendre que dans le Trentin la frontière de l'Autriche coïncide avec les *confins naturels de la Péninsule...*

Maintenant dans les écoles, c'est un *tolle* général contre la *kultur*. Notre front est contre l'Autriche, mais l'ennemi idéal est l'Allemagne. Le peuple n'a jamais fait de distinction et les gens cultivés n'en font pas non plus. Nos souvenirs historiques nous offrent des images et des formules nombreuses contre le spectre ressuscité de l'empire germanique. On pourrait en composer un florilège copieux et varié, depuis Polybe, à travers le moyen-âge (*Teutonicam rabiem quis tolerare posset?* s'exclamait Pietro da Ebolo, un siècle avant la *tedesca rabbia* de Dante), jusqu'aux invectives enflammées de Carducci... Variations amusantes de rhétoriciens ! La meilleure façon de s'émanciper, c'est d'encourager solidement les écrivains italiens, les philologues, les savants italiens et aussi les éditeurs italiens, car il y en a de vaillants et de patriotes.

L'admiration des professeurs pour l'Allemagne se manifestait à chaque page dans leurs ouvrages, mais ils ne nous avaient donné encore aucune étude suffisante sur notre puissante Alliée. Le premier ouvrage remarquable a paru il y a peu d'années : c'est *La nuova Germania*, de G.-A. Borgese. (Bocca, éd. Turin 1907.)

Figurez-vous un Sicilien, sorti depuis peu de l'Université de Florence et transplanté à vingt-cinq ans dans la Babylone prussienne. Il se mêle en journaliste (il correspondait à *La Stampa*) à la vie allemande durant deux années des plus importantes (1906-1908), il assiste aux persécutions polonaises, aux élections qui confirment le pouvoir à Bülow, aux procès de Max Harden, à la crise constitutionnelle, tandis qu'Edouard VII tisse autour de l'Allemagne les ententes isolatrices. Le colosse allemand ne lui en impose nullement. Dans un style brillant et quelquefois insolent de gamin florentin, l'homme du midi ne peut s'empêcher de comparer la pauvreté décente et la santé morale de sa province à la fièvre d'enrichissement et de jouissance de la capitale allemande, la *gentilleza* antique de notre peuple, notre sens de la mesure et du goût à la manie du luxe et du colossal d'un peuple de parvenus.

« Qui parle au xx[e] siècle de peinture allemande, de musique allemande, de poésie allemande parle d'une nébuleuse sans noyau et sans physionomie — écrivait M. Borgese — « La richesse de l'Allemagne est un colosse aux pieds d'argile. » L'expérience à propos des Polonais « prouve à l'évidence que les Allemands n'ont pas la capacité d'assimiler d'autres peuples ou de gouverner paisiblement une confédération de peuples. C'est-à-dire que leur grandeur est à son apogée, que pour leur histoire a sonné le triste impératif : *ne plus ultra*. »

« La politique allemande — écrivait-il encore — est toute fondée sur la force du poing. Ou qu'on nous donne ce que nous voulons, ou nous mettons le feu aux poudres. Elle ignore que l'art diplomatique s'appuie sur la force militaire, mais qu'il ne fait pas pléonasme avec cette force. »

Dans la psychologie énigmatique de Guillaume II il voyait « tous les dangers qui menacent le monde ». Il n'est pas dupe de la campagne de Harden pour la moralité ; il en aperçoit les dessous d'intrigue pangermaniste. Il ne croit pas entièrement au danger pangermaniste, pourtant il relate ces propos d'un officier supérieur, « très calme, très intelligent, non pas un fou moral », qu'il vaut la peine de relire à dix ans de distance.

1° La flotte allemande sera en mesure, d'ici à peu d'années, de tenir tête à la flotte anglaise de la mer du Nord ; ce jour-là, le coup de main sur l'Angleterre sera la chose la plus facile du monde.

2° Il ne vaut pas la peine de s'annexer les terres allemandes de l'Autriche, car l'Autriche allemande et slave fait la politique que l'Allemagne lui ordonne.

3° La neutralité sera refusée à la France à qui on imposera le choix : ou d'être avec nous ou d'être contre nous. Si c'est contre, nous la détruirons en quinze jours.

4° Hériter de la domination mondiale de l'Angleterrece, n'est pas facile ni commode,mais l'hégémonie européenne est destinée à l'Allemagne. Pourquoi les peuples la craignent-ils ? La domination de l'Allemagne a toujours été un bienfait pour les nations qu'elle a dominées. Au moyen-âge elle a créé la nouvelle culture, etc...

C'était le ton raisonnable et mesuré de ces propos qui impressionnait l'auteur. Il les jugeait puérils, mais il ajoutait : « Devant ce genre de puérilité, moi, fils d'un peuple sage, je souris des dents, mais en dedans je frissonne ! »

Quant aux socialistes, aux catholiques et autres : « Alors qu'il faut parler et agir sérieusement, Bebel et Spahn, Hertling et Bernstein, David et Erzberger n'ont qu'une opinion, celle de Guillaume II ». Les socialistes, s'ils avaient le pouvoir, seraient impérialistes au nom de l'internationale. Nous eûmes déjà le « Saint empire romain de nation germanique », nous pourrions avoir « l'internationale de nation allemande ». N'a-t-on pas posé à Stuttgart le principe que les peuples supérieurs ont droit à la tutelle sur les races inférieures? Des Herreros jusqu'aux Parisiens, tous sont inférieurs. Regardez-le par transparence, le drapeau rouge ; il est blanc, rouge noir ; le drapeau de l'aigle prussienne. »

Revenu d'Allemagne, M. Borgese en rapportait de remarquables essais sur Gœthe, qui lui valurent une chaire de littérature allemande à l'Université de Rome.

La guerre n'a pas surpris M. Borgese. Et comme il était en mesure d'éclairer le public, il entreprit dès août 1914 de lui ouvrir les yeux sur l'existence du danger national et sur le destin qui s'imposait à l'Italie. Ses articles dans le *Corriere della Sera* (recueillis par l'ed. Trèves, Milan) forment déjà deux volumes : *Italia e Germania* et *La guerra delle idee*.

Il n'est plus le journaliste brillant et quelquefois trop spirituel d'il y a dix ans. La pensée est mûre, le style adapté. Il se défend de haïr l'Allemagne : la connaissance d'un passé de vraie culture l'en empêcherait : il analyse les valeurs positives et négatives du germanisme, il place dans leurs milieux les protagonistes du drame, il essaye une inversion des lieux communs sur l'Allemagne et sur les nations de l'Entente. Barbares, on peut bien les appeler ainsi, les Allemands, non pas pour les atrocités commises, mais pour *l'obscurité* de leur guerre. « Quand un peuple a eu quelque chose de pur et de durable à donner au monde, toujours un halo de poésie s'est formé autour de ses armes. » Cette guerre, colossale par les masses et le mécanisme, est mesquine à d'autres point de vue. « Ils parlent de surhommes et de superpeuple, et ils n'ont pas un grand homme, et ils n'ont à offrir au monde qu'un joug... Le halo de leur guerre n'est que le nuage des gaz asphyxiants ! »

Les groupes belligerants représentent chacun un noyau d'idées, d'un côté le principe des nationalités, la théorie de l'équilibre, l'idéal du travail pacifique ; de l'autre la force contre le droit, l'Etat contre les nations. Dans le champ des idées, l'Allemagne est déjà vaincue : elle n'a plus la force d'affirmer ses idées, au nom desquelles elle est entrée en guerre : en moins de deux ans elle a fait beaucoup de chemin vers les idées de ses ennemis, les idées de la nationalité, du droit et de l'éthique chrétienne. »

« Jusqu'à aujourd'hui, la victoire, à la longue, a toujours appartenu à ceux qui luttèrent pour le développement de l'idée chrétienne dans l'histoire. »

Voilà des choses qne M. Borgese n'aurait pas écrit il y quatre ans quand il adhérait au parti nationaliste, né alors, qui professe des idées assez semblables à celles qui règnent dans le camp allemand. Il est vrai qu'il s'en est détaché de bonne heure. Son évolution est à signaler. Je crois que la tragédie européenne changera beaucoup d'idées chez nos jeunes intellectuels.

GIOVANNI CENA.



## Suisse.

**Germanophiles et neutres.**— La guerre aura été la pierre de touche des peuples comme des individus. A son contact brutal et décisif, on a vu soudainement apparaître les psychologies les plus insoupçonnées, se révéler les caractères les plus dissimulés. Toutes les idées reçues, toutes les valeurs traditionnelles sur lesquelles nous vivions depuis quarante ans en ont été bouleversées. On peut dire que pas une nation n'a eu, dans la crise, l'attitude qu'on lui eût logiquement prêtée si quelque devin en eût pu formuler par avance les données. Ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni l'Allemagne ne se sont comportées comme on eût été fondé à le prévoir. Partout il y a eu de considérables surprises. Plus encore chez les neutres que chez les belligérants. Parmi les plus surprenantes, l'histoire devra noter l'attitude de la Suisse.

Si le devin m'eût dit : « Voici, mon cher, ce qui va se passer : l'Allemagne fera ceci et cela, émettra telles prétentions d'hégémonie, attaquera de telle et telle façon, envahira des pays neutres sous prétexte de nécessité, violera des conventions internationales, ruinera, fusillera, noiera un certain nombre de tes compatriotes ; que fera ton pays ? » J'eusse répondu avec la plus grande assurance : « Fidèle à son passé, ainsi qu'aux principes supérieurs qui sont le fondement de la nationalité helvétique, la Suisse élèvera sa protestation contre toute atteinte portée au droit international et... »

On voit quelle eût été mon erreur et combien peu je connaissais

la Suisse, du moins la Suisse que nous ont faite nos contemporains.

La surprise qui fut la mienne, et qui a été celle de beaucoup de mes compatriotes, devait même dépasser tout ce qui eût été imaginable.

A peine le cataclysme déchaîné par l'Allemagne commençait-il à ébranler le monde de ses roulements sinistres, qu'un phénomène inattendu se produisait. Non seulement notre pays ne s'indignait pas, ne protestait pas, mais la Suisse alémanique accueillait la ruée barbare avec le sourire de la sympathie et la satisfaction de la complaisance. Sans hésitation, sans mystère, elle approuvait tout, admirait tout, applaudissait tout. Soulevée du même orgueil, du même élan qui faisait déferler les vagues teutonnes, elle accompagnait de ses vœux l'épouvantable débordement.

Durant tout ce mois d'août 1914, tout le long de ces mortelles semaines, la Suisse alémanique à peu près sans exception, sans restriction, fut ardemment, follement germanophile. Du vacher de l'Oberland au grand industriel de Winterthur, du tisseur de Glaris au commerçant de Zurich ou de Bâle, dans tous les milieux, tous les mondes, dans tous les états, qu'on fût protestant, catholique, qu'on votât pour les radicaux, les libéraux, les conservateurs, quelle que fût la fortune, la condition ou l'origine, chacun participait à la grande épopée allemande et de tout son enthousiasme saluait et auréolait le vainqueur.

Quel que soit le désir de jeter la cendre de l'oubli sur ces faits, ils sont là ; ils seront de l'histoire, de la triste histoire. Impossible de les nier. Trop de témoignages confirment ce que chacun sait, ce que chacun a vu, connu, souffert.

En voyant la Suisse allemande devenir pour ainsi dire une province allemande, écrivait en octobre 1914 l'écrivain alémanique Helvéticus dans le *Grütlianer*, en voyant nos républicains et nos démocrates applaudir aux triomphes de l'Allemagne prussianisée sur la France républicaine, sans même réaliser ce qu'aurait d'effroyablement tragique l'écrasement de la France, en voyant comme on a su excuser, sinon justifier, la violation de la neutralité belge et comme on a fulminé contre l'Angleterre, protectrice du faible, nous nous sommes demandé : Que reste-t-il de la Suisse ? Si, moralement, la Suisse n'existe plus, à quoi sert que nos frontières restent intactes ?

Et, dans une communication de 1915 destinée à défendre le patriotisme des Suisses allemands et dont nos neutralistes ont fait grand état, le Dr Schlinder, président du tribunal civil de Glaris, ne trouvait rien de mieux, comme preuve à l'appui, que de citer une lettre d'un haut magistrat bernois, de la partie allemande du canton, favorable par extraordinaire à la cause des Alliés, et où on lisait ce qui suit :

Je ne puis comprendre que dans la Suisse alémanique on sympathise en général avec l'Allemagne et souhaite sa victoire. A mes yeux, le mot d'or-

dre donné par certains politiciens germanophiles de la neutralité morale est tout à fait méprisable. Ils voudraient même interdire aux libres Suisses de s'indigner à l'occasion de la violation de la malheureuse Belgique et de l'exécution de centaines d'otages innocents. Trop de Suisses alémaniques vivent sous la suggestion allemande et ont perdu le sens du droit, de la liberté et de l'indépendance à force d'admirer la culture et l'organisation allemandes. Tandis que les anciens confédérés sacrifiaient leur vie et leurs biens pour conquérir sur l'Empire leur indépendance, nombre de confédérés modernes, la plupart à leur insu, semblent tendre de nouveau vers l'Empire. Il serait tout à fait inadmissible que le Conseil fédéral et l'Assemblée fédérale se laissassent aller à une intervention favorable aux puissances centrales, ainsi qu'on l'a déjà suggéré dans certains milieux. Cela signifierait la fin de la Confédération, car nos Suisses romands ne marcheront contre la France que dans le cas, tout à fait exclu à mon avis, où celle-ci nous attaquerait.

D'ailleurs je crois encore à une justice immanente, qui ne permettra pas que l'Etat militarisé allemand arrive à dominer en Europe : car sa domination serait en même temps le tombeau de notre indépendance politique et économique.

Voilà, certes, qui est d'un excellent Suisse, mais quel témoignage ce digne magistrat bernois portait ainsi sur la mentalité de la généralité de ses concitoyens alémaniques !

Je ne commettrai pas l'erreur de prétendre que cet état d'esprit du début de la guerre se soit maintenu semblable à lui-même jusqu'à maintenant : je suis même assuré du contraire. Nous avons vu se produire, au cours des événements, de notables modifications dans la germanophilie des cantons alémans. Une minorité réfractaire commença à y paraître après la Marne; elle a été s'y affirmant à mesure que s'établissait, sur l'Aisne et sur l'Yser, l'incapacité de l'envahisseur à reprendre l'offensive. Pendant la grande retraite russe, le germanisme redevint tout puissant; il est de nouveau en décroissance et l'affaire des colonels, tombant au moment où s'annonçait ce second mouvement de dépression, lui a porté un coup sensible. Cela n'est d'ailleurs qu'assez approximatif. En l'absence de tout critère, comme pourraient l'être, par exemple, des élections, et en présence de l'inertie foncière, de la pesante discipline des masses alémanes, qui ne réagissent pas, il est difficile d'apprécier l'importance des pertes, provisoires ou définitives, à inscrire aujourd'hui au compte de l'idée pangermanique dans notre pays. Tout ce que l'on peut avancer, c'est qu'elles portent principalement sur l'élément populaire, les classes dirigeantes s'obstinant à demeurer avec une stupidité convulsive inébranlement germanophiles. C'est que celles-ci sont plus inféodées par leurs intérêts apparents au Mitteleuropa; c'est aussi qu'elles sont plus mâtinées de sang prussien ; c'est surtout qu'elles croient toujours fermement à la victoire de l'Allemagne. Le jour où le doute se mettra à infiltrer sa corrosion dans leurs méninges consternées verra le commencement de leur débâcle. Et, comme je l'é-

crivais un jour à un directeur de journal romand qui m'avait refusé un article en s'en excusant de la sorte : « Vous avez raison, mais il ne faut pas le dire ; vous êtes trop dur ; ces gens-là nous reviendront avec la victoire des Alliés. » — « Je suis tellement persuadé, lui répondis-je, qu'ils nous reviendront, en cas de victoire du droit sur la force, que vous les verrez ensuite plus français que nous. »

Et c'est bien là ce qu'il y a de très grave dans la mentalité de la majeure partie de nos concitoyens alémaniques, cette soumission aveugle et si peu suisse à la force. Ces gens-là ne pensent plus comme leurs pères ; ils ne pensent plus comme nous. Quoi qu'ils puissent faire et devenir maintenant, leur attitude d'août 1914 les a jugés. Ils pouvaient avoir peur de l'Allemagne, ils n'avaient pas le droit de souhaiter son triomphe, comme ils l'ont fait avec une pareille ardeur, comme ils le font encore.

Comme ils le font encore indubitablement, ces *Realpolitiker*, et, ce qui est vraiment de l'amour, contre tous leurs intérêts véritables, ainsi qu'il ressort avec une lumière déconcertante du naïf aveu que faisait récemment en ces termes d'une simplicité désarmante un journal commercial alémanique, la *Schweizer Exportrevue :*

En Suisse allemande aussi, écrit ce journal, il faut faire abstraction de *sympathies personnelles, très compréhensibles,* pour embrasser d'un regard clair et calme la situation économique dans son ensemble. En ce faisant, nous voyons qu'en 1913 nous avons exporté pour 191 millions de produits fabriqués en Allemagne, pour 56 millions et demi en Autriche, pour 1, 3 million en Bulgarie et pour environ 10 millions dans la Turquie d'Europe et d'Asie : soit un total de 258,8 millions.

En Angleterre, nous avons exporté pour 193 millions, en France pour 89, en Italie pour 56, en Belgique pour 22, 7, en Russie pour 51,7 au Portugal pour 4,9 millions : au total pour 417,3 millions.

Cette statistique suffit à indiquer où sont ancrés les intérêts de notre industrie d'exportation. Il faut y ajouter les produits fabriqués que nous exportons dans les pays d'outre-mer, dont la valeur totale est d'environ 300 millions et pour lesquels nous devons avoir recours, en bonne partie, aux services transatlantiques de l'Entente.

En présence du danger où nous nous trouvons de perdre une grande partie de nos exportations industrielles dans les pays de l'Europe centrale, nous devons nous orienter de l'autre côté, si nous voulons participer au développement prévu du marché russe et profiter de ce champ d'action pour remédier avec avantage à la perte de nos débouchés allemands.

C'est ainsi que la situation se présente au point de vue purement économique, si nous ne nous laissons pas égarer par *nos sympathies naturelles.* Ce point de vue est aussi le plus propre à fortifier la cohésion nationale, puisqu'il nous rapproche tout naturellement des cantons romands. Cessons, sur le terrain économique aussi, de nous laisser diriger par *des considérations qui ne sont pas d'intérêt national.*

J'ai souligné l'expression sans fard de ces « sympathies » que

l'on juge « naturelles ». Naturelles ? Non, elles ne sont pas naturelles. Elles sont au contraire tout à fait contre nature. Un Suisse, aujourd'hui, ne peut pas être germanophile, cela lui est absolument défendu. Un germanophile n'est plus un Suisse, et il m'est impossible de reconnaître en lui mon compatriote.

C'est donc une erreur essentielle et contre laquelle on ne saurait trop protester que de prétendre qu'un Suisse, étant neutre, a le droit de porter ses sympathies d'un côté ou de l'autre. C'est précisément parce qu'il est neutre et non partie, parce qu'il détient ainsi la liberté de choisir selon son sens de l'équité, comme un juge à son tribunal, que son choix ne saurait se porter, au gré de passions déconcertantes, sur celle des parties en cause qui, par l'acte initial de son coup de force et par toute sa conduite subséquente, se présente en conflit direct avec tous les principes sur lesquels reposent l'esprit, la raison d'être et la cohésion de ce qui était jusqu'ici la Confédération suisse.

Neutre, oui ; francophile, anglophile, soit, rien ne s'y oppose; germanophile, non pas!

LOUIS DUMUR.

§

## A Travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le problème de l'après-guerre préoccupe fort, depuis quelques mois, l'opinion publique des pays belligérants, et peut-être convient-il de voir dans ce fait que le terme de la lutte sanglante approche. La Russie, dont l'essor économique de demain promet d'être grand, n'est pas la dernière à s'intéresser avec une certaine passion à cette « guerre après la guerre », ainsi que s'expriment les *Rousskia Viedomosti*. Pour cet organe moscovite, la lutte contre l'emprise économique germanique paraît assez simple, tant qu'on ne vise que la négation de tout ce qui est allemand. Cette entente des Alliés pourrait dans ce cas avoir pour bases l'interdiction aux sujets allemands de fonder des établissements industriels, le refus d'admettre à la Bourse les emprunts publics ou privés des puissances centrales, etc.. Mais la question devient plus complexe dès qu'on l'envisage d'un autre point de vue. Les *Rousskia Viedomosti* déclarent qu'il est impossible d'imaginer que l'avenir appartienne à une politique reposant sur la négation complète de tout ce qui a trait à l'Allemagne.

Elle conservera toujours sa place dans les rapports internationaux. On sera *nolens volens* réduit à établir avec elle un certain *modus vivendi*. Il ne faut pas, en outre, oublier qu'elle a été avant la guerre un débouché très important pour l'exportation de certains pays. Ces derniers auront le droit d'exiger des Alliés qu'ils leur procurent des

marchés à la place de ceux dont les aura privés la suppression de leurs rapports avec l'Allemagne, rapports jugés dorénavant indésirables au point de vue politique. La coalition antigermanique devra par conséquent, dans le domaine des relations économiques, être moins basée sur le principe du « boycottage » de l'Allemagne que sur celui d'une coopération étroite des pays alliés. En favorisant le développement de l'échange international, elle devra venir au secours de ceux d'entre eux qui se verront, par la force des choses, privés des débouchés que leur offrait auparavant l'Allemagne. En d'autres termes, le besoin s'impose de dédommager certains pays des pertes que leur aura occasionnées la nouvelle orientation de la politique économique. La future alliance économique doit, dès maintenant, s'occuper de la solution de ce problème. Bien que cette alliance ne puisse être définitivement établie qu'après la fin des hostilités, lorsqu'on se sera rendu compte du degré d'épuisement de l'Allemagne, on peut, dès aujourd'hui, poser les jalons de la future organisation économique de l'Europe. Il faut avant tout éviter qu'à la place de l'Allemagne, il en surgisse une autre. Quel que soit son nom, la puissance qui voudrait s'attribuer le rôle prédominant qu'a joué jusqu'ici l'Allemagne dans le domaine économique est condamnée d'avance à soulever contre elle de justes et légitimes réclamations. Il se produit d'ailleurs, déjà à l'heure actuelle, un revirement complet dans l'esprit des puissances de l'Entente, revirement qui laisse présager un groupement naturel de leurs forces économiques. La guerre a secoué l'Angleterre et lui a fait comprendre les inconvénients de son « quiétisme » économique. Elle a aussi transformé les Français, en modifiant sous beaucoup de rapports leur mentalité de rentiers et en éveillant chez eux des forces que ne soupçonnaient pas les Allemands à la veille de la déclaration de la guerre. Enfin, elle fait comprendre à la Russie que son unique salut dépendait du développement de ses forces économiques et de l'exploitation de ses richesses naturelles. Si l'on ajoute à cela le rôle actif que les Etats-Unis ont été appelés, par la force des choses, à jouer pendant la guerre dans le commerce européen, il faut s'attendre à ce que les influences des différentes puissances de l'Entente, dans le domaine économique, arrivent à l'avenir à se contrebalancer et qu'il ne soit donné à aucune d'elles de prendre le rôle prédominant joué jusqu'ici par l'Allemagne.

LA PRESSE ENNEMIE. — Une des revues les plus intéressantes de l'Allemagne, *das grœssle Deutschland*, a consacré toute une livraison à la question belge. J'y relève une étude du professeur Carl Franke, d'un pangermanisme irréductible. Le professeur Carl Franke commence par détruire ce qu'il appelle la « fiction anglaise » d'un territoire et d'un peuple belge ne faisant qu'un.

Certes, en l'an 58 avant J.-C., les Belges vivaient dans le pays situé entre le Rhin inférieur, la Basse Seine et la Basse Marne. C'étaient des Germains qui se différenciaient des Celtes, leurs voisins du sud-ouest, par la langue, l'organisation et la constitution. Ils avaient toutefois introduit des mots celtes dans leur langue, notamment des noms de villes. La dénomination *Belgae* est elle-même celtique. Il est probable qu'ils avaient laissé une partie de l'ancienne population habiter les territoires conquis, soit comme serfs, soit comme sujets, soit même comme alliés. Ainsi un mélange se produisit, également différent des purs Celtes que des purs Germains de l'est.

Le fait historique le plus important pour le point de vue germanique, c'est qu'il y a 2.000 ans le territoire compris entre la rive gauche du Rhin jusqu'à l'Escaut était en la possession des Germains auxquels il fut arraché pour quelque cinq cents ans, non par les Celtes, mais par le romain César. C'est ainsi que se fit la romanisation autant des Celtes que des Germains de la rive gauche du Rhin.

A l'époque impériale romaine, la province Belgique était plus petite que le royaume actuel, mais aussi essentiellement différente. Elle s'étendait de la Mer du Nord occidentale, du cours inférieur de l'Escaut et des Ardennes vers l'Ouest jusqu'à Calais environ, vers le sud jusqu'à la Marne et l'embouchure supérieure de la Moselle, vers l'est jusqu'aux Vosges, de sorte que, de la Belgique actuelle, n'appartenaient à la province Belgique romaine que la Flandre occidentale, la Flandre orientale et le Hainaut. La population principale était formée du mélange germano-celte qui fut peu à peu romanisé et dont descendent vraisemblablement les Wallons actuels. La langue de ces derniers est latine, mais elle renferme des mots germains et des mots celtes qui manquent pour la plupart au français.

Le terme « Wallon » rappelle le vocable vieux haut allemand *walah*, l'anglo-saxon *vealth* et l'anglais *Wales* par quoi sont désignés Celtes et Romans ; également le moyen haut allemand *walisch*, *wahlisch*, *welhisch* (1), qu'emploient les Flamands pour parler des Wallons, et aussi notre *welsch*. Cependant vers l'an 100 après J.-C., selon Tacite, les Nerviens, qui habitaient à l'est de l'Escaut, et les Trévires, au versant sud des Ardennes jusqu'à Trèves, étaient fiers de leur origine germanique.

Par contre la plus grande partie orientale de la Belgique actuelle, les provinces d'Anvers, du Limbourg, du Brabant méridional, de Liége, de Namur et du Luxembourg, appartenaient à la province romaine dénommée *Germania inferior*, peuplée par des tribus purement germaniques comme les Condrusi, les Cœresi, les Segni, les Eburones, les Tongres, etc.; de sorte que, seule la pointe occidentale de la Belgique actuelle était habitée par des Germano-celtes ou Wallons. Pendant la grande migration des peuples, les Francs, venant du Rhin inférieur, pénétraient au IVe siècle dans ces provinces romaines. A la chute de l'empire romain occidental, en 476, ils s'étaient établis non loin de Boulogne. La frontière linguistique franco-flamande, qui passe tout près de Gravelines, et les 150.000 flamands de la Flandre française et de l'Artois témoignent qu'ils s'y trouvaient en masses compactes. Parmi ces immigrants germains se trouvaient les ancêtres de

(1) Vient du nom de la tribu gauloise des Vulcae.

la maison impériale allemande, les Carolingiens, dont le « burg » ancestral est Herbesthal, au nord-est de Liége. Ceux parmi les Francs Saliens et les Francs Ripuaires, qui avaient abandonné leur patrie, la plaine basse du Rhin inférieur, pour s'étendre vers l'ouest jusqu'au canal de la Manche, furent appelés depuis le moyen-âge Flamands. Il semble qu'ils aient débarrassé la Flandre des Germano-Celtes ou Wallons, et ils conservèrent fidèlement leur langue et leurs coutumes et toujours firent une impression germanique...

Le flamand est parlé par 56, 7 o/o des Belges, et il prédomine dans la province d'Anvers, dans les Flandres orientale et occidentale, comme dans la partie nord du Brabant méridional avec Bruxelles et Louvain...

La situation est autre en ce qui concerne les Wallons. Eux et leur langue ils se sont étendus du Hainaut vers l'est, sur la partie sud du Brabant méridional, les provinces de Namur, de Liège et la plus grande partie du Luxembourg belge, de sorte que la contrée qu'ils habitent est comme un coin enfoncé dans le pays allemand et est, pour la France, une heureuse porte d'attaque vers l'est. Car le point le plus oriental du territoire linguistique wallon est le pays prussien de Malmédy, et le plus occidental du flamand est le pays français de Gravelines. Les Wallons disent : Nous sommes Wallons et non Français, mais nous aimons la France. Le fait est qu'ils témoignent de leur amour pour les Français par une haine fanatique des Allemands. C'est pourquoi il faut les considérer comme des intrus en terre vieille-allemande et non les croire aussi innocents que les Wendes et les Masours...

Puis le Professeur Franke nous entretient de la bestialité et de la perfidie des meurtres commis sur les soldats allemands par la main des femmes et des enfants belges, et il déclare péremptoirement que les « soi-disant atrocités allemandes » sont le fait de la calomnie wallonne.

Ces meurtriers wallons, nous les accordons volontiers aux Français, leurs frères d'origine, mais nous garderons le pays. Il va de l'intérêt du germanisme non seulement que les Wallons émigrés ne puissent rentrer après la guerre, mais encore qu'il se produise d'autres émigrations. Les vides qui en résulteront pourront être comblés par des émigrants, venus des états allemands voisins ; par suite le pays wallon se regermanisera peu à peu. Ce sera chose d'autant plus aisée, que, semblable à celle de la France, la population wallonne diminue. Mais il est nécessaire qu'un poing robuste dirige cette germanisation. Les Hollandais, les Flamands et les Luxembourgeois ont montré qu'ils ne l'avaient pas. Le malheur qui a touché les Flamands provient de ce que leur gouvernement et celui des Wallons était le même. Beaucoup d'entre eux le reconnaissent à cette heure et réclament qu'on les débarrasse de cette communauté avec le méphisto latin.

LA PRESSE NEUTRE. — Dans un article de la *Gazette de Lausanne*, intitulé « Belgique et Pologne », M. Paul Otlet se préoccupe du sort réservé à ces deux pays après la guerre. Il ne suffira pas qu'on ait repris l'une et l'autre à l'Allemagne qui les occupe encore,

il faudra leur donner dans l'ensemble des états européens un statut particulier pour que la paix ne vienne pas à être troublée de leur fait et afin que, pour un long temps, elles recouvrent la quiétude.

La guerre n'a pas aboli la neutralité belge. Au contraire, trois des garants sur cinq défendent cette neutralité et l'un d'eux, l'Angleterre, déclare formellement être entrée à la guerre avec cet objectif. Le gouvernement belge d'ailleurs s'est abstenu de signer le pacte de Londres 1914. Après la guerre, il faudra donc restaurer, abolir ou modifier le statut de neutralité belge. Or, restaurer est impossible. Quelle garantie peut donner à la Belgique le simple maintien, épée sur la gorge, de la signature de l'Allemagne et de l'Autriche violatrices du traité? Abolir la neutralité, au contraire, c'est décider que la Belgique pourra entrer dans les alliances : l'idée de la « barrière » disparaît dès lors et les Belges choisissent leurs alliés, afin de mieux pouvoir se défendre contre le péril démontré de l'Allemagne ; c'est évidemment la rupture de l'ancien équilibre. Reste la modification de la neutralité, c'est-à-dire son maintien, avec adaptation de son principe aux circonstances. Elle consisterait à donner à la Belgique la garantie mondiale en vertu de ce raisonnement : la Belgique forme, entre la France et l'Allemagne, un Etat tampon, un Etat barrière dont l'existence est utile à l'équilibre de l'Europe. Or l'équilibre de l'Europe intéresse indistinctement tous les Etats européens, puisque sa rupture peut occasionner des guerres générales comme celle-ci. Bien plus, l'équilibre de l'Europe commande l'équilibre des autres continents. La guerre, en effet, dans ses contre-coups en Asie, en Afrique, en Amérique, en Australie, a montré que le système de l'équilibre doit être conçu comme mondial et non exclusivement comme européen. Conséquence : la garantie de neutralité doit être donnée à la Belgique, non seulement par les cinq Etats qui, en 1830, représentent tout ce qui avait puissance alors dans le monde, mais bien par qui représente aujourd'hui les grands intérêts du monde. Suivant le système d'organisation juridique et diplomatique qui sortira de la guerre ce sera, ou bien les huit grandes puissances, agissant en un concert mondial organisé, ou bien l'union mondiale de tous les Etats formant une sorte de pouvoir surnational avec constitution bien définie.

D'où cette première conclusion : il ne peut être donné à la Belgique la véritable compensation à laquelle elle a droit pour ses sacrifices et ses malheurs, qu'en lui assurant la sécurité réelle pour l'avenir. Et celle-ci ne peut ressortir que du développement et de la combinaison de trois conceptions : l'Etat-tampon, la neutralité, la garantie internationale des territoires.

Et maintenant la Pologne :

A la fin du XVIII^e^ siècle eut lieu une opération monstrueuse, témoignant d'une ignorance profonde des lois sociologiques qui régissent les nations : le partage de la Pologne. Trois Etats s'entendirent pour dépecer un quatrième ; trois organes d'un corps européen se coalisèrent pour en faire disparaître un quatrième. Qu'on juge du trouble en transposant les termes et en supposant dans le corps humain le cœur, les poumons, l'estomac coalisés pour annexer chacun une partie du foie ! La Pologne avait établi par son existence une sorte d'équilibre dans l'est. Elle était la barrière, le tam-

pon entre la Russie et les Germains. L'idée de neutralité perpétuelle, introduite dans le monde politique, en 1815 seulement, par la Suisse, était inconnue du temps de Frédéric et de la grande Catherine. Que l'on suppose cette notion existant à cette époque et des intentions pures remplaçant les instincts voraces chez les trois larrons, il y aurait eu dès lors pour la Pologne un sort imposé dont l'analogie eût été frappante avec celui de la Belgique.

Aujourd'hui, le problème polonais appelle une solution et, sauf pour les aveugles de naissance ou de volonté, il est posé comme un problème international : celui de l'équilibre dans l'est.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Je trouve dans la presse des Etats-Unis cette fantaisie de l'humoriste Montague Glen, l'auteur de *Potash and Perlmutter.* C'est une discussion entre deux Juifs, Birsby et Zapp, sur la révolution irlandaise.

— Mais comment sais-tu, Zapp, que l'Allemagne est derrière la révolution irlandaise ?

— D'abord tout le monde le dit, et puis cela m'a l'air d'être terriblement allemand. Ils avaient des monnaies, des timbres, un Président, un Vice-président, un ministère, et, en fait, c'était le dernier cri de ce que doit être une république d'après l'opinion du Professeur von Spinngewebe, de la section d'histoire de l'Université de Berlin. Tous les détails avaient été soignés, Birsky, et rien n'avait été, négligé — absolument rien que la présence d'environ deux millions de soldats anglais à six heures de chemin, en Angleterre, et plusieurs navires de guerre anglais. Oui, Birsky, toute l'affaire semble être un échantillon authentique de la méthode allemande, — tout comme à Verdun et à la Marne. Cela vous fait penser à une de ces opérations faites par un professeur calé et cher, qui établit son diagnostic avec succès, ouvre le malade avec succès, referme le malade avec succès, le réveille avec succès, et le malade se porte à merveille jusque deux ou trois jours avant son enterrement.

— Mais, Zapp, d'après ce que tu dis, les Allemands ont réussi à provoquer la révolution irlandaise ?

— Oui. L'opération a réussi, mais le malade est mort.

Les journaux suédois nous apportent l'annonce de quatre ouvrages favorables à la cause des Alliés :

Gustav Hellström : *Joffre, l'homme et le Chef d'armée.*
Gunnar Cederschiöld : *Dans l'attente de la victoire.*
Gustav Hellström : *Le Facteur des Civilisations.*
Harald Heyman : *La France en Guerre.*

PAUL MORISSE.

## VARIÉTÉS

**Le Poète Charles Des Guerrois.** — Le 13 mars dernier s'éteignait à Troyes le dernier survivant des secrétaires de Sainte-

Beuve, le poète Charles Des Guerrois. C'est donc à tort que le *Mercure de France* du 1er juillet 1914, annonçant la mort de Jules Troubat, l'appelait le dernier secrétaire de Sainte-Beuve. Sans doute, Charles Des Guerrois avait précédé, auprès de son maître éminent, Jules Levallois et Jules Troubat, mais, grâce à une longévité exceptionnelle, il devait survivre à ses deux successeurs.

Le poète Charles Des Guerrois, né à Troyes le 3 août 1817, portait un nom illustré déjà par un glorieux ancêtre, le Père Nicolas Des Guerrois, l'auteur de « La Sainteté chrétienne ». Il est mort dans la même ville au courant de sa 99e année, sans avoir atteint le centenaire que lui promettait le merveilleux équilibre de ses facultés physiques et intellectuelles et surtout hélas ! sans avoir vu l'expulsion de l'étranger qui, déjà l'année de sa naissance, occupait encore victorieux sa province natale.

Il y a près de 70 ans que Charles des Guerrois s'arrachait à l'intimité de Sainte-Beuve et aux efforts que faisait le grand critique pour le retenir auprès de lui. Dédaigneux des mœurs de son siècle littéraire, il quittait Paris qu'il ne devait plus revoir. Il se fixait à Troyes pour s'y marier, y vivre dans le travail et y mourir chargé d'années.

Il ne faudrait pas croire toutefois que le poète champenois ait subi l'enlisement provincial et qu'il se soit obscurément consumé dans une vie sans gloire. D'abord dans sa maison du Faubourg Saint-Martin, près de l'église qui s'enorgueillit des verrières magnifiques de Linard Gonthier, puis dans sa demeure de la rue Robert, il a vécu loin du bruit et de la réclame dans le recueillement et le silence, mais non dans une stérile oisiveté.

Il a vécu au milieu des livres ; sa bibliothèque, accrue d'acquisitions innombrables au cours de 80 ans de recherches, est une des plus belles et des plus complètes que puisse posséder un particulier. On estime qu'elle compte au moins cinquante mille volumes. Le legs Charles Des Guerrois sera certainement l'un des plus importants de cette magnifique bibliothèque de Troyes qui compte déjà les fonds si remarquables de Clairvaux, du Président Bouhier et du bibliophile Mittantier.

Sa vie durant il n'a pas cessé de s'intéresser à cette Bibliothèque publique, de lui donner le concours de sa prodigieuse érudition et de son expérience de bibliophile consommé, et d'aider de ses conseils et de ses lumières les bibliothécaires, dont les derniers, MM. Det et Morel-Payen, s'honoraient de sa précieuse amitié.

Retiré au milieu des livres et des objets d'art qui font de sa demeure un petit musée, le poète Charles Des Guerrois était, avec son compatriote Albert Babeau, l'un de ceux qui ont jeté le plus d'éclat sur la Société académique de l'Aube Il n'a pas cessé de travailler et

d'augmenter le trésor de ses productions littéraires, poétiques, historiques et critiques. On peut lui appliquer, en l'amplifiant, le célèbre « nulla dies sine lineis ». Trois jours avant sa mort, quand sa main défaillante se refusait à l'écriture, il dictait à l'héritier de son nom deux sonnets, « Erzeroum », et « Verdun », affirmant ainsi magnifiquement ce que Lordat appelait l'insénescence du sens intime, son amour de la France et l'intérêt tout juvénile qu'il portait aux événements de la dernière actualité.

Son œuvre est considérable. Elle comprend plus de vingt volumes de poésie et dix volumes de prose. Elle s'ouvre par les « Paysages de Champagne », publiés en 1854, et se clôt en 1910 par un volume de Sonnets, « Autour de Port-Royal ». C'est qu'il avait appris à le connaître, Port-Royal, avec son maître Sainte-Beuve ! La mort l'a surpris au moment où il préparait la publication d'un volume de poésies patriotiques : « l'Année des Barbares ».

Je citerai parmi ses ouvrages de prose les volumes consacrés au Président Bouhier et au vieux poète champenois Jean Passerat. Mais ce bagage littéraire imprimé n'est que peu de chose à côté de celui qui dort en manuscrits dans un coffre-fort et qui ne doit voir le jour qu'après sa mort. Charles Des Guerrois a consacré à l'impression de ses œuvres posthumes la rente d'un capital important. Celui-ci, la publication terminée, fera retour à l'Académie française pour la création d'un prix littéraire quinquennal. D'autres legs de moindre valeur vont à la Société académique de l'Aube : l'un d'eux, par un souci touchant du vieux bibliophile, est destiné à des prix annuels pour les typographes méritants, ces humbles et dévoués servants de l'Industrie du Livre.

Au nom de Charles Des Guerrois se rattache la solution d'une énigme posée par M. Victor Giraud dans son ouvrage « Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence » (Fontemoing éditeur, 3e édition, p. 136). M. Victor Giraud, en effet, parle, d'après M. Michaut, d'une « édition avortée » des Pensées de Pascal, par Charles Des Guerrois et Sainte-Beuve : il se demande ce qu'est devenu cet ouvrage préparé presque tout entier et il espère que M. Michaut, qui a écrit une étude considérable sur Sainte-Beuve et qui a pu consulter les nombreux papiers du grand critique possédés par M. de Lovenjoul, nous parlera quelque jour plus longuement de cette édition avortée.

Je puis renseigner les pascalisants sur cette question. L'édition des Pensées a été tout entière écrite. Une grande maison de Paris, la plus populaire peut-être, était en possession du manuscrit précieux : on n'en a jamais plus entendu parler. Par une malencontreuse chance il n'en avait été pris aucune copie. Toutes les démarches, toutes les recherches pour le retrouver ont été vaines. Comme le régiment de je ne sais plus quelle opérette, il fut porté comme perdu... A moins

qu'il ne dorme dans les tiroirs de quelque amateur obscur ou indélicat et qu'il n'attende pour en sortir que la disparition des intéressés. C'est avec confusion que je hasarde cette hypothèse. Et cependant quand, il y a quelque vingt ans, je tentai, au nom du poète troyen, une dernière réclamation auprès de l'éditeur, je ne pus m'empêcher de penser que, quand on a des manuscrits de cette valeur, on doit veiller sur eux avec assez de sollicitude pour qu'ils ne se « perdent » pas, comme on ne perdrait pas le plus vulgaire des romans.

DOCTEUR FORTUNÉ MAZEL.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

### Histoire

Jean Pélissier : *L'Europe sous la menace en 1914* ; Perrin. 3 50

*Les Persécutions des Yougoslaves.* Avant-propos de Victor Bérard ; Plon. 3 50

### Littérature

Louis Barthou : *Lamartine orateur* ; Hachette. 7 50

Dr F. Beaudouin : *Charles-Florentin Loriot* ; Imp. alençonnaise, Alençon. » »

Dora Melegari : *Le livre de l'Espérance* ; Payot. 3 50

### Ouvrages sur la guerre actuelle.

John Francis Batteler : *Les Etapes et l'Evasion d'un prisonnier civil en Allemagne* ; Attinger. 2 »

*Carte de l'offensive des Russes, juin 1916* ; Berger-Levrault. 0 75

*Cartes des opérations russes et anglaises contre la Turquie* ; Berger-Levrault. 0 90

G. Certbèrr de Médelsheim : *Le Nerf de la guerre.* Avec 3 gravures ; Berger-Levrault. 1 50

André Chéradame : *Le Plan pangermaniste demasqué* ; Plon. 4 »

R. de la Fregeolière : *A tire d'ailes.* Préface de M. René Bazin ; Plon. 3 50

*La Guerre.* Documents de la section photographique de l'armée ; Colin.
Fasicule 9 1 25
— 10 1 25

Nicolas Markovitch : *Le Pangermanisme en Orient* ; Rasanoff, Nice. 3 50

Baronne J. Michaux : *Journal d'une parisienne pendant la guerre* ; Perrin. 3 50

Péladan : *L'Allemagne devant l'humanité et le devoir des civilisés* ; Boccard. 3 50

Noëlie Roger : *Le Train des grands blessés. II ; A travers la France* ; Attinger. 1 »

### Poésie

Charles Buguet : *La Flamme ensevelie* ; Emile-Paul. 3 »

Eugène Figuière : *Les Clochers démolis* ; Figuière. 2 »

Paul Fort : *Deux chaumières au pays de l'Yveline* ; Monnier. 2 »

Hubert-Fillay : *Les Années rouges. 1914-1916* ; Nouvelliste. 1 »

### Questions médicales

Henry Rigal : *Les Stupéfiants* ; Préface du Dr H. Piouffle ; Attinger. 1

### Questions militaires

Général Bonnal : *Les Conditions de la guerre moderne* ; Boccard. 3 50

Sous-lieutenant Caillet : *Le Nouvel officier d'Infanterie en guerre* ; Berger-Levrault. 1 »

G. Crouvezier : *La Guerre aérienne. Le rôle de la cinquième arme.* Avec 24 illust. ; Berger-Levrault. 0 90

Emile Mayer : *Comment on pouvait prévoir l'immobilisation des fronts dans la guerre moderne* ; Berger-Levrault. 2 »

### Romans

M. Delly : *La Fin d'une Walkyrie;* Plon. 3 50
Gérard d'Houville : *Jeune fille ;* Fayard. 3 50
Emile Moselly : *Le Journal de Gottfried Mauser ;* Ollendorff. 3 50

### Sociologie

Omer Boulanger : *L'Internationale socialiste a vécu;* Ollendorff. 3 50
Françoise Delavaut : *A travail égal salaire égal;* Rivière. 0 75
Lisa Frouin : *Les Ecoles de l'avenir;* Rirachovsky. » »
Charles Maurras : *Quand les Français ne s'aimaient pas;* Nouvel. libr. nat. 3 50
Rene Pinon : *La Suppression des Arméniens;* Perrin. 1 »
Henry Spont : *La Femme et la guerre;* Perrin. 3 50

### Voyages

Gabriel Faure : *De l'autre côté des Alpes;* Perrin. 2 50

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Les écrivains tués à l'ennemi. — Une manifestation arménienne. — Les femmes et l'agriculture.—Ruben Dariò aux Etats-Unis. —Le geste gracieux d'une Américaine. — Le « Tipperary » des « hyphenated ». Le Chêne fleuri (Die blühende Prinzeneiche). — La mélomanie aux armées. — Remise de médailles. — Organisation. — L'essieu diplomatique.— L'Enfant du crime. — Conférenciers et conférencières.

**Les écrivains tués à l'ennemi.** — On annonce que Olivier Diraison-Seylor, auteur des *Maritimes*, des *Nuits vides* et du *Livre de la Houle et de la Volupté*, a été tué en combattant. Officier de marine, il avait été cassé de son grade à la suite du scandale des *Maritimes*. Quand la guerre éclata, il s'engagea comme simple soldat et reconquit sur le champ de bataille ses galons d'officier. Il est mort en brave.

§

**Une manifestation arménienne.** — Le 18 juin a eu lieu, à la Salle Gaveau, une belle et émouvante « Matinée littéraire et artistique donnée par les intellectuels arméniens de Paris en hommage de reconnaissance à la Culture française ». Le programme comportait l'exécution d'œuvres de compositeurs français et arméniens, des récitations de poèmes arméniens, et des « poèmes dansés » par une très curieuse artiste arménienne, Mlle Armène Ohanian, accompagnée par des instruments orientaux. Cette intéressante manifestation s'est ouverte par une conférence du poète Archag Tchobanian sur « la France et le peuple arménien ». Depuis de nombreuses années hôte de notre pays, où il s'est fait un nom distingué, M. Tchobanian a su exprimer en termes particulièrement heureux « l'affection et la gratitude que les artistes, savants, écrivains arméniens éprouvent pour la France, sentiments qui ne reposent pas seulement sur ce qu'ils lui doivent individuellement pour la formation de leurs personnalités, mais qui sont basés aussi sur la conscience de ce que le peuple arménien tout entier doit à la France ».

Les rapports entre l'Arménie et la France sont anciens ; ils remontent aux croisades. C'est en France que se réfugia le dernier roi d'Arménie, Léon VI de Lusignan, dont les restes reposent à Saint-Denis. Les Armé-

niens ne sont d'ailleurs pas un peuple asiatique, comme on le croit communément ; ils ont une origine européenne, ainsi que l'établissait récemment encore, dans *la Revue de Paris,* l'archéologue Jacques de Morgan.

Les fondateurs de la nation arménienne, branche de l'arbre hellénique, expose M. Tchobanian, sont partis 6 ou 8 siècles avant Jésus-Christ, un peu après la migration de leurs cousins les Phrygiens, des régions de la Thrace, pour aller chercher fortune en Orient, se sont établis d'abord en Cilicie, puis, remontant l'Asie Mineure, se sont installés dans les pays de Van et de l'Ararat et, dominant, absorbant les populations indigènes, ont constitué notre nation ; et le fait de cette nation, dans l'âme de laquelle l'Occident et l'Orient se croisent, se mélangent et luttent et qui, entourée de races purement asiatiques, se sent toujours fortement attirée vers les tendances européennes, vers la civilisation méditerranéenne et souffre par cela même, est ce qu'il y a de plus tragique dans ce qu'on appelle la tragédie arménienne, en forme le nœud et en donne l'explication profonde.

La reprise du contact intellectuel avec l'Europe se fit dès que l'Empire Ottoman, s'affaiblissant, commença à subir l'influence des nations européennes. Au début du XVIIIe siècle, un moine d'Arménie, Mekhitar, fonde à Venise la maison de Saint-Lazare, qui fut la grande propagatrice en Arménie de la pensée de l'Europe.

L'influence française, dit M. Tchobanian, qui, grâce à l'œuvre des missionnaires et des professeurs et grâce, avant tout, à la splendeur et au charme de l'histoire de France et au prestige magique du livre français, a toujours prédominé en Orient, devint bientôt prépondérante dans l'âme arménienne, et la culture française fut adoptée par notre peuple comme la plus conforme à son tempérament, la plus chère à sa sensibilité. Dans toutes les écoles arméniennes de Turquie, de Perse, le français est obligatoirement enseigné depuis trois quarts de siècle, comme une seconde langue maternelle, comme la langue de la culture modèle. Toutes les phases de la littérature française ont produit leur contre-coup chez nous ; les classiques, les romantiques, les réalistes, les parnassiens, les symbolistes ont eu leurs disciples arméniens. Dans la poésie, dans le roman, dans la nouvelle, dans le théâtre, cette influence est profonde et continue, de même que dans la littérature humoristique : Baronian, notre grand satirique, prend parfois pour modèle Aristophane et Lucien, mais ses maîtres préférés sont La Bruyère, Molière, Alphonse Karr ; et Yervant Odian, le meilleur de nos humoristes actuels, se rattache entièrement à la lignée des ironistes français. Les Mekhitaristes de Venise, qui ont donné de superbes versions d'un grand nombre de chefs-d'œuvre européens, classiques et modernes, ont traduit plus d'œuvres françaises qu'italiennes ou anglaises. Les grands poètes qui sont sortis de leur couvent, ou du collège Raphaël-Moorat qu'ils dirigent à Venise depuis un siècle, ont tous été des adeptes et des admirateurs de la culture française. Dans les cinq volumes du Père Léonce Alishan, qui fut un de nos plus grands poètes, il se trouve un seul chant, magnifique, en l'honneur d'un grand écrivain européen, et cela s'intitule : « Un soupir sur la tombe de Chateaubriand ». Béchiktachélian, l'André Chénier arménien, voulant imiter un poète européen pour chanter l'épopée de Zeitoun, prend pour modèle l'Hugo des *Orientales ;* lui, comme son confrère Hékimian, également élève des Mekhitaristes, pour créer un théâtre arménien, s'inspirent bien des dramaturges italiens, mais prennent surtout pour guides les tragiques français, Corneille et Voltaire en particulier. Tersian, Peghelian, élèves, comme eux, du collège Raphaël-Moorat, et qui poursuivent cette tentative de créer un théâtre arménien, s'inspirent parfois de Shakespeare, mais leurs modèles sont le plus souvent Corneille et Hugo. Les écrivains qui sont sortis des collèges américains ont eux-mêmes presque tous suivi le courant général dirigeant l'esprit et le goût arménien vers l'esthétique française. Plusieurs des romanciers et des dramaturges de l'Arménie russe montrent l'empreinte profonde des maîtres français.

Citons encore la page émouvante où M. Tchobanian énumère quelques-unes des victimes les plus tragiques de l'effroyable catastrophe qui vient de frapper l'Arménie :

De nombreux écrivains, artistes, professeurs, savants sont tombés, qui étaient de grands disciples de la culture française. Qu'il me soit permis de citer les noms de quelques-uns d'entre eux : Zohrab, éminent avocat et remarquable écrivain, le meilleur de nos nouvellistes, notre Maupassant ; il connaissait fort bien le français, avait publié quelques ouvrages juridiques dans cette langue et un de ses plus chers désirs était de voir paraître un jour la traduction française de ses nouvelles; Ardachès Haroutiounian, poète et critique littéraire de grande valeur, admirateur enthousiaste des Verlaine, des Anatole France, des Samain et des Jules Lemaitre; Zartarian, prosateur lyrique d'un charme profond et d'un fort cachet ethnique, ayant le culte des maîtres de l'incomparable prose française; Varoujan, poète d'un souffle puissant, dans l'œuvre duquel on sent planer l'âme épique d'Hugo ; Yarjanian, aède de la souffrance et de la révolte, qui adorait Henri de Régnier et ces deux grands poètes de la noble Belgique, Verhaeren et Maeterlinck, et qui chanta jadis, à Genève et à Paris, en des pages animées d'une inspiration hautement tragique, le martyre du peuple arménien à l'époque hamidienne et ses luttes désespérées. Que d'ecclésiastiques tués avec d'abominables outrages, qui lisaient Bossuet avec autant de passion que les grands poètes mystiques du moyen âge arménien ! Parmi ceux-ci, je mentionnerai le Père Garabed Der-Sahakian, membre de la Congrégation Mékhitariste de Venise, qui a publié plusieurs ouvrages d'érudition et quelques belles poésies ; il vint, il y a quelque huit ans, à la Faculté Catholique de Fribourg, puis à Paris, étudier à fond la langue et la littérature françaises et publia dans des Revues de Fribourg des études sur la *Chute d'un Ange* de Lamartine et sur *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. Il était, au moment où le désastre a éclaté, directeur du Collège Mékhitariste à Trébizonde.... Trébizonde!... Vous savez tous ce qui s'y est passé.... L'horreur y a atteint un degré que l'imagination la plus déréglée n'aurait pu concevoir... Le père Der-Sahakian n'a pu se résigner à laisser traîner à la boucherie ou à la noyade les enfants qui étaient sous sa garde ; il s'est dressé sous le seuil, et a crié aux assassins : « Je ne vous laisserai pas toucher à ces êtres innocents ; vous passerez sur mon corps avant de les atteindre. » Il fut assassiné avec d'épouvantables supplices.

Je vous prie, amis français, de vouloir bien placer ces quelques noms, que j'ai cités parmi tant d'autres, à côté des noms chers et sacrés des Charles Péguy, des Francis Magnard, des Ernest Psichari et de tous les écrivains, artistes, savants français qui sont héroïquement tombés au champ d'honneur.



**Les Femmes et l'Agriculture.** — Les femmes auront par leur labeur et leur vaillance sauvé l'agriculture. C'est un fait. Depuis deux ans bientôt elles se livrent aux travaux les plus pénibles, elles ne sont rebutées par aucune tâche. Il n'en est pas moins vrai qu'elles ne seraient jamais venues à bout du dur labeur agricole, si elles n'avaient pas eu l'aide toute puissante des machines. Jamais sans les machines agricoles elles n'eussent pu fournir l'effort musculaire suffisant et constant pour labourer, ensemencer, faucher, moissonner.

Rendons hommage aux machines agricoles longtemps abhorrées par les cultivateurs. Les femmes, dans les campagnes, sont les premières aujourd'hui à les louer. Il faut entendre les paysannes célébrer, dans leur langage patoisant, la moissonneuse américaine, la faucheuse ou la bineuse mécanique.

Cependant, pour traîner ces machines, il faut des chevaux et des chevaux pleins de vigueur. Au début de la guerre les chevaux furent réquisitionnés. Mais depuis un an quelques chevaux sont revenus à la ferme. Il est aujourd'hui des paysannes qui louent des chevaux de réforme dans de très bonnes conditions. Toutefois les chevaux manquent encore dans bien des endroits.

On a commencé en France d'employer la motoculture. Déjà des essais

sont faits qui donnent d'excellents résultats ; les paysannes françaises, sur qui repose en ce moment tout le labeur, sont les premières à encourager ces essais. Elles sont tout à fait converties au progrès.

§

**Ruben Dario aux Etats-Unis.** — M. Théodor Stanton nous écrit de New-York :

Je vois que le *Temps* appelle Ruben Dario, le Nicaraguayen de grand talent qui vient de mourir, « le prince des poètes hispano-américains » ; le *Mercure* publiait sur lui, en tête de son numéro du 1er avril dernier, un article très élogieux dû à la plume de M. Ventura Garcia Calderon ; l'« Hispanic Society » de New-York annonce un volume de ses poèmes pour paraître sous ses auspices, et voici que M. Julio Llanos, correspondant de Paris de *la Nacion* de Buenos-Ayres, informe le public qu'un certain nombre d'amis du poète ouvrent une souscription pour élever un monument en son honneur dans la capitale française, qu'il aimait avec tant de prédilection. Je crois donc intéressant de vous transmettre la note suivante que je viens de recevoir d'un jeune critique, poète et éditeur américain, M. Robert. J. Shores, sur le séjour que fit Dario à New-York durant l'hiver de 1914-15. »

Voici la note de M. Robert J. Shores :

« Bien que j'aie vu Dario bien souvent et que j'aie causé avec lui d'une manière assez intime au sujet de ses projets et de son œuvre, il m'est demeuré un peu comme une énigme. Dans son aspect physique, il était basané, corpulent et donnait l'impression d'être plus gros qu'il n'était en réalité. Ce n'était pas en fait un homme de très haute stature, mais il semblait grand, comme il paraissait épais. Il avait un sourire très agréable, mais quand son visage était au repos, il avait presque un air oriental. Sa tête était belle, le genre de tête qu'aime un sculpteur et qui fait bien sur une médaille.

» Dario n'était pas sociable. Il n'aimait pas se trouver en compagnie ; il semblait réellement détester faire de nouvelles connaissances, bien qu'il fût assez affable quand il en rencontrait. Sous beaucoup de rapports il était comme un enfant. Quand quelque chose lui plaisait, il montrait son plaisir très franchement. Il était vaniteux, mais non suffisant, si vous saisissez ce que j'entends par cette distinction. Il ne se vantait pas, mais il acceptait l'éloge et même la flatterie avec une grande tranquillité. Il aimait entendre louer sa poésie, et une fois il me demanda de lui lire trois fois une lettre qu'il avait reçue d'une dame qui admirait ses vers. Il m'expliqua que c'était parce qu'il ne comprenait qu'imparfaitement l'anglais, mais il était évident qu'il comprenait la lettre très bien, et il demandait chaque fois, quand j'avais fini : « C'est bon pour moi ? »

» Pendant le temps qu'il était à New-York, il se plaignait beaucoup du froid, même quand le temps était relativement doux, et il n'était évidemment pas dans le meilleur état de santé. Il n'aimait pas sortir à moins que le soleil ne fût chaud. Il était très inexact à tenir ses engagements. Il voulait continuellement téléphoner au dernier moment pour dire qu'il ne pouvait pas assister à un déjeuner donné en son honneur. George Sylvester Viereck l'invita à déjeuner au National Arts Club et Dario téléphona à onze heures qu'il ne pouvait pas venir. C'est moi-même qui envoyai le mes-

sage à Viereck, mais Viereck n'était pas à son bureau. Deux jours plus tard, Viereck m'écrivait pour me dire qu'il espérait que Dario ne lui en voulait pas à cause du déjeuner, vu qu'il avait, lui Viereck, complètement oublié d'y aller !

» J'ai entendu Dario parler en espagnol de son art à l'Université Colombia devant une société espagnole, — peut-être l'Hispanic Society, je ne me le rappelle pas bien maintenant. Il parlait très bien et lisait avec beaucoup de talent. Dario était très impressionné par New-York, mais il exprimait sa préférence pour Paris et Buenos-Ayres. Il lui vint à l'idée de faire une tournée de conférences sur le pan-américanisme et la paix, mais il ne quitta jamais New-York, jusqu'au moment où il partit pour le Sud. Il fit, je crois, à New-York quelques articles pour un journal espagnol et était accrédité comme correspondant d'un journal argentin.

» Durant son séjour ici, Dario était en relations fréquentes avec l'« Author's League » et l'« Hispanic Society ». Il fut aussi très souvent reçu par Archer M. Huntington. Il se vit honorer d'une médaille d'argent par l'« Hispanic Society » et d'une adresse par l'Académie des Arts et des Lettres. Il semblait très reconnaissant de tout ce qu'on faisait pour lui et était heureux de l'attention qu'il suscitait. »

§

**Le geste gracieux d'une Américaine.** — Nous avons reçu la charmante lettre que voici :

Détroit de Michigan, le 29 mai 1916.

Monsieur Alfred Vallette.

Monsieur,

Je viens de lire dans le *Mercure* du premier mai l'article émouvant intitulé *Nuits en Artois*. Je vous envoie sous ce pli un mandat-poste de dix dollars. Veuillez faire parvenir cet argent à l'auteur de l'article, M. Denis Thévenin, afin qu'il puisse acheter des cartes à jouer pour quelques blessés auxquels il s'intéresse. C'était fort touchant, la façon dont il décrit ces hommes jouant avec des cartes si sales ! Soigner un blessé est bon, mais l'amuser est mieux.

Salutations, Monsieur, et mes sympathies à Monsieur Thévenin.

ÉLISABETH CAMPBELL
(Madame ALLAN CAMPBELL).

Nous remercions Mme Allan Campbell de sa gracieuse pensée et d'un acte qui s'accordent si étroitement avec les nombreuses et effectives marques de sympathies que la France reçoit chaque jour des Etats-Unis.

§

**Le « Tipperary » des « hyphenated ».** — Les Germano-Américains, jaloux des lauriers de « Tipperary », ont lancé à New-York la contrefaçon suivante du chant préféré de Tommy Atkins :

*It's a hard thing to beat the Kaiser*
*It's impossible to do,*
*It's a hard thing to lick the Germans,*
*And the allies know it too ! —*
*Good-bye France and England,*
*Good-bye Russia too !*
*It's impossible to lick the Kaiser,*
*And we all know it's true*

Ce qui a la prétention de vouloir dire :

C'est une dure chose que de battre le Kaiser,
C'est une chose irréalisable,

C'est une dure chose que de rosser les Boches,
Et les Alliés le savent fort bien ! —
Au revoir, France et Angleterre,
Au revoir, Russie, toi aussi !
Il est impossible de rosser le Kaiser,
Et nous savons tous que c'est vrai.

Evidemment, ce *Gassenhauer* des « *hyphenated Americans* » aura besoin d'être revu prochainement... et considérablement modifié.

§

**Le chêne fleuri (Die blühende Prinzeneiche).** — Le prince Wilhelm de Prusse, futur Kaiser Wilhelm « *der Grosse* », avait planté, le 31 mai 1821, un chêne dans la *Buchheide*, près de *Katharinenhof*. Ce bel arbre ne se paie que rarement le luxe de fleurir. Il le fit en 1871. Il l'a fait cette année. On en conclut, en Allemagne, que c'est l'indice d'une prochaine paix allemande. Les gazettes sont, là-dessus, pleines de pronostics. N'insistons pas; bornons-nous à consigner le fait et à redire l'éternelle fable du *Chêne et du Roseau* :

Les vents me sont moins qu'à toi retoutables...

§

**La mélomanie aux armées.** — *L'Echo du Boyau*, organe bi-mensuel des poilus du 214e, nous rapporte le fait suivant :

Dans notre revue du 214e, jouée cinq fois, nos poilus ont particulièrement applaudi le duo d'amour de la marraine et du lieutenant. Or, ce duo n'est autre que celui du troisième acte de *Lohengrin*. Les paroles seules avaient changé... Peut-être quelques compositeurs diront-ils que ces soldats avaient tort. Je ne pense pas qu'ils aillent jusqu'à les taxer d'antipatriotisme, ce serait trop drôle !

§

**Remise de médailles.** — Le 20 juin, à Rouen, M. J.-B. Morel, adjoint au maire de cette ville, et M. Jean Revel, ont remis aux veuves de Charles Muller et de Sazerac de Forge, et à la mère de Gustave Valmont, la médaille instituée par M. Maurice Barrès, et frappée par les soins de la Société des Gens de Lettres, pour commémorer les écrivains tués à l'ennemi. Au cours de cette réunion tout intime, M. Jean Revel fit en ces termes l'éloge de Charles Muller :

Charles Muller fut un auteur d'étonnante virtuosité. Dans sa revue théâtrale « 1912 », dans sa « Rikette aux Enfers » on ne sait trop ce qu'il faut le plus louer, ingéniosité du sujet, finesse du dialogue, profondeur et justesse des pensées.

Mais ce qui a fait de lui un des auteurs préférés du public, c'est la série des esquisses littéraires « A la manière de... »

Tous les écrivains en vogue ont pu apprécier les défauts et les imperfections de leur style, en ces pages aussi pleines de malice qu'exemptes de méchanceté. Ces spirituelles fantaisies à base de bon sens ont à la fois de l'atticisme et de l'humour. Criantes de ressemblance, éclairées d'un sourire, elles contiennent des remarques sans pédanterie, des avertissements sans sévérité, de gentils conseils plutôt que d'âpres caricatures. Elles présentent aux délinquants non le fouet du censeur, mais le miroir de la vérité.

De pareilles imitations littéraires ont, en leurs quelques lignes, toute l'incisive portée d'une légende de Forain, et elles valent des volumes de lourde critique.

Mais sachez que pour réussir ces pastiches si topiques, si drôles et si justes, il faut un goût très sûr, un esprit agile, un sens aigu de l'observation ; il faut aussi et surtout que l'auteur soit un maître de la langue française.

Muller a eu, je le sais, des collaborateurs ; mais ni Reboux, ni Gignoux ne m'en

voudront si j'attribue la meilleure part du mérite au charmant et bon camarade de lettres que tous deux regrettent et pleurent : ils l'aimaient, car Muller était à la fois un homme d'esprit et un homme de cœur.



**Organisation.** — On parle beaucoup en France d'Organisation,depuis la guerre. C'est le mot qui est sur toutes les lèvres. Nous nous organisons ! Et voici que l'Organisation, cette religion nouvelle, a un chef qui est presque un dieu. On ne peut parler d'organisation sans parler de *Taylor*, du « système Taylor ».

Le « système Taylor », s'applique à tout, à la fabrication des obus comme au rangement de la maison. Le « système Taylor » est universel.

Il y a des gens qui disent déjà que le système Taylor appliqué au travail des usines aura sauvé la France. C'est encore le « système Taylor » qui la préservera de la révolution.

Le « système Taylor » a, pour la première fois, été appliqué dans une usine de munitions à Montluçon.

Le voyage récent de M. Albert Thomas à travers l'Europe avait en partie pour but d'installer le système Taylor dans les usines de munitions d'Angleterre et de Russie.

Il est inutile d'ajouter que nos ennemis appliquaient chez eux, bien avant la guerre, ce fameux système Taylor qui est d'origine américaine, ainsi que son nom l'indique.



**L'essieu diplomatique.** — Il n'y a certes rien de hasardeux à considérer la catastrophe politique actuelle comme un des résultats logiques et quasi directs de l'unification allemande, œuvre de Bismarck. Cette œuvre, si Guillaume II y a contribué, ce n'est que pour avoir superposé à ce programme de puissance et de volonté ses conceptions exagérées et maladives.

De même que pour un simple caillou l'avalanche peut dévier de sa direction première, de même, sur le chemin des personnages qui ont le plus contribué à modifier le courant des destinées humaines il se découvre souvent quelque circonstance négligeable en apparence et sans laquelle tel ou tel événement ne se fût pas produit ou se fût produit de tout autre façon.

Les historiens de Bismarck, et même le dernierd'entre eux, M. William Vogt (1), ne semblent pas s'être appesantis sur un fait qui nous est relaté par un vieux journal belge dans lequel nous trouvons ces simples lignes :

> Vers 1850 Bismarck était *Deichthauptmann* en Poméranie lorsqu'il fut signalé à la régente de l'ancien duché d'Anhalt-Bernburg, avec plusieurs autres, comme apte à faire un ministre — ce dont là dite régente était en peine. Bismarck se rendit auprès d'elle, lorsque, entre Halberstadt et Quedlimbourg, un essieu de sa voiture se rompit. Il en résulta un retard d'un jour...

Du fait de ce retard, la place fut prise et le candidat réduit à chercher fortune ailleurs. Le sort ne le favorisa pas trop mal, puisque, dès 1851, nous le voyons sortir de son humble rôle parlementaire et devenir ministre de Prusse. Mais huit années durant, le point d'appui où poser son levier lui

(1) William Vogt : *Bismarck, bronze imposteur*, fasc. I. « chez l'auteur, 6 rue de Verneuil, et dans toutes les librairies dignes de ce nom ».

fait encore défaut. Pressentait-il alors, sous le règne de l'entêté et dément Frédéric-Guillaume IV, l'occasion qui lui serait donnée d'élargir la réalisation de son rêve? On ne le saura jamais. Peut-être si l'essieu, plus solide, avait pu lui permettre en 1851 d'arriver sans encombre auprès de la régente d'Anhalt, le gentilhomme campagnard de Poméranie se fût-il accommodé de transférer ses goûts rustiques de Kniehopf aux environs de sa nouvelle résidence.

Et quelles auraient été, en tel cas, les destinées du royaume de Prusse? Qu'en serait-il du Sleswig? de la prédominance autrichienne dans la Confédération germanique? de Sadowa? de Sedan? de l'Alsace-Lorraine? et surtout de l'Europe d'aujourd'hui et de demain?

Mystère à jamais impénétrable, ni plus ni moins que l'alternative de Cromwell se préparant à se fixer en Amérique et que retint en Angleterre un édit du monarque auquel il devait, douze ans plus tard, trancher la tête!

§

**L'Enfant du crime.** — Il appartenait aux Allemands de trouver l'épilogue de cette sinistre histoire. On a déjà donné des conseils divers aux malheureuses mères : tuer l'enfant né du viol, le garder et l'élever dans la haine de son père et de l'Allemagne, le mettre à l'Assistance publique et n'entendre plus jamais parler de lui; quelqu'un a même engagé l'Etat à prendre tous ces petits parias et à fonder avec eux, au loin, une sorte de colonie pénitentiaire.

Il y a des mères qui ont suivi le premier conseil donné par un de nos meilleurs académiciens : elles ont tout simplement étranglé le petit « boche » à sa naissance. Le résultat ne s'est pas fait attendre. La loi française a condamné l'infanticide à deux ans de prison — avec application de la loi Bérenger, il est vrai!

Les choses en étaient là et ce douloureux problème semblait ne devoir avoir jamais de solution, lorsque les Allemands sont intervenus. Ces petits « indésirables », ainsi que nous les avons nommés, ils les achètent!

Le général gouverneur de Varsovie publiait récemment un arrêté ainsi conçu :

> Un grand nombre de femmes de la population locale adressent aux autorités allemandes des demandes de secours pour la nourriture et l'entretien des enfants qu'elles ont eus de soldats allemands.
>
> Il est impossible, pour chaque cas isolé, de reconnaître l'exactitude de ces déclarations. C'est pourquoi, dans l'intérêt des mères, je leur propose d'envoyer les enfants qu'elles ont eus de soldats allemands en Allemagne, où ils recevront éducation et instruction.
>
> Les enfants ne seront envoyés en Allemagne qu'avec le consentement de leur mère. Les femmes qui accepteront d'envoyer leurs enfants en Allemagne recevront 160 marks pour un garçon et 100 marks pour une fille. Celles qui ne voudront pas s'en séparer ne recevront aucun secours.

Ce n'est pas du dernier galant! Mais comme recherche d'identité, c'est assez bien imaginé. Le roi Salomon lui-même n'eût pas trouvé mieux.

§

**Conférenciers et conférencières.** — La guerre n'a pas tué la conférence, c'est tout au plus si elle a, pendant quelques mois, fermé la bouche aux conférenciers. Mais, depuis ce dernier printemps, la conférence a trouvé

un regain de jeunesse. C'est, en ce moment, une véritable floraison de conférences. On conférencie dans toutes les villes de France et jusqu'à l'étranger. Paul Adam parle à Bordeaux au nom de *l'Effort de la France et de ses alliés*, qui est une nouvelle société de conférences. Paul Adam parle de l'effort portugais. Gaston Deschamps, au Havre, explique l'effort canadien. Louis Barthou parle en Sorbonne de l'effort italien, Gaston Rageot, de l'effort britannique, Edouard Herriot de l'effort russe et de l'effort japonais, etc., etc. Les hommes de lettres orateurs sont très occupés pendant la guerre.

Les femmes de lettres qui possèdent l'art de la parole ne le sont pas moins. Madame Marcelle Tynaire est envoyée à Salonique par le service de la Propagande française, pendant que Gabrielle Réval raconte aux Espagnols l'épopée napoléonienne par l'image, avec projections de lanterne magique. Colette s'en va jusqu'à Rouen tâcher de distraire les bons Normands en leur parlant des *Sourires de la Guerre.* Plus grave, Mlle Hélène Vacaresco, pleine de zèle pour la cause française, fait une conférence sous la présidence de la marquise de Noailles, au profit de *l'Œuvre des Hôpitaux militaires.* La conférence a pour titre *le Pouvoir de l'âme française* et s'accompagne d'une petite séance de cinéma.

On le voit, ce n'est pas la bonne volonté qui manque aux conférenciers et aux conférencières, non plus d'ailleurs que le talent.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo

# BULLETIN FINANCIER

Les derniers communiqués de guerre ont exercé sur la Bourse une impression nettement favorable, et si les affaires qui s'y traitent sont toujours assez restreintes, la fermeté n'en est pas moins générale.

Les rentes françaises 5 o/o et 3 o/o s'inscrivent en nouveau progrès, à 89.50 et 63 francs. Le 3 1/2 o/o est stationnaire à 90 fr. 50.

A part le 4 1/2 o/o 1909 qui passe de 79 fr. 25 à 80 fr. 95, les fonds russes s'écartent guère de leurs précédents niveaux : Russe 4 o/o 1901, 68 fr.25 ; Russe 5 o/o 1906, 88 fr. ; Russe 3 o/o 1891 62 fr. 40.

Les valeurs russes demeurent bien tenues, notamment la Briansk au Parquet, et Bakou à 1345 ainsi que Toula à 1076 en Coulisse.

Le groupe espagnol est aussi en reprise marquée, aussi bien l'Extérieure que les Chemins.

Les valeurs de cuivre sont irrégulières en raison du léger recul, des prises du métal : Rio 1760 fr. ; Boléo 835 fr. ; Tharsis 147.

Il n'y a aucun changement sur les fonds balkaniques, sauf le Roumain 4 o/o 1898 qui gagne six points à 81 francs.

La hausse s'est encore développée sur les actions de nos Grandes Compagnies de chemins de fer : Orléans 1200 fr. ; Est 830 fr. ; Nord 1445 fr. ; Midi 951 fr. ; P.-L.-M. 1075 fr.

Les écarts à relever dans le groupe de nos grandes banques sont peu importants. Avant de pousser plus avant, il convient de consolider une étape de hausse qui fût assez importante pour un certain nombre d'entre elles :

Banque de France, 4995 fr. ; Banque de Paris et des Pays-Bas, 1010 fr. ; Banque de l'Union parisienne, 625 fr. ; Crédit mobilier, 340 fr ; Crédit foncier, 683 fr. ; Crédit Lyonnais, 1185 fr. ; Comptoir National d'Escompte, 772 fr. ; Banque russe du commerce et de l'industrie, 585 fr.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**
**et forme dans l'année six volumes**

---

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts**
**Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages**
**Bibliophilie, Sciences occultes**
**Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

*Les Poèmes :* Georges Duhamel.
*Les Romans :* Rachilde, Henriette Charasson.
*Littérature :* Jean de Gourmont.
*Histoire :* Edmond Barthèlemy.
*Philosophie :* Georges Palante.
*Le Mouvement scientifique :* Georges Bohn.
*Sciences médicales :* Docteur Paul Voivenel.
*Science sociale :* Henri Mazel.
*Ethnographie, Folklore :* A. van Gennep.
*Archéologie, Voyages :* Charles Merki.
*Questions juridiques :* José Théry.
*Questions militaires et maritimes :* Jean Norel.
*Questions coloniales :* Carl Siger.
*Géographie politique :* Fernand Caussy.
*Esotérisme et Sciences psychiques :* Jacques Brieu.
*Les Revues :* Charles-Henry Hirsch.
*Les Journaux :* R. de Bury.
*Théâtre :* Maurice Boissard.
*Musique :* Jean Marnold.
*Art :* Gustave Kahn.
*Musées et Collections :* Auguste Marguillier.
*Chronique belge :* G. Eekhoud.
*Chronique suisse :* René de Weck.
*Lettres allemandes :* Henri Albert.
*Lettres anglaises :* Henry-D. Davray.
*Lettres italiennes :* Giovanni Papini.
*Lettres espagnoles :* Marcel Robin.
*Lettres portugaises :* Philéas Lebesgue.
*Lettres américaines :* Théodore Stanton.
*Lettres hispano-américaines :* Francisco Contreras.
*Lettres brésiliennes :* Tristao da Cunha.
*Lettres néo-grecques :* Démétrius Astériotis.
*Lettres roumaines :* Marcel Montandon.
*Lettres russes :* Jean Chuzewille.
*Lettres polonaises :* Michel Mutermilch.
*Lettres néerlandaises :* J.-L. Walch.
*Lettres scandinaves :* P.-G. La Chesnais.
*Lettres tchèques :* Janko Cadra.
*La France jugée à l'Étranger :* Lucile Dubois.
*Variétés :* X...
*La Vie anecdotique :* Guillaume Apollinaire.
*La Curiosité :* Jacques Daurelle.
*Publications récentes :* Mercure.
*Echos :* Mercure.

## *VENTE ET ABONNEMENT*

*Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.*

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Le numéro..... *net* | 1.50 | Le numéro........ | 1.75 |
| Un an............ | 25 fr. | Un an............ | 30 fr. |
| Six mois.......... | 14 » | Six mois.......... | 17 » |
| Trois mois......... | 8 » | Trois mois......... | 10 » |

**ABONNEMENT DE TROIS ANS**

**France : 65 fr.** | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

---

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.